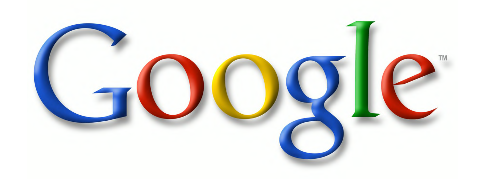
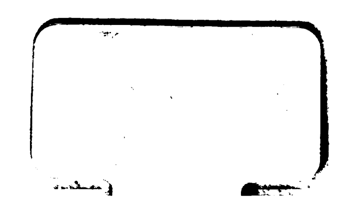
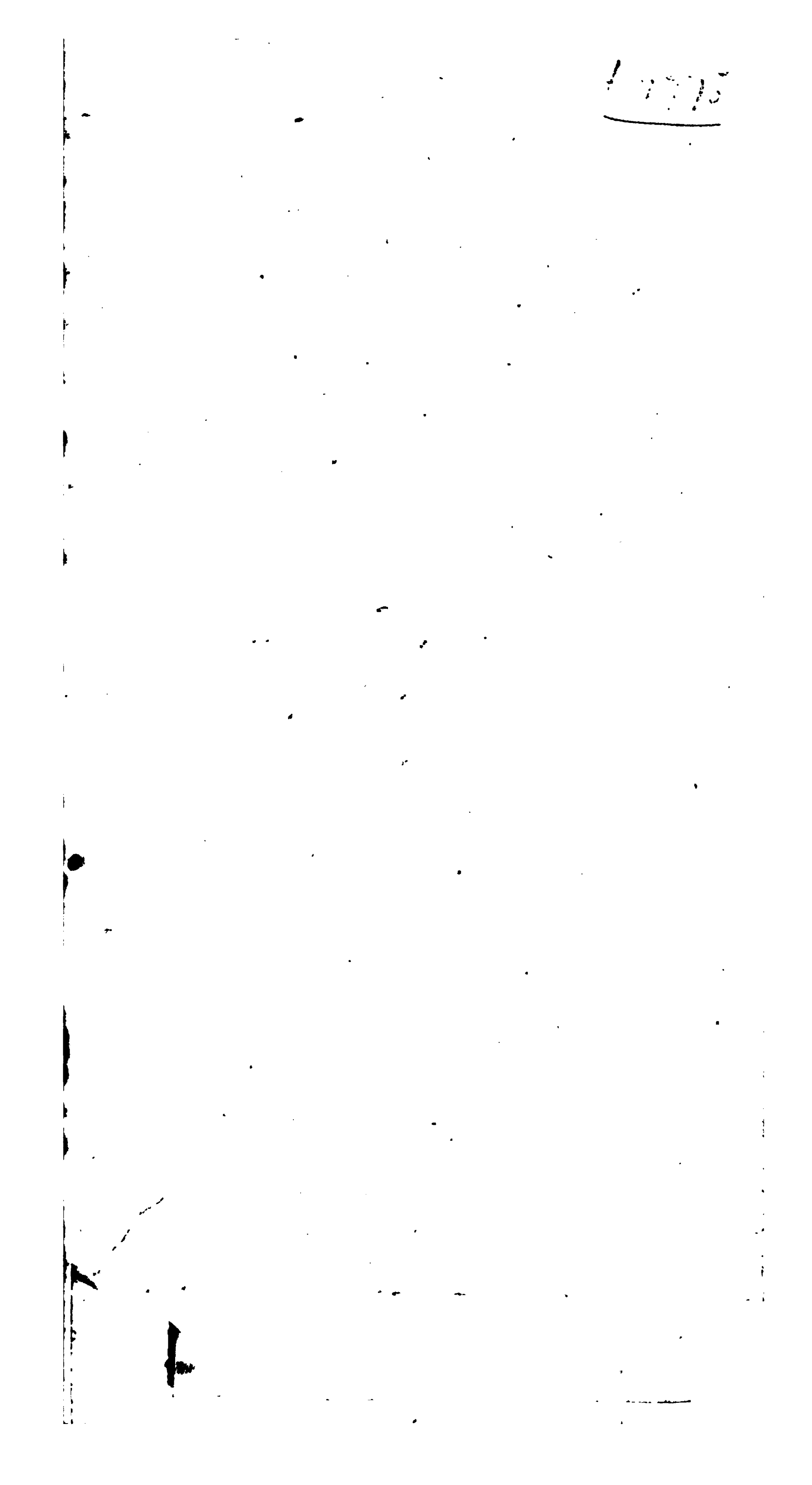




LA
GUERRE DE POLOGNE
EN
1831.



Carte de Pologne

Kriegssc

in

POL

13
14
57
56
49
48
15
16

Wolmar
E L
OLMÜTZ
Prosnitz
BRÜNN
Brody
Zloc
Freyberg
Tarnop
Czortkow
O
E
Nikolsburg
WIEN
Presburg
Kolomya
Czarnow
Donau Fl.
Sereth
Sucz

LA GUERRE DE POLOGNE EN 1831.

PAR

MARIE BRZOZOWSKI,

Lieutenant de l'artillerie polonaise, Chevalier de la croix militaire, virtuti militari.

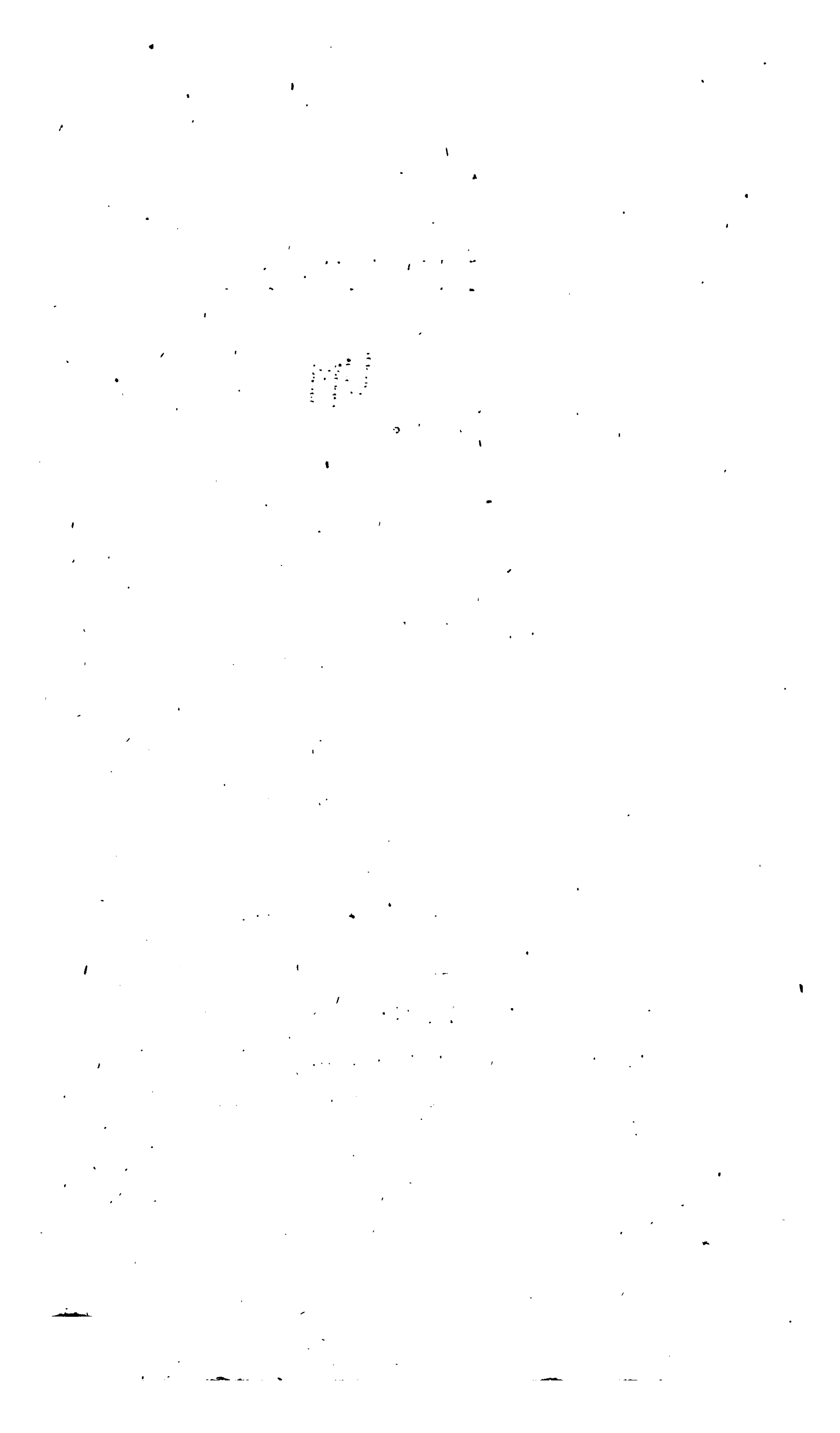
Amicus Plato, sed magis amica veritas.

Avec une carte de la Pologne et dix croquis des batailles principales.

LEIPZIG:

F. A. BROCKHAUS.

1833.



AVERTISSEMENT.

Je n'ai point la prétention d'écrire une histoire complète de la révolution polonaise; mais ayant été acteur dans le drame sanglant qui vient de combler les maux de ma chère patrie, n'ayant pas un instant quitté les rangs de notre valeureuse armée, j'ai été à portée, sous le rapport militaire, de bien voir et de bien juger les hommes et les choses, et je crois faire acte de civisme en transmettant ici aux historiens à venir des matériaux dont l'authenticité ne sera contestée par aucun de mes braves et malheureux compatriotes.

Le coeur saturé d'amertume, je l'avoue, j'ai dû souvent me faire violence pour ne pas juger certaines actions avec toute la sévérité que peut faire excuser le malheur, et j'ai la

conscience d'avoir dominé toute espèce de ressentiment et de ne m'être jamais écarté de la modération que prescrivent et la vérité et la rigoureuse impartialité de l'histoire.

J'offre donc avec confiance ce petit ouvrage à mes frères-d'armes, à mes compatriotes et à tous les amis de l'infortunée Pologne. Ils y verront que le courage et le devouement de l'armée n'ont point manqué à la patrie, et que malgré la disproportion des forces et des moyens, il n'a tenu qu'à plus de résolution et d'intelligence dans nos chefs de rétablir au rang des nations indépendantes cette Pologne si digne d'un meilleur sort. J'étais loin, pendant la campagne, d'imaginer qu'il pourrait me venir un jour la pensée d'écrire sur le plus grand comme sur le plus triste évènement de notre histoire; aussi dans nos bivouacs et dans les haltes de nos éternelles et inutiles marches et contre-marches, n'ai-je consigné sur mes tablettes que les faits principaux. J'ai donc écrit, en grande partie, de mémoire, ce qui fait que je puis m'être trompé quelquefois sur l'appréciation de quelques faits particuliers, toute mon attention étant

dirigée sur l'essentiel. Au reste presque toutes les remarques, presque toutes les considérations sur la conduite de nos chefs, sont, mes chers frères-d'armes, le résultat de nos mutuels entretiens militaires, et plusieurs des réflexions insérées dans cet ouvrage furent même conçues sous le sifflement des boulets. Puissent ces souvenirs consoler quelques-uns de Vous, mes frères-d'armes, proscrits comme moi, et qui, comme moi, ne soupirez, sur la terre de l'exil, qu'après l'heureux avenir qu'il nous est encore doux de rêver pour notre noble et malheureuse Pologne.

Je n'ai point d'apologie à faire pour mon style; j'écris dans une langue étrangère, et cette considération me vaudra, j'ose le croire, l'indulgence de mes lecteurs.

Leipzig, Avril 1832.

L'Auteur.

Lorsque par le dernier partage de la Pologne, qui se fit au congrès de Vienne en 1815, la plus grande portion du grand-duché de Varsovie tomba au pouvoir de l'empereur Alexandre, ce monarque en forma un royaume, lui donna une constitution, et l'unit à l'empire russe. Mais l'empereur et tous les hommes clairvoyans ne tardèrent pas à prévoir qu'un tel état des choses ne pouvait durer long-temps, car les ardens desirs de la nation polonaise, qui tendaient à la liberté et à l'indépendance, n'étaient nullement satisfaits. Dès lors une sourde agitation commença à se manifester, et bientôt on apperçut dans plusieurs endroits des traces de conspirations lesquelles, découvertes et poursuivies avec autant de rigueur que de sévérité, n'intimidèrent point les autres et ne les empêchèrent point de tenter de semblables entreprises. Cependant quoique les griefs contre le gouvernement fussent très-graves, et que la constitution donnée au royaume ne fût réalisée en aucun de ses articles, la nation en masse resta tranquille tant que l'empereur Alexandre vécut. Elle était retenue par les promesses souvent réitérées que ce monarque lui avait faites de reconstituer dans son intégrité le royaume de Pologne, en lui réunissant les provinces polonaises

qui en ont été séparées. La nation ne pensait pas que les seuls motifs tirés des vices du gouvernement seraient suffisans pour la précipiter dans une lutte si terrible; mais quand elle s'apperçut que l'espoir d'atteindre son but par une voie paisible était tout-à-fait anéanti, elle n'hésita plus.

Après la mort d'Alexandre, l'empereur Nicolas ayant pris possession du trône, le commencement de son règne ravit aux Polonais toute espérance de voir le plus pressant besoin de la nation, celui de l'existence, rempli par la famille régnante: ce fut là le commencement d'un règne triste, oppressif et dans sa forme et dans son essence, et on ne douta plus que nous ne fussions à la veille d'une révolution. Plusieurs conspirations se formèrent, les unes échouèrent, les autres furent découvertes, mais l'agitation de la nation augmentait toujours. La maladresse du gouvernement y contribua beaucoup. Un tribunal suprême de la diète fut institué pour juger les conspirateurs; tribunal dont la session fut prolongée pendant deux années entières: c'est pendant ce jugement, que l'opinion de la nation se prononça avec une telle force, que le gouvernement, pour peu qu'il eût été intelligent, aurait dû s'attendre à une catastrophe prochaine.

C'est pendant la durée de ce tribunal, à la fin de l'année 1828, que se forma une nouvelle conspiration, laquelle, conduite avec plus d'énergie, eut aussi de plus grands résultats.

On voulait agir immédiatement, et ce parti qui semblait le plus sûr, était le plus conforme à l'ardeur

des jeunes officiers qui composaient cette conspiration. Elle s'était étendue parmi les troupes avec une incroyable rapidité; dans quelques mois on était déjà en force, et en 1829, lors du couronnement de l'empereur Nicolas comme roi de Pologne, on agita la question, si la révolution devait éclater dans ce moment même; ce qui doit le mieux prouver que notre révolution était un vrai besoin national, indépendant d'autres évènemens, besoin réel qui, tôt ou tard devait être satisfait, quel que fût l'état de l'Europe. On doit regretter que cette première pensée n'ait pas réuni toutes les voix pour elle. La Russie, qui était alors engagée dans une guerre peu avantageuse avec la Turquie, ne pouvait pas même conduire contre nous la moitié des forces, au moyen desquelles elle nous a écrasés plus tard. L'Autriche et tous les autres états la regardaient avec défaveur et presque avec des dispositions hostiles. Il n'avait encore éclaté dans ce temps là aucune de ces insurrections de peuples, qui ont donné l'éveil aux monarques. Cependant cette fois encore la conjuration resta paralisée par l'esprit de faiblesse et d'indécision.

Enfin arriva la révolution de juillet en France, et on ne douta plus dèslors, qu'elle n'éclatât aussi en Pologne: il aurait fallu être tout-à-fait étranger au pays, pour ne pas le prévoir. La conjuration était mûre; il ne s'agissait plus que de fixer le moment de commencer, et l'on choisit le printemps prochain. Cependant le gouvernement commençait à épier la conspiration de très-près; et ce n'était plus que par un prompt éclat qu'on pouvait espérer d'é-

viter le péril. Dans ce même temps arriva un édit de l'empereur, par lequel l'armée polonaise fut mise sur le pied de guerre, ou pour mieux dire, directement destinée contre la France, dessein dont le ministère français seul pouvait douter. De cette manière la nation aurait été, en même temps qu'elle serait demeurée à la discrétion de la Russie, et les troupes devaient être envoyées, en dépit de leurs affections nationales, contre leurs anciens frères d'armes. C'était trop de motifs à la fois, pour ne pas précipiter le moment de la crise. Cette révolution attendue depuis si long-temps, et retardée de jour en jour, fut enfin décidée dans une rencontre du professeur Lelevel avec le sous-lieutenant des gardes Wysocki, et fixée pour le 29 novembre. C'était en 1830.

La révolution polonaise est au nombre de celles qui, commencées et finies par les troupes, entraînent avec elles une nation entière, parce qu'elles sont dans l'esprit de cette nation. Excepté les officiers de la garnison de Varsovie, un très-petit nombre de personnes eurent part à la conjuration. Les officiers en garnison dans les palatinats, les habitans de la capitale, n'étaient point du tout dans le secret, quoique, sans leur participation, la révolution eût été impossible: tant on avait compté et avec raison sur le patriotisme général de la nation. On était convaincu qu'une fois la nation éveillée, la révolution irait d'elle-même; et quelqu'un avait dit avec raison que la révolution était depuis long-temps dans tous les coeurs, quoiqu'elle ne fût presque dans aucune tête. Ceux qui se trouvaient dans ce temps

là en Pologne, savent très bien, que quand même la révolution aurait été étouffée dans son berceau à Varsovie, proclamée dans les palatinats elle serait rétournée dans la capitale.

On était si certain de la garnison polonaise de Varsovie que, hors le cas d'évènemens imprévus, l'unique péril pouvait venir des gardes russes cantonnées dans la capitale: mais elles étaient trop faibles en nombre, pour que l'on eût sujet de les craindre. Ce corps russe se composait du régiment des grenadiers de la garde lithuanienne, du régiment d'infanterie légère de la garde volhynienne, en tout quatre bataillons, avec quatre canons. La cavalerie était composée de trois régimens de gardes: des cuirassiers de Podolie, des lanciers lithuaniens, des husards de Grodno, en tout douze escadrons, avec un petit nombre de cosaques: tout le corps pouvait s'élever à 8000 hommes.

La garnison polonaise se composait du régiment des grenadiers de la garde, d'un bataillon de sapeurs, du 4me régiment de ligne, et des compagnies de grenadiers de dix régimens de ligne; ce qui fesait dix bataillons: de la cavalerie, il ne se trouvait à Varsovie que le seul régiment des chasseurs à cheval de la garde, quatre escadrons; de l'artillerie, une batterie à cheval de la garde, huit pièces, et quatre pièces de la 2de batterie légère à pied, détachées pour l'instruction. C'est donc dans la seule cavalerie que les Russes avaient la supériorité du nombre, mais cette supériorité devait être de peu d'importance dans des combats livrés au milieu des rues.

Le signal du soulèvement devait être l'incendie d'une brasserie située dans une partie de Varsovie nommée Solec, près des casernes de la cavalerie russe: ce signal donné, toute la garnison devait prendre les armes, garder l'arsenal, s'assurer de la banque et d'autres caisses publiques; une partie de l'infanterie devait secourir l'éole des sous-officiers, et l'aider à désarmer la cavalerie russe casernée dans la partie méridionale de la ville; une autre partie devait observer l'infanterie russe cantonnée au nord de la ville: un petit nombre de gens déterminés, prit sur lui d'assurer la révolution en s'emparant de la personne du grand-duc. A sept-heures précises tout devait commencer.

Quand sept-heures furent sonnées, on mit le feu à la brasserie, suivant le dessein formé, mais malgré tous les efforts, l'incendie ne prit pas; première circonstance fâcheuse dès le premier pas de la révolution: mais enfin le temps pressait, et il fallait malgré cela se décider promptement à agir. Onze personnes parmi lesquelles se trouvaient deux sous-officiers de l'école sous le commandement de Niemojewski se dirigèrent sur le Belvedère, et réussirent à pénétrer dans le palais; mais ne connaissant pas bien l'intérieur de la maison, ils ne purent atteindre leur but; le grand-duc parvint à s'échapper, et se réfugia dans les casernes de la cavalerie russe. Second revers; puisque la réussite de ce projet aurait donné un caractère décidé à la révolution polonaise, et n'aurait pas permis de nourrir cette espérance trompeuse de négociations, qui nous a perdus dans la

suite. Ce détachement bientôt menacé d'être coupé par la cavalerie russe qui accourait au galop, dut abandonner promptement le Belvedère, et se joignit près de Lazienki, sur le pont de Sobieski, à l'école des sous-officiers.

Pendant que l'on fesait l'attaque du Belvedère, les officiers de garde Szlegiel et Wysocki appelèrent aux armes l'école des sous-officiers, et à cette voix élevée dans la cause de la liberté et de l'indépendance, jamais un polonais n'est resté sourd. Cette école, composée de 200 jeunes gens, fondit à l'instant sur le plus proche régiment russe, celui des lanciers de la garde qui se formait dans ses casernes, et le mit dans un tel désordre, qu'il n'était plus en état de résister tout seul. Mais les cuirassiers et les husards montèrent à cheval, et accoururent dégager le régiment menacé, quand de l'autre côté le secours attendu des compagnies des grenadiers polonais n'arrivant pas, il fallut penser à la retraite. Les sous-officiers se serrèrent en une masse, et ce fut d'abord un bois d'aunes, près de Lazienki, qui leur servit de refuge; mais en le quittant ils rencontrèrent un régiment entier de cuirassiers déployé en ligne, au travers duquel il fallait se faire jour, ce que cette poignée de jeunes gens effectua avec une intrépidité inouie. Après cette action ils se portèrent au haut de la ville; mais près d'Ujazdow, le régiment des lanciers leur coupa de nouveau le chemin. Encouragés par les premiers succès, et n'ayant point d'autre salut, ils enfoncèrent non seulement ce régiment, mais encore le régiment de husards qui leur

barrait la rue du Nouveau-Monde. Cette brillante action, trois régimens de garde à cheval battus par 200 sous-officiers, mérite une place parmi les plus hauts faits militaires: elle donnait aux Russes l'avant-goût de la guerre qui les attendait, en leur montrant ce, dont les Polonais étaient capables, quand ils avaient à défendre la cause sacrée de la liberté.

La cavalerie russe ne voulut pas s'aventurer dans la ville, et les sous-officiers, une fois dans les rues, échappèrent tout-à-fait à ce premier péril: mais quelle dut être leur force d'âme pour se maintenir, lorsqu' entrés dans la ville, ils virent encore tout le monde tranquille, aucune trace d'un soulèvement, et seuls chargés de l'énorme fardeau d'une si grande responsabilité. Il ne leur restait d'autre parti à prendre, que de se disperser dans les rues de la ville, en appelant le peuple aux armes, et de se porter dans tous les lieux où la présence d'hommes vaillans était nécessaire. Pendant ce temps la garnison polonaise prenait lentement les armes: six compagnies d'infanterie destinées au secours de l'école des sous-officiers, et au désarmement de la cavalerie russe, furent les premières prêtes, et passèrent par la rue du Nouveau-Monde dans la direction de Lazienki, au moment même où l'école était le plus menacée. La fatalité voulut, que le général Stanislas Potocki, patriote connu, qui pendant l'insurrection de Kosciuszko avait langui dans les fers d'Igelstroem, ne fût instruit par les conspirés de la révolution que quelques heures avant qu'elle éclatât. Esprit faible, effrayé de la grandeur de la puissance

russe, comme tant d'autres qui nous ont perdus plus tard, il avait conçu l'idée de conjurer l'orage qui allait fondre sur la Pologne. En conséquence il se porta vers le Nouveau-Monde, d'où il pouvait facilement mener ces compagnies à sa volonté, puisque, sans résistance et sans soupçon, elles marchaient sous la conduite d'un général aimé et respecté, jusqu'au moment où elles s'apperçurent, mais trop tard, qu'elles étaient déjà cernées par les Russes qui les attendaient près de Belvédère: c'est de cette manière que les régimens russes furent sauvés.

Par ces contre-temps, la révolution se trouvait d'autant plus menacée que le régiment de la garde des chasseurs à cheval, et une partie des grenadiers de la garde agissaient contre les insurgés et traînaient les quatre pièces qui, d'après le plan s'étaient avancées dans le Nouveau-Monde. Le reste de la garnison occupa cependant les postes qui lui avaient été désignés: une partie de l'infanterie protégeait la banque, la commission de guerre, et celle des finances; le reste fut employé à la défense de l'arsenal, qui fut ouvert, et d'où l'on distribua les armes au peuple: car par suite de tant d'évènemens fâcheux, l'armement du peuple était devenu indispensable. De l'autre côté les Russes encouragés croyaient pouvoir encore étouffer la révolution dès sa naissance, et le régiment de la garde de Volhynie reçut l'ordre de reprendre l'arsenal, et d'empêcher l'armement du peuple: mais il venait trop tard; tout le peuple était déjà armé, et deux compagnies du 5me de ligne le reçurent si bien, qu'il ne se retira qu'avec une

grande perte, et en courant le danger d'être coupé par le bataillon des sapeurs et une partie des grenadiers de la garde. Il se replia sur la place d'armes, où il campa conjointement avec le régiment lithuanien, le reste des grenadiers polonais de la garde, et quatre pièces. Les russes ne tentèrent plus rien: la révolution avait le dessus.

Il ne m'appartient pas de rapporter les autres évènemens de cette nuit; ils sont de l'histoire de la révolution: les hostilités avaient cessé, et on se borna à s'observer. Je ne puis me dispenser toutefois de faire remarquer ici, que les chefs de la révolution agirent sans aucun plan, sans aucune conséquence, qu'ils ne surent pas profiter de la position pénible dans laquelle se trouvait le corps du grand-duc, lorsque divisé, campé aux deux extrémités de la ville, il pouvait être accablé à chaque moment par les forces supérieures des Polonais. Ce ne fut que le troisième jour que l'infanterie russe fit un grand détour autour de la ville, pour se joindre au reste de son corps sous le Bélvedère.

De cette manière Varsovie resta tout-à-fait délivrée des Russes, et les insurgés se trouvèrent maîtres de la ville. Dans ce moment le besoin le plus pressant était que de nouveaux pouvoirs se constituassent, et qu'ils donnassent le signal de leur existence, pour qu'un ordre quelconque fût introduit dans la révolution. Du temps des Russes, la régence du gouvernement suprême se trouvait entre les mains d'un conseil administratif, composé des ministres et des premiers fonctionnaires; mais après que la révo-

lution eût éclaté, ce conseil ne pouvait conserver plus long-temps sa première organisation, puisque pour pouvoir être utile, il devait tenir sa force de la confiance générale; c'est pourquoi on choisit de nouveaux membres, jouissant le plus de l'amour et de l'estime de la nation, tels que les princes Czartoryjski et Radziwill, les généraux Pac et Chlopicki, et Julien Niemcewicz. Le 30 novembre, le conseil administratif changea le lieu de ses séances, et du palais du lieutenant du royaume, il le transféra dans le palais du ministère des finances.

Le peuple rassemblé devant ce palais, ne se souciait guère de ce que fesaient les ministres, mais criait: Chlopicki! Chlopicki! La nation avait mis en lui ses plus belles espérances; ce général connu par son énergie et ses talens fut appelé à prendre les rênes de la révolution, parce que la nation devinait bien justement que ce n'était que par les armes que sa cause devait se décider. Mais le général Chlopicki était invisible, on ne pouvait le trouver ni dans sa maison, ni dans aucun lieu; le général Pac prit provisoirement le commandement des troupes. Pendant ce temps le grand-duc campait avec son corps devant les murs de la capitale; les troupes polonaises en face de lui se tenaient tranquilles, et l'état d'incertitude ne cessait pas.

Le conseil administratif adressa à la nation une proclamation, mais comme elle ne s'exprimat pas dans l'esprit de cette nation, elle amena pour résultat, que les principaux membres du dernier gouvernement, durent abandonner le conseil, et furent remplacés par

d'autres qui partageaient l'élan de la nation; tels que Kochanowski, Lelevel, Wladislas Ostrowski. Le général Chlopicki prit enfin le commandement des troupes, mais à la condition expresse, que ce ne serait qu'au nom de l'empereur et roi: dès ce moment tous ceux qui avaient compris la révolution se convainquirent que ce n'était pas le général Chlopicki qui sauverait la patrie.

Le grand-duc Constantin nourrissait encore alors l'espérance de pouvoir étouffer l'insurrection à l'aide des troupes dispersées dans les garnisons du royaume; mais quand le 1er régiment d'infanterie légère, sous le commandement du noble général Szembek, fut arrivé à Varsovie, et se fut joint au peuple, quand il eut entendu dire que tous les régimens se soulevaient, il ne lui resta d'autre parti à prendre, que de penser à son propre salut, qu'il ne pouvait trouver que dans les négociations. C'est pour les entamer que le 2 décembre, le prince Czartoryjski, le prince Lubecki et Lelevel se rendirent au camp russe, où, avec le grand-duc, ils conclurent une convention, portant que les troupes russes abandonneraient le territoire du royaume, en se retirant par des routes prescrites; que les troupes polonaises qui se trouvaient du côté du grand-duc retourneraient à Varsovie; que le grand-duc ne donnerait aucun ordre au corps lithuanien, pour le faire rentrer dans le royaume. Constantin en appela à la magnanimité de la nation polonaise, et il fut écouté; mais l'univers a vu, de quelle manière indigne on s'est joué d'elle, quand le corps qu'on avait laissé en liberté,

fit toute la campagne contre la Pologne, au mépris de la parole donnée par le frère de l'empereur. Le 3 décembre, le grand-duc quitta les environs de Varsovie, la forteresse de Modlin fut remise entre nos mains, et le corps russe, par la route de Pulawy et de Wlodava, partit pour passer les frontières de l'empire les troupes polonaises, s'en étant détachées, retournèrent à Varsovie, et la révolution fut proclamée sans résistance dans tout le royaume, ou pour mieux dire, elle y était déjà établie de fait.

C'est alors, le 4 décembre, que le conseil administratif eut la hardiesse de se proclamer dissous, et qu'il fut remplacé par le gouvernement provisoire, composé du prince Czartoryjski, de Kochanowski, Pac, Dombrowski, Niemcewicz, Lelevel et Wladislas Ostrowski; le premier acte de ce gouvernement fut la convocation de la diète pour le 18 de décembre.

Mais bientôt les choses changèrent de face. Les hommes qui possédaient la vraie connaissance de la révolution, effrayés de sa marche lente et fausse, voyant un grand but manqué, et l'inaction des premiers jours de l'insurrection, pour remettre la révolution dans sa véritable voie, formèrent, dans la journée du 1er décembre, l'association patriotique, à la tête de laquelle se plaça Lelevel, et dont les membres furent Xavier Bronikowski, Tymowski, Plichta, et d'autres hommes d'un mérite reconnu dans la nation. Tout ce que l'on avait fait jusqu'à ce temps ne pouvait qu'augmenter et leur défiance et leurs craintes; mais dans leurs efforts pour détourner le mal, ils allèrent jusqu'à dicter des lois au gouvernement, et à faire des

reproches amers, même au général Chlopicki. Les choses en étaient venues au point que le gouvernement devait céder à l'association, ou l'association au gouvernement. Le général Chlopicki, craignant avec raison la discorde, le désordre, et les suites funestes qui pouvaient en résulter, jugea nécessaire de concentrer tout le pouvoir en sa personne, et pour cet effet, le 5 décembre, dans une parade militaire, il se proclama dictateur, autorité que toute la nation et l'armée lui déférèrent avec une grande joie. La nation sentait bien qu'il fallait de l'ensemble, qu'il fallait un foyer unique, dans lequel toutes les forces de la nation se concentrassent, parce qu'elle savait bien que la lutte terrible à laquelle elle se préparait, exigeait l'union de toutes ses forces. Hélas! ce n'était pas la pensée du général: la dictature, ce terrible pouvoir fut tournée uniquement contre les siens: alors un calme étonnant succéda à ce violent ébranlement, et les évènemens commencèrent à se développer lentement.

Avant d'aller plus loin, je dois faire quelques remarques. Nous avons déjà vu combien la révolution, dès son commencement, a essuyé de revers. Le premier but, le désarmement du corps russe, avait malheureusement manqué plusieurs fois. D'abord par l'étrange conduite du général Potocki, qui menaçait la révolution dans sa base même, en lui enlevant toutes ses forces; puis lorsque la révolution eut vaincu, que tout le peuple se fut armé, par l'incapacité des chefs révolutionnaires, qui ne surent pas profiter de la séparation du corps russe, campé aux deux

extrémités de la ville. Enfin quand le général Chlopicki eût pris le commandement des troupes, il n'y a aucun doute, qu'après la jonction du reste de l'armée avec la nation, il ne dépendît purement que de sa volonté de dissoudre ce corps ou de le désarmer. Quand il n'y aurait eu d'autre avantage que celui d'affaiblir l'ennemi de 8000 hommes, on ne devait pas laisser échapper une si belle occasion; mais c'eût été exiger trop du général Chlopicki, qui ne pensait à rien moins, qu'à se mesurer avec le puissant empire russe. Pourtant à la déstruction de ce corps se liaient tant de circonstances importantes, qu'elle aurait fait un des plus grands évènemens de la révolution.

Si ce corps avait été détruit ou dissous, nous aurions su, nous, nos frères dans les provinces conquises, et toute l'Europe, que nous désirions, que nous prétendions composer une nation libre et indépendante, et recouvrer tous nos droits; ce que notre conduite ne pouvait faire deviner à personne; ainsi nous avons perdu deux mois entiers du temps le plus précieux.

Par cette conduite inconcevable, nous nous trouvâmes privés d'armes pour 8000 hommes et de 24 canons; de plusieurs milliers de vieux soldats qui auraient augmenté nos rangs; car la plupart étaient Polonais; mais nous fûmes privés encore de la force bien plus importante de l'exemple, quand tout le corps lithuanien avait les yeux tournés sur Varsovie, et qui devait régler sa conduite ultérieure d'après les premiers évènemens. Comment ce corps pouvait-il

s'unir à notre cause, quand nous le repoussions nous-mêmes, quand il voyait, qu'en laissant libre le corps du grand-duc nous ne pensions point du tout à la guerre. Lorsque nous-mêmes nous avons agi avec tant d'hésitation et de timidité, il est naturel qu'il devait être encore plus circonspect. Il attendait donc, et pendant ce temps les russes prirent bien leurs mesures; ils arrêtèrent plus de 400 officiers des plus estimables, les plus énergiques et, ainsi que de coutume, les plus aimés des soldats. Quelle armée ne resterait-elle pas énervée, après avoir perdu de cette manière l'élite de ses officiers! Ainsi par suite de ménagemens intempestifs, de fausse politique et de magnanimité mal entendue, on était parvenu à mettre des Polonais aux prises avec des Polonais. Et pourtant dès le commencement de la révolution on avait toujours compté sur ce corps, pour la réussite de l'entreprise, et il semble très-certain, qu'au premier développement d'une grande énergie de notre part, qu'à la déclaration d'une inébranlable volonté de former une nation, ce corps se serait rangé de notre côté. Que n'en pouvait-on pas espérer, si nous ne l'avions pas paralisé par notre conduite, quand plus tard, après tant de sanglantes luttes, dont devait naître un acharnement entre les combattans, les Lithuaniens en si grand nombre vinrent encore grossir nos rangs. En arguant de ce que nous avons vu dans une lutte de huit-mois, il paraît qu'il n'y aurait point eu de doute sur le résultat de la guerre, puisque après la jonction du corps lithuanien, la masse de l'armée polonaise se serait élevée près de

100,000 hommes de troupes de ligne. Jamais la Pologne, dans tout le cours de son existence, n'a compté une si grande armée. Ajoutons encore que cette armée aurait été appuyée par le soulèvement de toute une nation, puisque les insurrections qui arrivèrent plus tard dans la Lithuanie, la Volhynie et l'Ukraine ne pouvaient être que partielles, incapables d'atteindre leur plus haut degré d'énergie, lorsque les citoyens les plus riches, les plus forts par leur influence, et par l'estime de leurs compatriotes étaient emprisonnés ou déportés. Il y a même lieu de s'étonner, que plus tard, lorsque l'insurrection eût éclaté, il se soit trouvé tant de gens assez réservés, pour se dérober à l'attention d'un gouvernement connu par sa circonspection et sa défiance.

Tout dépendait du premier pas. Désarmions-nous le grand-duc? il était tout naturel, qu'il fallait sur le champ tomber sur la Lithuanie: le laissions-nous aller en liberté? on pouvait être certain, que nous resterions long-temps uniquement sur la défensive. Les avantages inappréciables qui pouvaient tout-à-coup élever notre cause à son sommet, ne purent décider le général Chlopicki à ne point préférer le chemin lent et précaire des négociations avec un monarque jaloux de ses droits et connu par son opiniâtreté, avec un gouvernement qui depuis deux siècles n'a cessé de tromper la nation polonaise, et qui n'aurait besoin pour être convenablement apprécié que d'être jugé sur les violences qu'il exerce aujourd'hui sur le royaume de Pologne.

Tandis que l'armée polonaise rassemblée, autour de Varsovie, restait deux mois entiers sans aucune utilité pour la cause dans une complète inaction, les Russes obtenaient les importants avantages de s'assurer des corps suspects, de garantir l'empire de troubles intérieurs, et quand chacun de nos pas décelait la plus grande timidité, la présomption des Russes, leur confiance dans leurs forces, leur donnait cette supériorité d'opinion, qui est d'une influence si importante à la guerre. Nous étions en état de nous assurer ces avantages par une forte offensive, prise sans aucun délai, et sans autres motifs majeurs, les seules vues militaires devaient y décider le général Chlopicki.

En supposant même que le corps lithuanien ne se fût pas joint à nous, il était connu que ce corps était dépourvu de munitions et qu'il ne pouvait lui en arriver que de Bobrujsk, à cent lieues de distance. Ce corps, le plus proche des frontières du royaume, était donc contraint ou de se battre contre nous, désavantageusement selon toute apparence, ou en se retirant il risquait d'essuyer des pertes énormes; et sans pousser même très-loin nous devenions maîtres d'une grande étendue de pays riche, dont nous pouvions tirer des secours en hommes, en chevaux et en approvisionnemens, tandis que l'ennemi se serait affaibli de tout ce qui aurait augmenté nos forces. Mais sans aucune comparaison, le plus grand de tous les avantages eût été, si nous avions poussé dans la Lithuanie, que cette opération nous eût mis

en état d'empêcher que ni le corps lithuanien, ni même le reste de l'armée russe, ne pussent se joindre, ni s'accumuler en masse.

En considérant la carte de la vieille Pologne, nous voyons qu'à la distance de six lieues de Brześć-Litewski commencent des marais impraticables, qui s'étendent sans interruption dans un espace de cent lieues jusqu'au Borysthène, et qui coupent toute la communication entre la Lithuanie et la Volhynie. Jamais armée n'osa s'aventurer dans ces marais, qui ne sèchent pas plus pendant l'été, qu'ils ne gèlent pendant les froids les plus rigoureux. Aucune route ne pouvant être frayée à travers ces marais, la communication entre la Lithuanie et la Volhynie, s'entretient par deux grandes routes de détour. La première mène de Luck à Brześć-Litewski, où elle se divise en deux autres, dont l'une aboutit à Bialystok, tandis que l'autre conduit par Slonim à Minsk; la deuxième grande route s'étend le long du Borysthène et mène par Mozyr et Bobrujsk à Minsk; il-y-a encore une troisième petite route, qui va de Luck par Pinsk à Slonim, où elle se joint à la première; mais cette route ne peut jamais servir à une armée: la plus forte preuve en est la campagne de 1812, quand le général Czyczakow se détermina plutôt à se battre contre deux corps ennemis, pour se frayer la route par Brześć et Slonim à Minsk, que de s'engager dans ces marais, en se portant par Pinsk à Slonim. Il ne reste donc que deux routes praticables pour une armée, savoir: par Brześć et par Mozyr, et conséquemment deux grandes clefs pour les opérations

militaires, Brześć et Mozyr; la troisième est Minsk situé sur la jonction de ces deux grandes routes. Mais Mozyr suppose des opérations plus lointaines.

Brześć-Litewski est situé sur la rivière de Bug, à la distance de 24 lieues de Varsovie. Sans rassembler l'armée sous Varsovie, on pouvait s'en rendre maître dans six jours. En y appuyant ses opérations, on coupait le corps lithuanien en deux parties, dont l'une restait dans la Lithuanie, l'autre dans la Volhynie, sans aucune espérance de se joindre, à moins de battre l'armée polonaise, ce qui était peu probable, sinon impossible. Mais ce n'est pas seulement le corps lithuanien, c'est toute l'armée russe destinée contre le royaume de Pologne, qui alors aurait été coupée en deux parties. Toutes les troupes cantonnées dans la Volhynie, l'Ukraine et près des frontières de la Turquie, presque toute leur cavalerie, eussent été séparées sans aucune possibilité de se joindre aux corps de Pahlen et de Szachowski qui arrivaient de la Lithuanie. Il ne restait donc à ces corps d'autre parti, que d'effectuer cette jonction par Mozyr, Bobrujsk, ou dans les environs de Grodno, ou dans ceux de Slonim, mais dans ce cas, avant que ce chemin de 200 lieues eût été parcouru, nous aurions gagné trois mois entiers, et surtout nous aurions menacé la partie méridionale de l'empire; ou bien les Russes devaient se décider à ouvrir la campagne contre l'armée polonaise avec deux corps séparés, et en les réduisant à cette extrémité, nous aurions résolu la question la plus difficile dans les opérations militaires. Il faut ajouter à la vérité,

que dans ce cas nous ne pouvions nous traîner dans le système de la défense, tant aimé de nos chefs, dans le système d'une certitude absolue, qui craint de risquer quelque chose que ce soit, et qui, bien que lentement, nous a toujours positivement menés à notre perte. Il nous fallait un capitaine audacieux, connaissant le caractère national, sachant mettre à profit son élan inoui, et alors, avec une rapide offensive, nous aurions exécuté des faits bien autrement étonnans, et qu'un tout autre résultat aurait couronné. —

C'est ici le lieu de remarquer que c'est une erreur que d'affirmer que la Pologne est un pays tout-à-fait ouvert, qui ne possède aucun moyen naturel de résistance. Et quelle nation peut se vanter de posséder une pareille ligne, soit de montagnes, soit de forteresses, soit de quelques autres barrières, qui dans l'étendue de cent lieues rendent le pays impraticable pour toutes les opérations militaires? Il est vrai que dans l'état actuel des choses, le désavantage est commun aux deux parties. Mais si seulement deux grandes chaussées étaient conduites à travers ces marais, si ces chaussées étaient commandées par des forteresses, si une route de traverse était tracée pour la communication intérieure (à quoi encore la rivière Pripeć pourrait servir par excellence), tous les avantages se trouveraient du côté de celui qui serait le maître de ces chaussées; il pourrait dans tous les cas, soit en la Lithuanie, soit en la Volhynie, flanquer à volonté les mouvemens de l'ennemi, se transporter sur un point quelconque,

et passer tour à tour de l'offensive à la défensive, et vice versa, ayant comme une grande forteresse pour retraite. C'est quelque idée semblable que les Russes eurent dans l'esprit, en fondant la forteresse de Bobrujsk; mais une pareille chose doit être tout-à-fait achevée, car ébauchée seulement, elle ne mène à rien. A présent réveillés de leur longue léthargie, ils commencent à fortifier Brześć-Litewski, mais j'espère qu'ils n'auront pas le temps de le changer en forteresse du premier ordre; ce qui attestera leur profonde ignorance des choses, c'est que ce n'est qu'après 40 années de possession qu'ils ont commencé à concevoir ce projet.

Le général Chlopicki ayant une fois manqué le but de la révolution, en paralisant les forces et l'énergie nationales, en se proclamant dictateur, assumait d'autant plus sur lui tout le fardeau d'une énorme responsabilité. Il lui restait une seule route, dont il ne devait pas s'écarter. Tout en s'efforçant de nouer les négociations les plus honorables, il devait s'attacher à mettre à tout évènement la nation en état d'appuyer ses droits par les armes. Investi du pouvoir suprême, son premier soin fut d'envoyer à Pétersbourg une députation composée du prince Lubecki ministre des finances, et du nonce Jezierski, les instructions données à cette députation sont restées un secret pour l'univers. Pendant ce temps la diète se rassembla le 18 de décembre. Cette diète, qui ne dura que quelques jours, proclama d'abord la révolution comme nationale, et par un second acte, elle laissa le pouvoir de dictateur entre les mains du

général Chlopicki. La diète fut portée à prendre cette décision non-seulement par sa propre conviction, mais aussi par la voix de toute la nation, qui se prononça d'une manière si forte, qu'on n'aurait pu lui résister. Il faut avouer cependant que, sentant sa fausse position, le général Chlopicki ne se détermina qu'avec peine à conserver la dictature, et qu'il admit une députation désignée par la diète, laquelle lui fut adjointe expressément pour observer sa conduite. La diète, après avoir promulgué son manifeste, s'était dissoute.

Pendant ce temps la députation se rendit à Pétersbourg, et apprit, de la bouche de l'empereur Nicolas, que tout ce qui restait aux Polonais, était de se rendre à discrétion à leur Seigneur et maître, sans garantie quelconque, sans même aucune promesse, quoique, s'il en eût fait, les Polonais eussent su déjà les apprécier à leur juste valeur. De cette manière toutes les espérances de Chlopicki furent détruites: néanmoins ses illusions durèrent encore, jusqu'au moment où le colonel Wyleżyński lui apporta la conviction, qu'avec le 29 novembre, tout lien était rompu entre les Polonais et Nicolas, qu'il se trompait lui-même, et frustrait la confiance de sa malheureuse nation. La colère, la rage lui suggérèrent un seul expédient, et ce fut le pire, d'abandonner dans la situation la plus pénible la nation à elle-même, cette nation que jusque-là, fort d'une confiance sans exemple, il avait tenue sous sa tutelle. Pourtant la confiance dans les talens de Chlopicki était si enracinée, que la députation le supplia de conserver le pou-

voir suprême, ce qu'elle ne put en obtenir. A peine le général donna-t-il une espérance, qu'il appuierait le nouveau chef de ses conseils et de son assistance. Il est difficile de s'imaginer quelle tristesse cette nouvelle répandit dans toute la nation; ce fut comme une calamité publique; ce fut comme un deuil national; beaucoup de gens désespérèrent dès ce moment, et se crurent à la veille des plus grands malheurs. Depuis lors jamais on ne vit renaître parmi les troupes une pareille confiance dans leurs forces, un tel amour pour le chef.

Dès que la dictature eut cessé, la nation abandonnée à elle-même, déploya dans sa diète la plus noble énergie. Loin d'être consternée par cette triste tournure des choses, la diète se chargea du poids, que Chlopicki venait de rejeter. Le premier acte de cette diète fut de déposer le pouvoir en d'autres mains: il fut donné au prince Czartoryjski comme président d'un nouveau gouvernement, homme estimable, prêt à sacrifier tout à la patrie. Les autres membres de ce gouvernement furent Vincent Niemojewski, Morawski, Barzykowski et Lelevel. Quand on eut satisfait à ce besoin le plus pressant de tous, la diète, dans la journée du 25 janvier 1831, aborda le grand acte sollicité depuis long-temps par la nation, la détronisation de l'empereur Nicolas comme roi de Pologne, et l'exclusion de la couronne de toute la famille de Romanow. Alors la nation et toute l'Europe surent pour quelle cause le sang rougirait les champs de bataille.

Le troisième acte de la diète fut la nomination d'un

nouveau général en chef, et le choix tomba sur le prince Radziwill, homme respectable, qui donnait toutes les garanties de la modération et de la condescendance, dont on avait besoin, puisqu'il avait à ses côtés Chlopicki, qui devait être le véritable commandant. Le nouveau général en chef ne put agir par lui-même, quand même il l'aurait voulu. Les masses russes étaient déjà rassemblées le long des frontières du royaume et prêtes à l'envahir. Les négociations de Chlopicki n'ont pas même pu réussir à nous faire gagner du temps, nous étions restés tranquilles jusqu'au moment où, du fond de la Russie, toutes les troupes furent arrivées, à marches accélérées, pour venir se placer aux portes du royaume. Le corps de grenadiers cantonné dans la province de Nowogrod atteignit à peine, après 54 jours d'une marche non interrompue, les environs de Grodno, que les hostilités commencèrent. Le feldmaréchal Diebitsch voulut profiter de la durée d'un hiver rude, qui lui donnait un libre champ dans tout le royaume; mais avant l'arrivée de ce corps, il ne voulut, ni ne put se mettre en campagne, et surement ce ne furent pas les négociations qui l'arrêtèrent.

En approchant du moment décisif, je parcourrai en abrégé et les forces des troupes polonaises, qui pouvaient être opposées au géant du nord, et tout ce qu'on avait fait pour les augmenter et pour les armer.

Avant la révolution, l'armée polonaise se composait de 12 régimens d'infanterie, à deux bataillons, avec de petites réserves. Cette infanterie était partagée

en deux divisions, et en y joignant deux bataillons des grenadiers de la garde, avec un bataillon de sapeurs, l'armée entière comptait 27 bataillons. La cavalerie était aussi partagée en deux divisions, et se composait de 4 régimens de lanciers, de 4 régimens de chasseurs et d'un régiment de chasseurs de la garde; chacun des régimens à quatre escadrons, en tout 36 escadrons. L'artillerie comptait trois batteries à cheval, 24 pièces; six batteries à pied, 72 pièces. Toute l'armée, avec les vétérans et la gend'armerie, comptait 31,000 hommes.

Dès le commencement de la révolution, même avant la dictature, le gouvernement provisoire décréta le rappel aux armes de tous les soldats congédiés; mais leur nombre ne répondit pas à l'attente, ne surpassant pas 15,000 hommes. Le général Chlopicki ordonna de former de ces soldats les 3mes bataillons pour chacun des régimens d'infanterie, et les 5mes et 6mes escadrons pour les régimens de cavalerie. Leur organisation commença le premier jour de décembre, et telle fut la mollesse et le relâchement qui s'étaient introduits dans les ressorts du gouvernement, qu'en possédant de vieux soldats, des armes prêtes, l'habillement triple resté des anciens régimens, quelques bataillons, ce qui est difficile à croire, furent à peine équipés au moment de commencer les hostilités. Ainsi l'organisation de ces bataillons dura deux mois entiers. Le second décret fut donné par le dictateur, pour que dans tout le pays on armât un cavalier par 50 chaumières, et c'est ainsi que devaient être armés 10,000 hommes de cavalerie. On aurait pu

même ordonner un cavalier sur 10 chaumières, comme quelques districts l'ont fait de leur propre volonté; et presque chacun des palatinats, malgré le contingent, avait armé encore un second régiment. C'est de cette manière que toute la nation devançait les ordres par des sacrifices.

Malheureusement le dictateur ne voulut pas comprendre que l'organisation des nouvelles troupes est de la plus haute importance; c'est pourquoi il l'abandonna aux soins des autres chefs. Dans ce but, il avait créé deux Régimentaires sur la gauche et la droite de la Vistule, Malachowski et Soltyk, vieux militaires, mais qui avaient depuis long-temps quitté le service. Faute de s'entendre sur l'organisation, ils ont fait beaucoup de mal à notre cause. C'est d'eux que provint cette foule d'officiers, qui n'étant nullement familiarisés avec le service, et hors de proportion avec le nombre des troupes, ne purent être d'aucune utilité au pays, et furent long-temps un pesant fardeau pour l'état et même perdus pour la cause. Mais un mal plus grand qui en résulta, fut que les nouvelles troupes se ressentirent de cette faute; elles ne purent jamais égaler les anciens régimens, surtout, parce qu'elles avaient beaucoup d'officiers supérieurs, militaires nouvellement créés, et que par cela l'ancienneté de service ne se trouvait que dans les anciennes troupes, et jamais les nouveaux régimens ne purent s'amalgamer avec la vieille armée. On s'apperçut trop tard de cette faute, et trop tard encore on s'efforça d'y rémédier. Ce mal gagna aussi l'infanterie nouvellement formée.

Le dictateur décréta dans tout le pays une espèce d'arrière-ban (*pospolite ruszenie*). Mesure qu'il ne prit que pour apaiser les esprits, sans compter trop sur ce renfort, qu'il laissa sans armes, et qui ne fesait l'exercice qu'une fois la semaine. Après le retour du colonel Wyleżyński de Pétersbourg, quand tout espoir de négociations fut détruit, par le décret daté du onze janvier, le dictateur ordonna la formation des 4mes bataillons dans tous les régimens; et plus tard, à la place de l'arrière-ban, la formation de 16 nouveaux régimens d'infanterie, à trois bataillons chacun, ce qui devait fournir 43,000 hommes. Quand nous réfléchissons que quelques-uns de ces régimens, plus fortement organisés, un mois après la bataille de Grochow ont déjà rendu d'importans services à l'armée, nous avons lieu de croire que si l'organisation des nouveaux régimens eût commencé au mois de décembre, c'est-à-dire un mois plutôt, si l'on y avait mis plus d'ordre et de vigueur, 43,000 hommes d'infanterie de plus sur le champ de bataille de Grochow auraient décidé dès ce moment les destinées de la Pologne.

Il faut avouer qu'on manquait d'armes pour ces troupes; de 30,000 fusils qui se trouvaient dans l'arsenal, à peine avait-on ramassé 15,000, après avoir été forcé par le malheureux commencement de la révolution d'ouvrir au peuple l'arsenal; le reste avait disparu entre les mains des juifs; quoiqu'avec des moyens de rigueur il n'eût pas été impossible de les leur faire restituer. On avait aussi négligé de profiter de la permission d'un mois entier pour se

procurer des armes en Autriche. Mais enfin pourquoi ces troupes ne pouvaient-elles pas entrer en ligne armées de piques et de faux, comme cela se fit un peu plus tard, comme cela s'était pratiqué plus d'une fois dans les guerres antérieures, et surtout pendant la mémorable insurrection de Kosciuszko, où ces armes nous valurent beaucoup de gloire et d'avantages. En 1812, la Russie, cet empire si vieux et organisé depuis si long-temps, eut recours à ce moyen, et à la bataille de Mojaïsk elle mit en ligne ses 10,000 miliciens de Moscou, armés de piques, masse qui, postée dans la seconde ligne, couvrait avec assez d'avantage leur aile gauche.

Il est vrai que pour soutenir de telles troupes, il faut mener beaucoup d'artillerie, et nous n'étions pas dans ce cas; mais ce fut notre faute. L'artillerie de l'armée polonaise comptait, avant la révolution, 96 pièces; depuis on l'avait augmentée de cinq batteries ayant 40 pièces ramassées dans les divers arsenaux; on avait aussi mis en campagne quelques pièces du calibre de trois. Il était évident que cette quantité de canons était très-insuffisante, et que nous n'étions pas en état de faire tête à la puissante artillerie russe: appréhension que l'effet a justifiée, puisque c'est uniquement par l'artillerie que les Russes nous ont vaincus à la fin. Il était donc de la plus pressante nécessité de fondre de nouveaux canons, ce qu'on aurait pu faire sur le champ, le fourneau étant tout prêt. Mais ce ne fut que dans le milieu de janvier que le dictateur ordonna la

fonte de 100 canons de la matière des cloches des églises: pourtant quoique la matière fût bientôt amassée, le premier coulement ne commença que sur la fin du mois de mai. En juillet on construisit un nouveau fourneau plus spacieux, et le troisième le fut dans le mois d'août, pendant le siège de Varsovie; à la fin, tous les canons coulés étaient au nombre de vingt. La principale cause de cette lenteur consistait dans le manque d'ouvriers habiles. Toutefois on aurait pu en faire venir des pays étrangers, et même en trouver dans l'intérieur du pays, si on avait su les chercher. Mais étant dans un si pressant besoin, il est inconcevable que l'on n'ait pas coulé des canons de fer, et même du calibre de six pour la campagne; lesquels quoiqu' incommodes dans l'action par leur pesanteur, auraient été employés avec avantage, et il ne fallait pas s'en interdire l'usage par la raison que leur transport exigeait un plus grand nombre de chevaux, puisque le salut de la patrie en dépendait. Quant aux gros canons de fonte, ce ne fut qu'au mois de juillet que l'on conçut l'idée d'en couler dans les fonderies nationales; mais la communication entre Varsovie et les fonderies fut bientôt interruptée par l'ennemi, et 32 canons seulement furent envoyés. Ce travail allait si rapidement, que si on l'avait commencé un mois plutôt, 200 canons eussent été prêts. Pendant ce temps, les remparts de Varsovie, par lesquels on voulait faire peur aux Russes, furent garnis de 60 canons dans une étendue de trois lieues, et une forteresse aussi importante que Modlin

ne fut défendue que par 60 canons seulement. Quant à Zamość, où les Russes se préparaient depuis long-temps un parc de siège, 280 canons restaient dans l'arsenal, quoiqu' une centaine eût été plus que suffisante pour sa défense. Deux mois entiers s'écoulèrent, et on ne songea point du tout à les transporter à Varsovie et à Modlin; c'est vers la fin de janvier qu'on donna des ordres pour cela; mais avant qu'on se mît à l'exécution de ces ordres, l'ennemi envahit le pays.

Plus d'une fois les officiers instruits des circonstances, en parlant entre eux de cette faiblesse numérique de notre artillerie, ont supposé que peut-être cela valait mieux pour nous, puisque dans le cas contraire la munition serait bientôt épuisée; et ils disaient la vérité, mais ce fut encore par notre propre faute. Les Russes ont laissé dans les magasins de Modlin de grandes provisions de poudre; mais dans les états mêmes les plus opulens, si la consommation n'est pas réparée par la production, les plus grands amas sont bientôt épuisés. Chez nous, on avait de bonne-heure préparé des moulins à poudre, qui auparavant n'existaient pas dans notre pays, comme tant d'autres fabriques militaires, par un effet de la défiance du gouvernement russe. Les moulins à poudre ne laissaient rien à désirer, mais on manquait tout-à-fait de salpêtre. On l'avait acheté dans tout le pays, et on en avait amassé 80,000 livres. Il est vrai qu'on avait aussi négligé de s'en procurer en Autriche pendant le mois de permission, on avait aussi négligé de profiter de la vénalité con-

nue des fonctionnaires russes *). On s'y était pris trop tard pour la production du salpêtre. En général, chez nous la terre est ingrate à cet égard; les plus belles espérances furent frustrées, et de cent livres de matière, on n'a souvent retiré qu'une demi-livre de salpêtre. Mais il ne fallait pas se rébuter quand le sort de la patrie dépendait du succès de cette fabrication. Le gouvernement a eu de bonne-heure l'idée d'appeler les citoyens à fabriquer chez eux du salpêtre: c'était une très-petite chose qui ne pouvait surcharger personne; mais c'est pour cela même qu'on ne pouvait le faire qu'avec la contrainte, et la contrainte nous aurait approvisionnés suffisamment. Plus tard on retira de la chaux des *vieilles masures*, mais en très-petite quantité, parcequ'on se servait seulement de six cuves pour cette production: si on l'avait faite avec 600, ce qui en effet ne surpassait pas les ressources de la nation, au lieu de 8000 livres, on en aurait obtenu huit cent mille, et la matière ne manquait pas dans les villes et les vieux châteaux. Les salpêtrières artificielles ne furent fondées que dans le mois de juillet. Il est difficile de s'imaginer, quelle influence nuisible toutes ces circonstances réunies exerçèrent sur notre guerre. On peut même dire que plus tard si nos chefs évitaient de combattre, c'est qu'ils craignaient que toute la munition ne fût consumée.

Le manque de bons chevaux fut encore une des

*) Les insurgés dans la forêt de Bialowiejska achetaient toute leur poudre des colonels russes.

circonstances les plus nuisibles. On en était venu au point, qu'à la fin notre cavalerie ne pouvait presque plus charger, faute de chevaux vigoureux. Le dictateur ordonna d'abord d'acheter des chevaux; mais bientôt il se vit forcé de porter un décret, pour qu'on prît un cheval sur cent chaumières, autrement la cavalerie n'aurait pas été montée à temps. Plus tard, telle était la disette des chevaux, que jusqu'à 6000 des plus beaux hommes restaient inutiles dans les dépots. Ce fut vers la fin de juillet seulement que la diète décreta la réquisition générale des chevaux dans tout le pays; mais ce fut un moyen tardif; l'ennémi avait déjà inondé le royaume, et de cette réquisition il n'afflua presque rien dans l'armée.

On voit par tout cela, de quelle manière nos forces furent enchaînées, paralisées, soit faute de bonne volonté, soit faute de capacité. Ce reproche tombe et sur la diète, et sur le général Chłopicki, et sur les chefs qui commandèrent après lui. Mais Chłopicki peut être justifié, en ce qu'il n'avait pas de foi en notre cause, qu'il ne pensait pas à vaincre, mais à mourir avec le plus d'éclat possible; et pour un pareil but, il n'avait pas besoin de beaucoup de troupes. Je pense que cette circonstance peut éclairer tout ce qu'il y a eu de mystérieux dans la conduite du dictateur; car pour une bataille, nous étions pourvus de tout plus que suffisamment.

Le 5 février, quand les Russes envahirent le royaume, les Polonais avaient de disponibles les forces suivantes.

Infanterie divisée en quatre divisions:

Première division,

cantonnée à Radzymin, Serock, Zegrze, Jablonna.

Commandant: le général de division *Krukowiecki.*

Le 1^{r}	régiment	de ligne,	bataillons 3
5me	—	—	— 3
2^{d}	—	—	— 3
6me	—	—	— 3
			bataillons 12.

Seconde division,

cantonnée à Kaluszyn, Minsk, Siennica.

Commandant: le général de division *Żymirski.*

Le 3me	régiment	de ligne,	bataillons 3
7me	—	—	— 3
2^{d}	—	léger	— 3
4me	—	—	— 3
			bataillons 12.

Troisième division,

cantonnée à Varsovie, Okuniewo, Stanislawow.

Commandant: le général de brigade *Skrzynecki.*

Le 4me régiment de ligne,	bataillons	3
8me — —	—	3
Le régiment des vétérans mis en activité	—	2
	bataillons	8

Le 5me régiment léger qui devait appartenir à cette division, n'était pas encore formé et ne pouvait entrer en ligne.

Quatrième division,
cantonnée à Varsovie et à Okuniewo.
Commandant: le général de brigade *Szembek.*

Le 1^{r} régiment léger,		bataillons	3
3me	—	—	3
Le régim. des grenadiers		—	4
		bataillons	10

Dans les quatre divisions il y avait 42 bataillons rassemblés autour de Varsovie dans l'étendue de quelques lieues. Ces 42 bataillons devaient résister et résistèrent en effet, à toute l'armée russe. Un seul bataillon de 400 hommes de chasseurs de Podlachie, se trouvait encore près de l'armée principale. Les bataillons des chasseurs de Kalisz et de Sandomir, ou n'étaient pas encore formés, ou étaient en marche. Les 4mes bataillons des régimens d'infanterie n'étaient pas non plus entièrement formés ni armés. En voici la distribution. Les bataillons des régimens 4me, 8me de ligne, 1^{r} et 3me légers, en garnison à Modlin. Les bataillons des régimens 3me et 7me de ligne, des 2me et 4me légers à Zamość. Ceux des régimens 1^{r}, 5me, 2me et 6me de ligne se trouvaient sur la rive gauche de la Vistule sous le commandement du général de division Klicki.

La cavalerie entière était composée de cinq divisions sous le commandement des généraux Łubieński, Suchorzewski et Tomicki, et des colonels Jankowski et Rutié. La formation de ces divisions fut si fréquemment changée qu'on ne peut pas les désigner avec précision. Chaque division se composait de

deux anciens régimens, et de deux ou plus de nouveaux. Ces anciens régimens étaient: quatre régimens de lanciers à quatre escadrons chacun, cinq régimens de chasseurs à cheval à quatre escadrons, et deux escadrons de carabiniers, formés de l'ancienne gendarmerie. La nouvelle cavalerie était composée à cette époque des forces suivantes.

Le 5me régiment des lanciers, formé par le comte Zamojski, qui n'était pas encore complet, et n'avait que 2 escadrons.

Le régiment de Posen	2	—
Krakusy	6	—
1r de Sandomir	4	—
2d de Sandomir	2	—
de Lublin	4	—
1r de Kalisz	4	—
2d de Kalisz	4	—
de Podlachie	4	—
1r de Mazury	4	—
2d de Mazury	4	—
de Plock	6	—
d'Augustowo	4	—
	En tout, 50 escadrons.	

Tous ces régimens se trouvaient avec l'armée principale, excepté le régiment des Krakusy, 1r et 2d de Sandomir, et le 1r de Kalisz qui furent destinés à la défense de la rive gauche de la Vistule.

Outre cette cavalerie, on avait ajouté à chacun des anciens régimens les 5mes et 6mes escadrons, en grande partie composés de vieux soldats, ayant leur congé: leur nombre était de 18 escadrons. Ja-

mais ces escadrons ne se sont trouvés auprès de leurs régimens respectifs, mais ils formèrent un corps détaché, destiné à la défense de la gauche de la Vistule sous le commandement du général Klicki, ou plutôt, la santé de ce général étant altérée, sous le commandement du général Dwernicki. Un escadron, sous le nom du prince Poniatowski, appartenait aussi à ce corps. Toute la cavalerie comptait 107 escadrons. Des cinq divisions qui se trouvaient auprès de l'armée principale, la division de Jankowski était postée en avant à Pultusk, celle de Suchorzewski à Siedlce. Les trois autres furent rassemblées autour de Varsovie.

L'armée principale des Polonais qui devait faire front à l'armée russe, en comptant le bataillon à 850 hommes, l'escadron à 160 chevaux, était forte de 35,700 fantassins, 10,560 cavaliers, et de 3000 artilleurs avec 136 bouches à feu. En tout 49,260 hommes, et, en y comprenant un bataillon de sapeurs, 50,000 hommes.

Le reste des troupes qui se trouvaient dans les forteresses et sur le côté gauche de la Vistule comptait 14,000 combattans: on n'aurait pu détacher de plus faibles corps pour ce but; aussi les Russes, eurent-ils sur nous un grand avantage, lorsque, pendant la bataille de Grochow, ils étaient en état d'occuper ces 14,000 hommes de nos forces, avec quelques milliers de soldats détachés de leur armée.

Les forces russes destinées à l'invasion du royaume, comme les Russes eux-mêmes s'en vantaient, montaient à 200,000 hommes. Comme on avait espéré

terminer la guerre d'un seul coup, on voulait imposer à l'Europe, en lui faisant voir quelle armée ce puissant empire est en état de mettre sur pied en un moment. Plus tard au contraire, quand ils craignaient toujours une défaite, ils diminuèrent ce nombre dans une proportion plus grande encore. Les écrivains allemands portent l'armée russe à 170,000 hommes, mais elle n'était pas si forte, quoique, comme nous allons le voir, elle ne fût pas bien au-dessous de ce nombre.

L'infanterie russe se composait du corps du général Pahlen, 1re, 2de et 3me divisions; du corps de Rosen, 24me et 28me divisions; du corps de Szachowski trois divisions de grenadiers, et de deux régimens de gardes, lithuanien et volhynien. Les divisions russes se composent de six régimens à trois bataillons chacun, mais les troisièmes bataillons restaient en réserve. Toute l'infanterie se composait donc de 108 bataillons, et en comptant le bataillon à 850 hommes (leur organisation étant la même que celle des troupes polonaises), l'infanterie était au nombre de 91,800 hommes. La cavalerie dans cette armée se composait des 1r et 3me corps et de trois régimens de gardes: suivant les rapports russes, elle montait à 136 escadrons: en y ajoutant onze régimens de cosaques, la cavalerie était forte de 30,000 chevaux. L'artillerie conduisait 396 pièces; par conséquent elle avait besoin pour son service de 10,000 hommes. L'armée entière ne pouvait compter moins de 130,000 combattans.

Toute cette armée était campée le long des frontières polonaises, depuis Kowno jusqu' à Uscilug, dans une étendue de cent lieues; mais de manière à

ne pas craindre d'être séparée, si les polonais prenaient l'offensive, les principales forces étant concentrées en masse autour de Bialystok et de Grodno.

Dans la journée du 5 et du 6 février, toutes ces forces entrèrent dans le royaume. Le prince Szachowski, près d'Augustowo, avec 18 bataillons de grenadiers, 4 escadrons, 60 bouches à feu et un régiment de cosaques, fesant ensemble 18,000 hommes. Du côté de Grodno, le général Manderstiern avec 5 bataillons, 2 escadrons, 12 canons, et un régiment de cosaques, 7000 hommes: plus loin la grande armée divisée en deux parties: Pahlen avec le 1r corps près de Tykocin et Zoltki, avec 21 bataillons, 16 escadrons, 72 pièces, deux régimens de cosaques; en tout 24,000 hommes; Rosen avec le 6me corps près de Tykocin et Zoltki, 26 bataillons, 24 escadrons, 120 canons, deux régimens de cosaques; en tout 30,000 combattans: suivait le quartier général, ayant un bataillon, un escadron, et un régiment de cosaques, 2000 hommes: un peu plus loin, le corps du général Witt, 4 bataillons, 48 escadrons, 43 canons; 14,000 hommes. La grande réserve marchait sous le commandement du grand-duc Constantin, 22 bataillons, 12 escadrons, et 36 pièces; 24,000 hommes. Près de Brześć-Litewski entra le colonel Anrep avec un régiment de cosaques, et une division de lanciers, 3000 hommes. Du côté de Wlodava le général Geismar avec 24 escadrons, 24 canons et deux régimens de cosaques: 6000 hommes. Enfin du côté d'Usciilug, le général Kreutz avec 24 escadrons, 27 canons, deux régimens de cosaques: 6000 hommes.



Le 5 février le prince Szachowski passa la frontière avec son corps, dans le palatinat d'Augustowo, et le général Kreutz dans celui de Lublin. Le 6 février, toute l'armée russe en fit autant. Le corps de Pahlen, entré par Tykocin et Rudki, se porta sur Lomża; le corps de Rosen par Surażè et Wysokiè-Mazowieckie sur Ostrolenka; à la suite de ce corps marchait le quartier général; et le corps de réserve suivit par Surażè à Sokale. Le corps de Witt se rendit par Ciechanowiec à Nur. Le 8 février, le corps de Pahlen était à Lomża, le corps de Rosen et le reste de l'armée étaient en marche sur Ostrolenka, quand tout-à-coup, dans la nuit du 8 à 9, survint un dégel inattendu et rapide, qui contraignit le feld-maréchal Diebitsch à changer tous ses plans. Jusqu'à ce temps, quand toutes les rivières couvertes de glaces permettaient partout un facile abord, et que tout le royaume, comme une immense plaine, restait ouvert, l'armée russe, tout naturellement, marchait sur Varsovie par le plus court chemin, en suivant sa ligne d'opération de Bialystok et de Grodno: il se présentait même une espérance lointaine, que les Polonais, se laissant peut-être séduire par de petites démonstrations sur Siedlce et Lukowo, et à s'avancer sur la route qui mène à Brześć-Litewski, pourraient être coupés de Varsovie par la grande armée russe; et il est possible que ce fût dans ce but qu'elle fit les premières marches si forcées.

Pourtant le généralissime polonais savait apprécier toutes ces manoeuvres à leur juste valeur, et il devait être bien instruit des mouvemens de l'ennemi,

car aussitôt après sa marche vers Lomża et Ostrolenka, la 1re division prit, de Niegowo, la direction de Pultusk; à la suite de celle-ci, la 4me division arriva à Serock; les autres divisions commencèrent aussi à s'échelonner de ce côté, et le colonel Jankowski avec une division de cavalerie, le 2d régiment de ligne et une batterie à cheval, fut envoyé en reconnaissance à Ostrolenka, où il ne trouva plus les Russes, parce que le changement de température les avait forcés à changer de mouvemens.

Pendant la journée du 9 février, l'armée russe resta immobile, comme pour attendre si ce subit dégel serait momentané, ou si en effet l'hiver serait déjà à sa fin. Dans ce dernier cas, il était impossible de penser aux opérations militaires entre les cours de deux rivières considérables, et au milieu de marais impraticables; il fallut donc changer sur le champ tout le plan primitif de la campagne.

Le 10 février, l'armée russe s'ébranla de nouveau, en prenant une autre ligne d'opération, et en transportant de théâtre de la guerre sur le côté gauche de la rivière de Bug. Le 11 février, le corps du général Rosen passa le Bug auprès de Brok; sous sa protection, le corps de Pahlen et le reste de l'armée exécutèrent une marche de flanc forcée, ce corps leur servant de pivot, et passèrent ce même jour le Bug près de Nur, fesant douze lieues en deux jours*). Il n'y avait pas lieu de tarder, car l'armée

*) Je compte toujours par lieues géographiques dont quinze font un degré.

polonaise pouvait accourir à chaque moment pour défendre le passage, ou pour profiter du désordre indispensable en de pareilles opérations. Mais dans le camp polonais on ne pensait pas à tout cela. Le 12 février, le corps de Rosen occupa Wengrowo; le reste de l'armée et le quartier géneral restaient à Sokolowo. Le 13 février, le corps de Rosen fit des efforts pour effectuer le passage d'une rivière marécageuse, le Liwièc, sur laquelle on avait brûlé tous les ponts. Ce passage était défendu par un bataillon du 7me régiment de ligne, avec deux canons seulement. Les Russes en déployèrent jusqu' à douze; ce furent les premiers coups tirés dans cette guerre. Malgré cette supériorité, les Russes ne purent forcer le passage de jour, ils l'effectuèrent, pendant la nuit, après quoi, il ne se présentait plus à leur marche aucun obstacle naturel jusqu' à Praga. Dans ce temps l'armée russe, toujours sous la protection du corps de Rosen, s'avançait vers Kaluszyn, se plaçant de cette manière sur la chaussée qui conduit de Varsovie à Brześć-Litewski. Mais l'armée fatiguée avait besoin d'un peu de repos. Un retard de quelques jours était sans importance à cette époque; aussi le feldmaréchal arrêta-t-il ses troupes dans leurs positions.

L'armée polonaise dans le même temps rebroussa chemin vers Pultusk. La 2de division occupa Kaluszyn, la 3me division se plaça à cheval sur le chemin de Liw à Stanislawow: la 4me division en arrière de ces deux divisions, plus proche de Varsovie: la 1re division s'étendait le long du Bug dans les environs

de Radzymin. Il semble qu' ayant le projet de présenter la bataille en vue de Varsovie, l'armée était convenablement disposée pour ce but.

L'armée russe ralentit encore sa marche pour attendre que les extrémités de ses aîles arrivassent à sa hauteur, en effectuant les mouvemens ordonnés conformément au plan. A l'aîle droite, le général Szachowski, après sa jonction avec Manderstiern, atteignit Lomża; de cette ville, il devait se rendre à Plock, et tandis que la grande armée accablerait les troupes polonaises, il y passerait la Vistule, et se présenterait de l'autre côté de Varsovie. Le général Kreutz sur l'aîle gauche s'avança à son tour avec rapidité dans le palatinat de Lublin: le 9 février, il occupait déja Lublin, et interceptait la communication entre la forteresse de Zamość et Varsovie; ayant ensuite passé la Vistule sous Pulawy, il se rendit maître de Radom, ne trouvant nulle part de résistance. De cette manière le feldmaréchal Diebitsch voulait inonder tout le royaume d'une nombreuse cavalerie, et couper toute communication entre Varsovie et les palatinats.

Dans ce même temps, le général Geismar se porta de Lukowo à Siennica, et lia les opérations du général Kreutz avec la grande armée. Le général Klicki, commandant du corps polonais sur la rive gauche de la Vistule, fort à peu près de 7000 hommes, avait son quartier général à Góra. Il devait tenir ces corps russes en échec: et lui-même étant très faible de santé, il envoya contre les Russes le général Dwernicki avec 24 escadrons, trois bataillons et six

pièces, presque avec la totalité de ses forces. Le 13 du mois, Dwernicki passa la Vistule près de Miszewo, et ayant reçu l'avis qu'un corps ennemi se trouvait dans les environs, il alla droit au devant de ce corps, et le 15 février l'atteignit près de Stoczek. Dès qu'il le vit, il rangea son corps, et après une courte canonnade de sa petite artillerie, il donna ordre aux escadrons du 1r de lanciers de charger l'aîle droite des Russes. Le major Russian conduisit cette charge, et en un clin d'oeil, l'aîle russe fut rompue, dispersée, chassée vers les marécages, et six canons, après avoir tiré deux fois, restèrent au pouvoir des lanciers. Pendant ce temps le général Geismar manoeuvrait avec son aîle gauche sous la protection de 18 canons, pour fondre sur le flanc droit du corps polonais: mais on ne lui donne pas le temps d'exécuter ce projet; les autres escadrons polonais s'élancèrent, cinq canons furent pris de nouveau, tout le corps russe se retira avec une perte de 400 hommes tués, et de 230 prisonniers.

Ce combat est remarquable d'abord par la perte presque nulle du corps victorieux, les Polonais n'ayant perdu que 16 hommes tués, 18 blessés, et par l'impétuosité de l'attaque qui fit que la victoire ne fut pas même balancée un quart d'heure. Ce combat restera une preuve éclatante de ce que les Polonais auraient été capables d'accomplir, s'ils n'avaient été réprimés dans leur élan par leurs chefs. Il nous découvrit Dwernicki, qui à proportion de ses forces, rendit les plus grands services à la patrie, uniquement parce qu'il comprenait et partageait l'en-

thousiasme national. Après le combat de Stoczek, Geismar s'unit à la grande armée russe, Dwernicki alla de l'autre côté de la Vistule chercher le corps du général Kreutz.

Le 17 février, la grande armée russe forte de 100,000 hommes*) s'ebranla sur la chaussée qui conduit de Siedlce à Varsovie. Le corps de Rosen s'avançait sur la route de Liw à Stanislawow; la grande armée marchait sur la chaussée où elle rencontra la 2de division postée en arrière de Kaluszyn. Il y eut un petit engagement: les Polonais se retirèrent: on se battit encore un peu ce jour à Janów et à Brzozówka, toujours sur la chaussée. Le corps de Rosen, en débouchant de Liw sur Stanislawow, rencontra auprès de Dobre la 3me division polonaise sous les ordres du général Skrzynecki, qui tenait une forte position couverte de front par une rivière marécageuse, ses deux ailes appuyées sur les bois, qu'elles occupaient, et qui ne présentaient pas beaucoup d'espace pour le déploiement de grandes forces. Une affaire s'engagea, et la faible division de huit bataillons arrêta un corps entier de 30,000 hommes pendant quatre heures et demie. Toutes les fois que les colonnes ennemies se montrèrent hors des bois, elles furent sur le champ mises en fuite; le 4me de ligne fit ses premières armes dans ce combat, et ce régiment par excellence se montra dès le commencement digne de la gloire qu'il s'acquit plus tard: on a vu

*) Les corps de Szachowski, de Manderstiern et de Kreutz furent les seul qui ne fussent pas présents.

des colonnes russes chassées à la bayonnette par des tirailleurs polonais. Ce qui, indépendamment de l'énergie du général Skrzynecki, contribua beaucoup à la gloire de cette journée, ce fut surtout la position du lieu qui ne permettait pas à l'ennemi de déployer un grand front, et cette circonstance, que l'artillerie russe ne se trouva plus alors dans une si grande disproportion avec la nôtre, parceque la plus grande partie de celle qui appartenait à ce corps marchait sur la chaussée, à la suite de la grande armée. La perte des Russes fut de 1000 hommes. Ce combat ne finit que lorsque la division de Skrzynecki se vit menacée d'être débordée, après la retraite de Kaluszyn, de la 2de division, qui n'y pouvait tenir plus long-temps contre toute l'armée russe. Ce jour-là la division de Skrzynecki se retira derière Stanislawow, celle de Żymirski à Stojadly.

Le 18 les divisions polonaises se retirèrent de la même manière sous Praga. Sur la chaussée de Minsk à Milosna il y eut encore quelques engagemens d'arrière-garde. La 3me division (de Skrzynecki) se joignit à Okuniewo à la 4me (de Szembek), et alors elles se replièrent ensemble sous Praga. La 2de division passa la nuit derrière Milosna. La 1re division quitta ce jour même Kraszewo près de Radzymin, et passa la nuit à Turowo près de Kobyłka. Une action d'éclat arrivée ce jour-là est digne d'être transmis à la postérité. Un bataillon du 2e régiment léger, sous le commandement du lieutenant-colonel Wolski, était destiné à entretenir la communication entre la division de Żymirski et celle de Skrzynecki. Assailli

dans sa retraite, près du village de Cyganka, par quelques escadrons ennemis, non seulement, ne fut pas rompu, mais il tint ferme sous la mitraille d'une batterie entière à cheval, quand, en continuant sa retraite, au sortir d'une forêt, il se trouva en face de six bataillons qui lui coupaient le chemin: redoublant d'énergie, il parvint à se faire jour à travers ces bataillons, et se joignit à son corps avec une perte de cent hommes seulement.

Le 19 février au matin les divisions Skrzynecki et Szembek prirent leur position près de Grochow, où le général Chłopicki était décidé à livrer une grande bataille. Vers les 9 heures, la division de Krukowiecki entra en ligne, marchant de Turowo par Kawenczyn, et se forma à l'aîle gauche. La division de cavalerie de Jankowski composée de trois régimens, restait à Konty-Grodziskie en observation. Vers 10 heures, la division de Żymirski, étant survenue par la chaussée de Milosna, se déploya à cheval sur la chaussée entre le village de Wawer et le bois. La division de cavalerie du général Łubieński et la 4me division de Szembek s'approchèrent, et se rangèrent à droite de la précédente. A une demi-lieue en arrière, près de Grochow, se tenait la 3me division, à sa gauche, entre Grochow et le bois d'aunes, la 1re division. La cavalerie se trouvait en réserve près de Grochow et jusque sous les retranchemens de Praga. Il est clair, d'après cette distribution des troupes, que le général Chłopicki avait choisi son champ de bataille entre Grochow et le bois d'aunes, et qu'il n'en avait laissé les deux divisions si avant,

que pour engager le combat, et non pour livrer la bataille dans cet endroit, quand il tenait le reste de l'armée dans un si grand éloignement.

L'armée russe s'approchait d'Okuniewo par deux routes; l'armée principale par la chaussée de Milosna, le corps de Rosen par Grzybowska-Wola, Ces deux routes se joignent près de Wawer, à l'endroit même, qu'occupaient nos deux divisions. Le corps de Pahlen arriva le premier par la chaussée, et commença à se former sur la lisière du bois. Le général Szembek, qui connaissait bien le soldat qu'il commandait, fondit sur ce corps avec sa division, le 1r régiment léger à la tête, et après voir rompu plusieurs bataillons, repoussa l'ennemi dans le bois. Mais recevant toujours des secours, les Russes se réformaient au fond du bois, et le général Szembek était trop faible pour s'y opposer: il fut appuyé par la 2de division. Les régimens de cette division s'avancèrent avec une grande intrépidité, le 2e légèr prit sur l'infanterie ennemie un étendard, et six canons, qu'en se retirant plus tard, il laissa encloués faute de chevaux pour les emmener. L'ennemi eut recours à sa nombreuse cavalerie; il fit avancer une division de husards, et une brigade de la 3me division de lanciers. Le général Łubieński chargea cette masse, et la ramena dans le bois. C'est ainsi que le combat fut et plus long et plus vif, que ne le voulait le général Chłopicki. L'ennemi s'efforçait de se former en avant du bois, les Polonais l'en empêchèrent toujours jusqu'à ce que le corps de Rosen fut arrivé par la route d'Okuniewo, tout-à-fait en arrière des divisions

polonaises. Une nombreuse artillerie de ce corps se déploya sur la lisière du bois, et quoique l'artillerie de la 1re division et la 1re batterie à cheval, lui répondissent sur le champ avec vigueur, les divisions de Szembek et de Żymirski ne purent tenir plus long-temps dans le même lieu, et se replièrent sur Grochow. Pour leur faciliter cette retraite le général Krukowiecki, jeta le 5me regiment de ligne dans le grand bois, afin de faire diversion au corps de Rosen; ce régiment s'avança avec beaucoup de résolution, s'engagea fortement avec l'ennemi, et ce n'est que lorsque nos deux divisions se furent approchées du gros de l'armée, qu'il se retira sur la gauche de sa division au bois d'aunes. Toute l'armée polonaise se rassembla autour de Grochow, la 1re division s'appuyant sur le bois d'aunes, et l'occupant par quelques bataillons.

Telle fut la bataille de Wawer livrée plutôt par les Divisionnaires, que d'après un plan arrêté. Cette bataille fit suffisamment voir au feldmaréchal Diebitsch qu'avec ses 100,000 hommes il ne serait pas en état, comme il l'avait espéré, d'écraser d'un seul coup les Polonais, que la guerre pourrait traîner en longueur et passer par bien des chances et, peut-être, des revers.

Alors l'armée polonaise occupait de fortes positions, appuyant son aîle droite sur la Vistule et les marécages, l'aîle gauche sur le bois d'aunes, qui était comme la clef de cette position. A l'entour les marais, le terrain coupé de fossés, présentait de grands obstacles à vaincre, quoique le froid fût

assez fort, pour que l'on pût passer partout. Varsovie, à la distance d'une demi-lieue, présentait à l'armée polonaise des avantages inappréciables par ses arsenaux, par l'asile ouvert aux blessés, par une sure retraite dans le cas d'un revers, et les Russes restaient privés de tous ces avantages. Mais d'un autre côté, dans le cas d'une retraite précipitée, la seule pensée qu'on devait l'effectuer sur un seul pont, remplissait tout le monde d'effroi. La tête de pont pouvait bien servir pour la défense du pont, mais jamais pour la protection d'une armée en retraite. Quant aux retranchemens de Praga, ils étaient peu propres à un tel but, étant trop faibles, et surtout dominés par des hauteurs voisines. De plus, on pouvait s'attendre d'un moment à l'autre que le pont serait rompu par les glaces et toute communication avec Varsovie et le côté gauche de la Vistule détruite. Une pareille position était plus que périlleuse; elle pouvait en cas de revers amener d'un seul coup l'anéantissement de toute l'armée polonaise, et pourtant si on avait jeté auparavant un pont sur la Vistule près de Modlin, on aurait évité tous ces périls: en s'assurant une extrême facilité de manoeuvrer, on s'assurait plus qu'une communication entre les deux côtés du fleuve, ce qui était un des besoins les plus pressans. Mais malheureusement on ne s'embarrassait pas chez nous de tout cela.

Quoique la position de l'armée polonaise fût des plus fortes, la position russe ne l'était pas moins, appuyée aussi à la Vistule et aux marais, enfermée

dans les bois, et possédant encore cet avantage, que la lisière du bois était comme dessinée par une ligne de coteaux, formés comme à dessein pour le jeu des canons. L'artillerie polonaise avait donc non seulement à combattre une artillerie trois fois plus nombreuse, mais postée bien plus avantageusement; aussi, selon toute probabilité, devait-elle succomber. Ainsi le capitaine polonais s'était mis dans une situation ou à être contraint d'aller attaquer l'ennemi dans ses fortes positions, ou à être témoin d'une lutte d'artillerie, prolongée au gré de celui-ci et dans laquelle l'artillerie polonaise, devait nécessairement avoir le dessous. Comment il arriva qu'elle combattit en égal, c'est ce, dont il est difficile de se rendre compte; ce qui est certain, c'est qu'elle se couvrit d'une gloire immortelle. La nation, qui a toujours bien deviné, avertissait hautement les chefs polonais, qu'ils fallait éviter de pareilles luttes, et demandait toujours des chocs audacieux tels que dans les combats de Stoczek, Dobre et Wawer.

Le 20 de février le général russe commença un combat d'artillerie qui dura toute la journée. Les divisions polonaises étaient déployées sur deux lignes. La 4me s'appuyait sur Grochow, et formait l'aîle droite. La 3me était placée au centre, occupant le côté droit du bois d'aunes, la 1re division à l'aile gauche, tenant le côté gauche du même bois. La 2de division se trouvait en seconde ligne. Toute la cavalerie en arrière, placée en réserve. Une partie de la cavalerie avec une batterie à cheval était détachée tout-à-fait sur la gauche et occupait les coteaux vis-à-vis de Kawenczyn. Après

une longue canonnade, vers midi les Russes s'efforcèrent de se rendre maîtres du bois d'aunes; leurs attaques furent dirigées surtout du côté gauche du bois: leurs colonnes d'attaque se relevaient à mesure qu'elles étaient repoussées; plusieurs fois entrées dans le bois, elles en furent toujours chassées. Le 4me de ligne tenait ce poste d'honneur, le 5me rivalisait avec lui. La perte des Russes fut si considérable, que quelques régimens se réduisirent dès-lors à des bataillons. Fatigués, épuisés, ils finirent cette journée par une canonnade prolongée.

Le général russe s'apperçut alors, qu'il comptait en vain et sur ses masses, et sur sa nombreuse artillerie. Il ne lui restait autre chose à faire, qu'à attendre le corps de Szachowski, et de porter de nouveaux coups à son arrivée. Le jour suivant on conclut une courte suspension d'armes pour l'enterrement des morts, mais seulement pour trois heures, et non pour trois jours, comme on l'a dit généralement. S'il n'y eut pas de combat pendant trois jours, c'est que le feldmaréchal Diebitsch n'avait aucun intérêt à le recommencer si tôt, et que nous n'étions pas en état de l'attaquer dans ses positions.

Pendant ce temps, le corps de Szachowski approchait: le 23 il était parvenu au pont Zegrze sur la Narew, défendu seulement par le 4me bataillon du 8me régiment, détaché de la garnison de Modlin. Mais la glace qui couvrait la rivière était encore assez forte, pour permettre au général russe, de traverser le fleuve avec son infanterie, et alors le bataillon polonais, qui, sans canons ne pouvait lui tenir tête, se

réplia sur Modlin. Le corps russe tout entier passa la Narew, et se porta à Nieporent. Le feldmaréchal avait une juste crainte pour ce corps qui s'avançait séparé du reste de l'armée, et pouvait être écrasé par toute l'armée polonaise; c'est pourquoi, pour lui tendre la main, ce jour là même il envoya audevant de lui une brigade de lanciers, et un bataillon d'infanterie.

Le 24 de grand matin, on détacha de l'armée polonaise la division de cavalerie de Jankowski avec le 3me bataillon du 6me de ligne, pour reconnaître le corps de Szachowski. Ce détachement rencontra les Russes à Nieporent prêts à se porter en avant, mais étant en si petit nombre, il ne pouvait engager de combat avec ce corps. En conséquence il se retira par Konty-Grodziskie sur Bialolenka, où il trouva en ligne la brigade du général Małachowski de la 1re division, composée du 2d et 6me régimens, et six canons. Cette brigade arriva à midi dans ce lieu, détachée de l'armée principale *). Tout à coup le corps de Szachowski prit la direction de Nieporent, au lieu de se diriger directement par Kobylka, comme il devait le faire, pour se joindre à la grande armée: son dernier mouvement rendit cette jonction encore plus difficile, et il aurait pu le payer chèrement.

Ce mouvement, comme s'il menaçait Praga, fut suffisant pour réveiller la plus grande inquiétude dans l'esprit du généralissime polonais, qui ordonna de

*) Je l'appelle toujours l'armée principale, puisque je trouve peu propre de l'appeler la grande armée: ce nom appartient justement à l'armée russe.

couvrir la route entre Bialolenka et Praga, au lieu de la laisser tout-à-fait libre, et d'occuper Konty-Grodziskie, qui, situé entre les marais et les fossés, offrait une forte position, d'où l'on pouvait couper complètement de la grande armée russe le corps de Szachowski, et le détruire, s'il osait s'avancer sur Praga.

Le corps de Szachowski comptant 15,000 combattans avec 60 bouches à feu, s'approcha de Bialolenka. Le reste de son corps resta à Pultusk et à Lomża. Le général Małachowski, pour lui tenir tête, avait sous ses ordres la division de cavalerie de Jankowski, une brigade d'infanterie composée de six bataillons, une batterie à cheval, et six pièces d'artillerie à pied. Un bataillon du 6me de *ligne* occupa Bialolenka. La cavalerie se déploya à droite de ce village vers Konty-Grodziskie; à gauche de Bialolenka vers le bois étaient rangés deux bataillons du 2me de ligne, le bord du bois était occupé par un bataillon du même régiment; en arrière de l'aîle gauche se trouvaient deux escadrons des Mazury, et derrière Bialolenka deux bataillons du 6me en réserve. Le combat commença vers trois heures après midi. L'ennemi dirigea ses efforts sur Bialolenka; après quelques attaques repoussées il finit par s'en rendre maître. Après cette action, il déboucha du village, et chargea nos bataillons avec ses régimens de husards entre Bialolenka et le bois: mais cette charge, reçue par le feu de notre infanterie et de l'artillerie, et surtout par celui du bataillon posté dans le bois, échoua complètement, et causa une grande perte aux assaillans. Pourtant

les Russes serraient de près nos bataillons, d'autant plus que la cavalerie de Jankowski se retira sans aucun motif du champ de bataille, et découvrit ainsi toute notre aîle droite. Le péril était imminent; les Polonais se retiraient lentement et avec beaucoup d'ordre, sur les côteaux en avant de Praga, quand le général Krukowiecki déboucha de Brudno sur l'aîle droite polonaise avec la brigade de Gielgud, le 1r et 5me régimens, et 18 canons. L'ennemi s'arrêta tout court: pendant ce temps la nuit survint, et les deux corps la passèrent en face l'un de l'autre en ligne de bataille.

Le lendemain le feldmaréchal s'était décidé à rappeler, sans plus de délai, le corps de Szachowski, et pour lui faciliter cette jonction, il résolut d'envoyer par Zombki une brigade de lanciers et la brigade des grenadiers lithuaniens. Le général Szachowski se mit en mouvement dès le matin; mais le général Krukowiecki s'en étant apperçu, ordonna l'attaque sur toute la ligne, ce qui, après une courte canonnade, s'exécuta avec une rare impétuosité. Le village de Bialolenka fut repris par le 6me régiment de ligne; l'ennemi se retira en désordre par Konty-Grodziskie, et trouvant là un terrain marécageux coupé de fossés profonds, il allait éprouver une défaite totale; mais le général Krukowiecki, après l'occupation de Bialolenka, crut devoir disperser ses forces dans les bois vers Kobylka, vers Jablonna, où s'était rendue toute la division de Jankowski, pour garder toutes les issues; et de cette manière pour le coup décisif qui devait être frappé près de Konty-Grodziskie, il

n'avait auprès de lui que trois bataillons. C'est à cela que le corps du prince Szachowski dut son salut, n'ayant éprouvé d'autre perte que celle de trois canons; mais ce qui était pis encore, ce corps allait renforcer la grande armée russe, tandis que l'armée polonaise restait privée d'une division toute entière, qui se reposait alors, comme si elle avait tout fini. Cette circonstance eut une influence décisive sur la bataille, et rien ne peut justifier le général Krukowiecki, ni le manque d'ordres, ni d'autres motifs quelconques, d'être ainsi resté inactif, et d'avoir perdu de vue le corps ennemi qui était devant lui, au lieu de le suivre pas à pas. Il aurait dû le faire, quand même il n'aurait pas entendu à sa droite une terrible canonnade qui l'avertissait qu'une grande bataille venait de s'engager.

Le feldmaréchal Diebitsch, en apprenant l'attaque du corps de Szachowski, se décida à accélérer la bataille, quoiqu'il eût auparavant le projet de ne la livrer que le 26 février. Il mit en ligne toutes ses forces. Sur l'aîle gauche se rangea le corps du comte Pahlen. La 1re division sur la chaussée, la 2de et la 3me plus loin à droite; chaque division formée en deux lignes suivant l'usage russe. Le corps de Rosen occupait l'aîle droite. La 2de division de grenadiers, le 3me corps de cavalerie et les gardes restaient en réserve, derrière le centre. La 1re brigade des lanciers et la brigade des grenadiers lithuaniens s'étaient rendus près de Zombki au devant du prince Szachowski. Six régimens de cavalerie étaient postés en arrière du corps de Pahlen.

L'armée polonaise affaiblie par le départ des divisions Krukowiecki et Jankowski, appuyait toujours son aîle droite sur la Vistule et tenait Grochow avec la 4me division: le bois d'aunes fut occupé par la division Żymirski; la division Skrzynecki restait en réserve. La cavalerie, partie en colonnes derrière Grochow, partie près de Zombki, était en observation sous le commandement du général Umiński. L'armée fut renforcée dans ce temps par l'arrivée du 20me régiment à deux bataillons, et d'un bataillon du 19me régiment, mais qui, dépourvus de fusils, n'avaient que des faux pour tout armement.

À neuf heures du matin le feldmaréchal donna l'ordre d'engager la bataille. Il tourna d'abord sa vue sur le bois d'aunes qui était la clef de toute la position. La ligne polonaise n'occupait qu'un quart de lieue de longueur, et ce bois enfermait toute l'aîle gauche des Polonais, il couvrait tous leurs mouvemens, et on ne pouvait penser à s'avancer par la chaussée, tant que les Polonais resteraient maîtres de ce bois. Aussi le feldmaréchal résolut de l'emporter à tout prix. Il destina pour cela le corps de Rosen. Ce bois était occupé par la division Żymirski; c'est-à-dire du côté droit par la brigade du général Roland, le 3me et le 7me régimens de ligne, et du côté gauche par la brigade d'infanterie légère du général Czyżewski, composée des 2^{d} et 4me régimens. L'ennemi lança sur cette position la 24me division toute entière; mais voyant que le combat se prolongeait avec acharnement, sans atteindre le but proposé, le feldmaréchal envoya des renforts, de

sorte que le nombre des bataillons engagés s'éleva jusqu'à vingt-cinq, et qu'enfin les Russes se rendirent maîtres du côté droit du bois *). Dans ce moment le général Żymirski perdit la vie, et la brigade du général Roland, épuisée par les pertes qu'elle venait de faire, était forcée de se mettre en seconde ligne. La brigade Czyżewski tenait ferme à son poste. Le général Chłopicki, connaissant bien toute l'importance de ce point, résolut de le reprendre quelques efforts qu'il dût lui en coûter. Pour cet effet il poussa en avant la brigade du général Bogusławski, le 4me et le 8me régimens de ligne. Cette brigade s'élança au pas de charge, on se heurta dans le bois, les Russes ne soutinrent pas le choc, et la brigade po-

*) Dans la description russe de la bataille de Grochow, qui se trouve dans le journal prussien „*Militair-Wochenblatt*", il est dit, que ce bois d'aunes fut emporté à la fin par seize bataillons. Dans cette relation on décrit la composition de l'armée russe, et on affirme que suivant l'organisation des armées russes, leurs bataillons sont forts de 400 combattans. Il est évident à quel but tend tout cela: les Russes n'osent pas avouer qu'avec de pareilles masses ils ne furent pas en état d'écraser les Polonais; il ne leur reste donc, qu'à diminuer de cette manière leurs forces de plus de la moitié. Mais chacun sait, que dans aucune armée européenne, les bataillons ne comptent que 400 hommes au commencement de la campagne, et surtout dans l'armée des Russes, qui avait la même organisation que l'armée polonaise. Cette relation dit encore que dans le bois d'aunes on trouva jusqu'à 10,000 hommes blessés et tués. Les Russes étant assaillans devaient nécessairement perdre plus de monde que nous; je suppose donc qu'ils ont perdu sixmille hommes, et comme ils fesaient l'attaque avec 16 bataillons à 400 hommes, en tout 6400 combattans, par conséquent presque tous leurs hommes furent tués: la maladresse et la mauvaise foi de cette relation sautent aux yeux.

lonaise resta en possession du bois. Le feldmaréchal Diebitsch ne se relâcha pas de son côté dans ses efforts, il mit en avant de nouvelles masses. Le reste de la 25me division fut lancé, et parvint à se placer de nouveau dans le bois malgré les efforts de la brigade de Bogusławski, tandis que le général Neidhardt du quartier général menait à l'attaque de l'autre côté trois régimens d'infanterie, celui de Bialystok, Nouveau-Ingermanland et Kutusow. Ces régimens, accueillis par la mitraille, ne tinrent pas longtemps, et se replièrent, tandis que dans le même temps le général Chłopicki, à la tête du régiment des grenadiers, emporta de nouveau tout le côté droit du bois; et c'est alors que toute la 24me division se replia dans le plus grand désordre, en communiquant son épouvante à toute l'armée. Le général Chłopicki avec son oeil d'aigle, apprécia le moment décisif: il envoie l'ordre à la cavalerie du général Łubieński de charger sur le champ, lui-même il conduit la brigade légère de la 2de division, poursuit l'infanterie russe, et va se jeter sur une ligne de canons ennemis, qu'il prenait de flanc, comme cette brigade l'avait déjà fait dans la journée de Wawer. Dans ce moment la scène change. Le général Łubieński refuse la charge, ne jugeant pas le terrain propre pour l'exécuter sans les ordres précis du prince Radziwiłł; le général Chłopicki, blessé au pied par un éclat d'obus, tombe de cheval; dans ce même moment sont tués deux officiers supérieurs de la brigade légère, ceux-mêmes qui menaient les bataillons; tout reste

paralisé; il était déjà deux-heures après midi, et la bataille avait duré cinq heures sans interruption. Diebitsch mit en mouvement presque toutes ses réserves: deux brigades de grenadiers fondirent sur le milieu du bois, le corps de Szachowski commença à déboucher de Zombki, et surtout une batterie de 40 bouches à feu prit en écharpe toutes les colonnes en arrière du bois; la position ne fut plus tenable, le bois d'aunes resta au pouvoir des Russes.

Alors la ligne russe s'étendit bien loin à droite, en commençant de la chaussée jusqu'au village de Zombki. Le corps de Pahlen se tenait toujours auprès de la chaussée; le corps de Rosen et la 2de division de grenadiers occupaient Kawenczyn, et le bois d'aunes qu'ils venaient de conquérir. Le reste des réserves était placé en arrière de ce corps; les grenadiers lithuaniens à droite de Kawenczyn. Le corps de Szachowski s'approchait de Zombki. Les Polonais s'étaient promptement reformés et présentèrent un nouveau front. Leur ligne s'étendait de Grochow jusqu'à Zombki; c'est vers ce dernier lieu que marcha la brigade de Roland pour renforcer le général Umiński. Le feldmaréchal Diebitsch crut que le moment était arrivé de frapper un coup décisif, avec ses masses de cavalerie. Il s'imaginait que les bataillons polonais seraient rompus et dans le plus grand désordre, qu'on pourrait les acculer au pont, ou peut-être les en couper. Dans ce dessein il déploya, sur la gauche du bois d'aunes, une ligne d'artillerie de 60 pièces, composée des batteries à cheval, Nro. 17,

18, 19 et 20, et d'une batterie à pied, celle du colonel Renné *). Il ouvrit un feu terrible, et sous sa protection se préparait la grande charge. Les divisions de cavalerie s'approchaient d'au-de là de Kawenczyn, cachées par le bois d'aunes, et se formaient à sa gauche, vis-à-vis de l'aîle droite des Polonais. Quand tous les régimens furent rangés, la masse s'ébranla: la division des cuirassiers, le régiment du prince Albert, celui de Nowogrod, Starodub et St. George, s'élancèrent sur la chaussée, ayant une division de husards à leur gauche et une division de lanciers à leur droite. Le corps de Pahlen devait appuyer l'attaque, à gauche avec son infanterie, à la droite avec la brigade des grenadiers lithuaniens et une brigade de la 2de division de grenadiers. La division de husards tomba sur les régimens 1r et 3me légers de la 4me division et y mit du désordre; les bataillons furent ébranlés: les uns se retirèrent vers Praga, d'autres furent poussés dans les marais, et une partie passa même la Vistule sur les glaces quoiqu'affaiblies, ce qui répandit une grande terreur dans Varsovie. Grochow fut évacué, toute l'aîle droite se replia. La charge des lanciers ne fut pas si heureuse. Le régiment de garde des lanciers dévança tous les autres, mais pour son malheur, il rencontra le 4me de ligne en face, et tous ses efforts pour l'enfoncer furent vains, il joncha la terre de ses cadavres et s'éloigna à bride abattue; le reste de

*) Toutes les batteries russes soit à cheval, soit à pied sont de 12 canons.

cette division n'eut pas l'audace de tenter de nouveaux-coups. La principale charge, celle de la division des cuirassiers le long de la chaussée, fut encore plus malheureuse. C'est le régiment du prince Albert qui l'ouvrait, et en passant au travers de la première ligne, par les intervalles des bataillons, il s'aventura jusqu'à la deuxième, où il mit quelque désordre; mais bientôt il rencontra le bataillon du 8me régiment sous le commandement du major Karski, qui par un feu roulant arrêta son élan; et, chargé ensuite par le 2^{d} régiment de lanciers conduit par le général Kicki, il fut détruit presque en entier. Toute cette masse menaçante de cavalerie, s'enfuit encore plus vite qu'elle ne s'était avancée. Si dans ce moment décisif la division de Krukowiecki et de Jankowski était survenue en masse, avec 24 pièces, il est probable que, malgré tant de circonstances fâcheuses, la bataille eût été gagnée. Mais tout ce corps resta dispersé jusqu'à la fin; une seule brigade du général Giełgud parvint vers le soir près de Zombki avec trois pièces et renforça de ce côté le général Umiński, qui tenait ferme contre tout le corps de Szachowski, et qui n'avait pas perdu un pouce de terrain. La journée se termina par une canonnade des deux côtés, les derniers coups furent tirés par les Polonais. Les généraux Szembek et Skrzynecki proposèrent de tomber dans la nuit sur les Russes avec toute l'infanterie la bayonnette à la main; mais le prince Radziwiłł ordonna d'abandonner le côté droit de la Vistule, ce qui fut exécuté dans la nuit du 25 au 26 février. Il est vrai que tôt ou

tard cela devait arriver, car le pont menaçait à tout moment d'être rompu par les glaces. Le but était atteint: les deux armées s'étaient mesurées et avaient appris à se connaître réciproquement; on ne pouvait se promettre désormais de grands avantages, il fallait attendre que l'ennemi commît des fautes, et chercher à en tirer parti.

Elle sera bien mémorable cette bataille de Grochov, où une armée de 120,000 combattans avec 400 bouches-à-feu ne put vaincre 35,000 hommes avec 100 canons (car telle était la force de l'armée polonaise après le départ de Krukowiecki et de Jankowski); et même il s'en fallut bien peu, qu'elle ne fût elle-même vaincue. Depuis le commencement de la campagne, la perte des Polonais en tués et en blessés, s'élevait à onze-mille hommes; celle des Russes se montait, dit-on, à trente-mille, et si l'on considère la longue inaction du feldmaréchal Diebitsch après la bataille de Grochow, l'exténuation de son armée et plus tard la malheureuse tournure de la guerre pour les Russes, on est porté à croire que ce nombre n'est pas exagéré. Si ce ne sont pas ces pertes, rien ne peut justifier la conduite du feldmaréchal, de ne s'être pas emparé à tout prix de la tête du pont de Praga, ce qui aurait donné une autre face à toute la guerre.

De ce moment date une nouvelle époque dans la vie du feldmaréchal: dès-lors sa carrière fut remplie de fautes et de méprises indiquant un manque absolu d'énergie et de justesse dans les vues. Jusqu'à ce temps, on pouvait appercevoir dans le géné-

ral russe quelques traits d'un génie militaire supérieur. Fort de la confiance en sa puissante armée, il allait droit à son but, et cherchait le chemin le plus court pour combattre son ennemi; car toutes les vraisemblances lui promettaient qu'il l'accablerait de ses forces. Lorsque la saison lui opposa des obstacles imprévus, il se plia à la nécessité, il sut changer sur le champ tous ses plans, prendre une nouvelle ligne d'opération, et il exécuta ces mouvemens avec autant de rapidité que de précision. Tous ses projets ultérieurs furent renversés par la valeur de ses adversaires; il avait calculé aussi beaucoup sur l'audace du soldat russe, et ce calcul était juste; les soldats russes se battaient bien, quoiqu'en aient dit nos journalistes qui ne les avaient jamais vus de près. Quand les journées des 19 et 20 février eurent frustré ses espérances, il fut assez maître de lui-même pour dompter son impatience, et attendre l'arrivée du corps de Szachowski, qui d'abord avait eu une autre destination; la marche de ce corps vers Bialolenka s'était faite contre ses intentions, et il se hâta de le rappeler près de lui. A la bataille même de Grochow il apprécia, toute l'importance du bois d'aunes, et il s'opiniâtra avec raison à l'emporter à tout prix. Plus tard la grande charge de cavalerie fut lancée très-à propos, et le temps et les circonstances furent bien choisies pour amener de brillans résultats: la masse qui fut jetée, était assez importante pour faire son effet; ce n'était pas sa faute qu'une pareille masse se brisât contre l'énergie des soldats polonais dont l'amour de la pa-

trie doublait la valeur. Ce qu'on pourrait peut-être lui reprocher, c'est de s'être tenu trop opiniâtrement dans sa première position. Emporter le bois d'aunes, dans ses plus brillans résultats, ne pouvait aboutir à rien de plus qu'à rejeter les Polonais sur le pont, tandis qu'en manoeuvrant plus à droite sur Targówek, on les coupait de ce pont, et on évitait tous les obstacles qui ont coûté tant de monde, et qui pouvaient même amener la perte de la bataille. Il est vrai d'un autre côté, que si le genéral russe s'était décidé pour ce parti, la grande chaussée aurait dû rester découverte, et il faudrait être initié dans tous les secrets du feldmaréchal, pour prononcer sur ce point. Mais ce qu'on est bien fondé à lui reprocher, c'est qu'au lieu de tenir tout le corps de Pahlen près de la chaussée, il aurait dû en grande partie le diriger sur le bois d'aunes, et dès le commencement l'attaquer avec une masse d'infanterie plus imposante.

Ce fut un grand malheur pour Diebitsch, que d'avoir en tête un adversaire tel que Chłopicki, homme d'une énergie militaire et d'une force d'âme à toute épreuve, pour qui les grands chocs des armées semblaient être un élément de vie, qu'il était loin d'éviter. Long-temps d'avance, ce n'était plus un secret dans l'armée qu'une grande bataille serait livrée. On aurait tort de lui faire un reproche d'avoir laissé une si vaste étendue de pays entre les mains de l'ennemi sans le combattre, car une grande bataille gagnée, tout ce pays eût été repris dans un moment, et la proximité de Varsovie présentait à l'armée tant d'a-

vantages dans une grande bataille, que c'est bien justement qu'il s'y décida. Mais la plus forte objection qu'on puisse faire au général Chłopicki, c'est que, pour n'avoir pas ordonné de jeter un pont sur la Vistule près de Modlin, il courrait la terrible chance d'être poussé à effectuer sa retraite par un seul pont, et il risquait toute l'armée dans une bataille. Mais lorsque c'était déjà un fait que ce pont n'était pas jeté, on devait éviter de donner la bataille dans un lieu si proche du pont de retraite. On aurait pu combattre avec tous les avantages que présentait la proximité de Varsovie, sans une nécessité absolue d'en voir les murailles; et le feldmaréchal Diebitsch aurait accepté la bataille partout, où on la lui aurait présentée, d'autant plus qu'il s'avançait par deux routes, assez proches l'une de l'autre, pour que, si un corps, sur l'une des deux routes venait à être attaqué, il n'avait autre chose à faire que d'accourir avec le reste de son armée pour l'appuyer. Ainsi le choix du champ de bataille dépendait de notre volonté. Si le général Chłopicki avait mieux aimé attendre l'ennemi, il l'aurait pu facilement à l'entrée de la grande forêt de Milosna près de Brzeziny: il se serait par ce moyen assuré tous les avantages, Varsovie n'étant éloignée que de trois lieues; il assurait aussi sa retraite, il occupait une forte position, l'ennemi ne pouvant nous déborder, sans faire une marche de flanc dangereuse en notre présence, et sans quitter tout-à-fait la chaussée. Pour avoir plus de facilité dans les manoeuvres, on aurait pu de bonne-heure ouvrir des communications

le long et au travers de la forêt, et de cette manière se ménager une position forte et libre. C'était un défaut dans le caractère du général Chłopicki de ne savoir pas se plier aux circonstances. Il avait résolu de présenter la bataille près de Grochow, et cela l'empêcha de profiter du commencement heureux que lui offrait la bataille de Wawer, où l'ennemi arrivait par deux routes, dont nous occupions le point de jonction; il ne s'agissait que d'accabler le corps de Rosen qui arrivait en flanc de nos deux divisions engagées dans le combat. Deux autres divisions jetées sur le corps de Rosen auraient été suffisantes pour lui porter un coup décisif. On pouvait alors permettre que l'armée russe s'avançât sur la chaussée; elle aurait été dans le même cas que nos divisions près de Wawer, quand le corps de Rosen leur tomba sur le flanc. Ainsi la possession du bois décidait de la journée: ainsi la bataille aurait été livrée dans le bois, et nous aurions eu tous les avantages, qui résultent d'une pareille position. Les Russes perdaient dans ce cas la prépondérance de leur puissante artillerie, leurs communications entre les corps étaient moins faciles, ils ne pouvaient déployer leur cavalerie, et ils perdaient l'avantage de leur sévère discipline, si le soldat restait caché aux yeux de ses chefs; et nous pouvions espérer, qu'après une sanglante journée, ils auraient repassé le bois de deux lieues de longueur, et qu'ils nous auraient laissé la victoire, quoique d'opinion seulement, ce qui n'aurait pas été un petit avantage. Avant la bataille, on avait projeté d'abattre une partie de cette forêt, ce qui au-

rait rendu les communications entre les corps russes extrêmement difficiles.

La position de Grochow fut choisie par le général Chłopicki avec une grande connaissance du terrain: l'ennemi ne pouvait nous déborder, nous avions nos aîles appuyées, et c'était là le point le plus important, vu la supériorité numérique des Russes. Dans la conduite de cette bataille, Chłopicki avait déployé la plus grande énergie, et la présence d'esprit d'un grand capitaine. La victoire aurait dû couronner ses efforts héroïques, et peut-être que sa blessure seule lui arracha la victoire. Il avait déjà atteint le point, qu'il avait d'abord calculé, que les masses russes se briseraient contre la valeur polonaise, et qu'alors ce serait le tour des Polonais de prendre l'offensive. On peut lui objecter de s'être trop exposé, et qui pourtant, osera lui faire un tel reproche! Quand sa blessure le contraignit d'abandonner le champ de bataille, pas de second Chłopicki!

On peut encore accuser dans cette occasion son opiniâtreté à persister dans ses plans une fois conçus, et quelque négligence à profiter des plus heureuses circonstances. Tel fut encore le cas, quand Szachowski s'aventura avec son corps jusqu'à Bialolenka. La première faute fut d'ordonner de tenir tête à ce corps devant Bialolenka, au lieu d'occuper Konty-Grodziskie, ce qui aurait eu des résultats bien différens; cette faute était le résultat direct du caractère de Chłopicki. On aurait pu même abandonner tout-à-fait la première pensée de

tenir la position de Grochow, changer à l'instant le plan primitif de la campagne, et, en masquant son mouvement, accabler le corps de Szachowski avec des forces supérieures. Dans la journée du 24, une division d'infanterie et deux divisions de cavalerie auraient été suffisantes pour cet effet. Le feldmaréchal n'aurait pas même pu s'appercevoir de ce qui se fesait, et il n'était pas en état de le prévenir. Rien ne mettait même obstacle à ce que deux divisions d'infanterie ne fussent destinées pour ce but. Dans la journée du 25 l'exécution de ce plan était plus difficile, mais pouvait encore avoir lieu. Deux divisions auraient fait front pendant quelque temps à la grande armée de Diebitsch, et plus tard elles auraient pu opérer leur retraite sur Praga, tandis que le reste de l'armée aurait accablé le corps de Szachowski, sur la Narew; car il est probable qu'en quelque endroit, entre Zegrze et Modlin, nos troupes l'auraient serré de si près, qu'il aurait été entièrement détruit, d'autant plus que Diebitsch s'en trouvant éloigné d'une lieue et demie, n'aurait pu être instruit de ce qui se serait passé, assez à temps pour voler à son secours. Mais en supposant même que le feldmaréchal eût pu connaître de suite l'évènement, nos deux divisions auraient suffi pour retarder assez sa marche, et l'arrêter pendant que notre armée aurait battu Szachowski et commencé sa retraite sur Modlin, d'où, bien que le pont ne fût pas prêt, elle pouvait se rendre à Varsovie. Cette ville alors ne courait aucun risque; car il y avait deux divisions toutes prêtes à la défendre contre un coup de main; et puis il est plus

que probable que l'ennemi, loin de penser à Varsovie, aurait poursuivi nos divisions jusqu'à Modlin; et avant le retour des Russes, notre armée aurait pu facilement atteindre la capitale. La Vistule, au reste, n'est pas facile à passer en présence de l'ennemi, et surtout dans cette saison. Les avantages et moraux et matériels, que nous eût valu la déstruction du corps de Szachowski, auraient été immenses. Mais d'un autre côté la bataille de Grochow n'aurait pas eu lieu, et la Pologne n'aurait pas compté dans ses annales l'immortelle journée du 25 février; en revanche nous n'aurions pas perdu Chłopicki, il n'aurait pas laissé sa place à d'autres généraux, quand lui seul pouvait sauver la patrie. Homme extraordinaire, qui sera l'énigme de la postérité, qui aurait pu, dans tous les siècles, briller de la gloire des héros, et qui, par une seule pensée faiblement conçue, et à laquelle il s'opiniâtra, s'est privé de la couronne d'immortalité, tandis qu'il a plongé sa patrie dans un gouffre de malheurs; malgré ses fautes, les yeux de tous les Polonais restaient toujours attachés sur lui: tel est l'ascendant du caractère et du génie.

Le lendemain de la bataille, on nomma commandant en chef le général Skrzynecki, et alors ce choix parut le meilleur qu'on pût faire. Les troupes se reposèrent quelques jours autour de Varsovie; l'ennemi n'entreprenait rien.

Pendant cette stagnation du moment dans les deux armées ennemies, toute l'attention se fixe sur le général Dwernicki. Celui-ci, après le combat de Stoczek, ayant appris que le corps du général Kreutz

s'avançait rapidement dans le palatinat de Sandomir, passa la Vistule sur les glaces, au-dessus de Góra, le 17 février, se joignit au général Sierawski, et marcha droit sur le corps russe qu'il rencontra aux environs de Ryczywol sous Nova-Wièś. Reconnaître l'ennemi, le charger, le battre fut l'affaire d'un moment; trois canons restèrent pris, et avec eux le colonel d'artillerie Butowicz; le corps russe fut dispersé. Dans cette brillante affaire se signalèrent surtout les escadrons du 3me régiment de lanciers. Le général Kreutz se trouvait dans une position difficile, son corps était tout-entier du côté gauche de la Vistule et aventuré au-de-là de Radom; sa perte était presque certaine, quand la nouvelle arriva au général Dwernicki, que les Russes, ayant passé après lui la Vistule, non loin de Góra, menaçaient de ce côté Varsovie. Il crut de son devoir de rebrousser chemin pour couvrir cette ville, et quand il eut la certitude de la fausseté de cette nouvelle, le général Kreutz avait déjà passé la Vistule et était sauvé: toute la rive gauche du fleuve se trouvait libre alors. C'est dans cet état que les choses restèrent paisiblement jusqu'au 1er de mars. Une seule fois les Polonais interrompirent cette tranquillité. Les chasseurs de Sandomir, sous le commandement de Julien Małachowski, passèrent la Vistule, et attaquèrent à Puławy un escadron de dragons, qui fut entièrement détruit. Pulawy a plus tard terriblement payé cette escarmouche. Les Russes donnèrent un libre cours à leurs sentimens de vengeance sur la noble maison des Czartoryjski, et sur les souvenirs nobles de patrio-

tisme, qui étaient rassemblés dans cet endroit, et qui étaient devenus si précieux pour le coeur de chaque Polonais.

Le 1er mars Dwernicki, passa la Vistule près de Pulawy avec son corps composé de 19 escadrons, y compris un escadron du prince Poniatowski, et de trois bataillons. Il avait laissé le 4me bataillon du 2^{d} régiment de ligne et le reste de la cavalerie au général Sierawski, qui commençait à organiser un nouveau corps dans ces lieux. Le 3 mars, Dwernicki, étant en marche pour Lublin, rencontra près de Kurowo le corps du général Kreutz, qui traversait son chemin. Un combat court s'engagea, le corps russe fut battu et perdit trois canons; dans cette affaire se distingua surtout l'escadron du prince Poniatowski. L'ennemi se retira, mais son arrière-garde, sous le général Kaver, fut atteinte près de Markuszewo, et battue de nouveau, avec perte de deux canons. Depuis ce temps le chemin de Lublin fut ouvert. Dwernicki y entra le 4 mars. Le général Kreutz se retira sur la gauche à Lewartowo, n'osant plus se mesurer avec Dwernicki; surtout après que la garnison de Zamość eut fait une heureuse excursion, jusque dans la Volhynie, et qu'à Uscilug elle eut pris un bataillon russe entier, avec son étendard. Dwernicki, après avoir reposé ses troupes, s'achemina vers Zamość, afin d'attendre, sous la protection de cette forteresse, le développement des évènemens, sur lesquels il exerçait lui-même une influence importante.

Les succès suivis de ce corps reveillèrent enfin l'inquiétude du feldmaréchal Diebitsch, qui, d'après

les avantages obtenus, évaluait ce corps à 15,000 hommes, quoiqu'alors, sous les murs de Zamość, il ne comptât que 6000 combattans. Ce général se décida à détacher, dans le palatinat de Lublin, une partie du 3me corps de cavalerie et du corps de grenadiers, sous le commandement de ses principaux généraux Toll et Witt. Un corps aussi petit que celui de Dwernicki n'a peut-être jamais opéré tant des résultats riches en effets; ce fut lui qui contraignit le feld-maréchal de commencer à disperser ses troupes, ce qui plus tard donna une autre face à toute la guerre. L'expédition contre Dwernicki se rassemblait à Laskarzewo: elle se composait de 13 bataillons et de la cavalerie du corps de Witt et de la garde. Le 7 mars, on avait jeté le pont sur le Wieprz, près de Szarny, et on marcha dans le palatinat de Lublin. Le 9 mars, le général Murawiew occupa de nouveau Puławy, et dans ce même temps le général Toll prit la ville de Lublin, où la levée du palatinat s'efforça de tenir quelque temps. Les rapports ont prétendu faire de cette escarmouche une bataille importante, l'Europe a ri de la bataille, mais on n'en fit pas moins pleuvoir les récompenses et les ordres sur les généraux. Le corps russe restait aux environs de Lublin, prêt à fondre sur Dwernicki, si celui-ci voulait repasser la Vistule: on pensait qu'il ne lui restait autre chose à faire, tandis que lui ne pensait à rien moins qu'à cela.

Dès-ce moment Diebitsch commença à disperser ses forces. Le 27 février, il avait déjà envoyé le général Sacken, avec une brigade d'infanterie de la

2de division, une brigade de lanciers, deux régimens de cosaques, et 8 canons, dans le palatinat de Plock, pour couvrir le pont sur la Narew près de Zegrze, et protéger la marche du reste du corps de grenadiers, qui arrivait pour se joindre à la grande armée; ce qu'il effectua le 2 mars. Plus tard, le feldmaréchal eut la nouvelle que les Polonais rassemblaient dans le palatinat de Plock des forces considérables, en conséquence, il envoya dans ce palatinat le corps entier de Rosen; mais ayant été mieux instruit, il le retira. Dans tous les cas, un tel détachement du corps de Rosen fut une faute: qu'importait à Diebitsch que les Polonais se rassemblassent dans le palatinat de Plock? tant mieux qu'ils dispersaient leurs forces, ce n'était *pas là*, que devaient se frapper les coups décisifs. Le 7 mars, le corps de Rosen ainsi que les autres, furent distribués dans les quartiers depuis le Bug jusqu'au Wieprz. Le quartier général de Rosen fut à Stanislawow, son avant-garde, sous le général Geismar, devant Praga. Il est étonnant que le feldmaréchal ait pu ainsi disperser son armée dans les quartiers, tandis qu'à chaque moment une armée de 50,000 combattans pouvait, en débouchant par le pont de Praga, accabler ses divisions séparées; ce qui plus tard eut lieu en partie. On avait dit avec raison, que peut-être des siècles se passeraient, avant qu'une pareille circonstance se répétât. Il avait perdu toute circonspection, il agissait avec une sécurité, dont on ne peut pas se rendre compte; il semble qu'il était persuadé d'avoir remporté une grande victoire près

de Grochow, et il s'imaginait que les Polonais n'étaient plus en état de rien entreprendre. Cependant il leur en fournit de belles occasions; car déjà quand le corps de Rosen eut passé dans le palatinat de Plock, les Polonais pouvaient déboucher de Praga, couper ce corps et celui de Sacken du reste de l'armée, fondre sur cette armée affaiblie par le départ d'un corps entier contre Dwernicki, et l'on aurait obtenu dès-lors des résultats d'autant plus grands, que le corps des gardes qui venait de Pétersbourg, n'était pas encore arrivé à la hauteur de l'armée. Il est vrai qu'alors la Vistule menaçait de rompre ses glaces, et que l'armée n'avait pas encore réparé ses pertes après la bataille de Grochow; mais ces retards furent encore causés par la fausse organisation des dépots. Une compagnie seulement formait la réserve d'un régiment à trois bataillons, ce qui était plus qu'insuffisant; on était donc réduit à prendre des hommes des régimens nouveaux, ce qui, indépendamment de la perte d'un temps précieux, affaiblissait les nouveaux régimens, qui perdaient leurs gens d'élite, tandis que l'attention de toute la nation était tournée vers le moment, où 40,000 hommes d'une infanterie toute fraîche renfonceraient notre armée. De cette manière l'infanterie et la cavalerie se complétait, tandis que l'artillerie déjà assez faible, fut diminuée encore par la suppression de deux batteries, qui se trouvaient trop pesantes pour la campagne.

Pendant ce temps, le 11 mars, les glaces se rompirent sur la Vistule, et le feldmaréchal commença à faire des préparatifs pour le passage de ce

fleuve. Il ne pouvait l'effectuer dans le palatinat de Plock, car dans ce temps la Prusse observait encore une apparence de neutralité. Il fallait donc qu'il l'effectuât plus haut au-dessus de Varsovie: ce qui lui était facilité singulièrement, par la rivière du Wieprz, où il pouvait faire les préparatifs nécessaires, tandis que non loin de-là, près de Stenżyca, la Vistule, séparée en trois bras par des îles, présentait beaucoup de commodités pour ce passage.

Le projet des russes était évidemment de traverser la Vistule dans cet endroit. Le général Skrzynecki en distribuant les troupes polonaises dans les quartiers, envoya la 1re division d'infanterie à Góra, pour l'approcher du point où le passage était supposé. Jusqu'alors il ne s'était trouvé devant ce point que le corps de Sierawski qui n'était même pas encore entièrement organisé.

Le 16 mars lorsque les préparatifs pour le passage devinrent plus sérieux, Skrzynecki envoya la 4me division sous le général Milberg, qui, passant près de la 1re division à Góra, s'avança dans les environs de Kozienice, presque vis-à-vis du point supposé du passage. Dans le même temps le général Umiński sortit de Varsovie avec une division de cavalerie du général Tomicki, avec le 1r d'infanterie légère, et une batterie à cheval, et après avoir passé la Vistule près de Modlin, où le pont était enfin jeté, il marcha dans le palatinat de Plock droit sur Sacken, qui se replia sur Ostrolenka. Détacher de telle sorte le général Umiński dans le palatinat de Plock, était une chose très-naturelle, car tout le

corps des gardes, qui dans le mois de décembre avait quitté Pétersbourg, avait déjà atteint Rajgrod le 19 mars; mais en arrivant à Lomża, il s'arrêta tout court au grand étonnement de tout le monde et ne prit pendant long-temps aucune part aux opérations militaires ultérieures. Le feldmaréchal Diebitsch devait se promettre de grands avantages, de cette dispersion des forces polonaises d'Ostrolenka jusqu'à Pulawy; quoiqu'il pût remarquer aussi, qu'étant maîtres des rivières, nous pouvions les concentrer à chaque moment, que nous le jugerions à propos.

Cependant les préparatifs pour le passage de la Vistule approchaient de leur fin, et Diebitsch se décida de laisser le corps de Rosen sur la chaussée qui conduit à Siedlce, pour couvrir sa principale ligne de communications, tandis qu'avec le reste de l'armée, il s'approcha du point de passage, et transporta le quartier-général de Siennica au village de Ryki. Ce n'était pas encore une très-grande faute de laisser un corps détaché en avant du pont, d'où à chaque moment toute l'armée polonaise pouvait déboucher; mais alors ce corps devait être rassemblé de ses quartiers d'hiver, concentré en une masse dans une position éloignée d'une journée de marche de Praga, avec une avant-garde près de Praga, et avec les instructions précises de n'accepter jamais une bataille, mais de se retirer, en cas d'attaque, sur la grande armée. Mais il aurait mieux valu ne point laisser de corps dans cet endroit, et se diriger avec le reste de l'armée vers le passage, tandis que le corps des gardes pouvait bien la remplacer, et en

se postant près de Siedlce, couvrir à la fois la communication de la grande armée à Bialystok, et, en jettant un pont sur le Bug près de Brok, toute la ligne de communication qui traversait le palatinat d'Augustowo: il aurait flanqué cette dernière ligne, et l'aurait aussi bien couverte que lorsqu'il se trouvait à Lomża. Le corps des gardes avait tout le temps d'atteindre Siedlce.

Dans la situation actuelle des affaires, il restait au général Skrzynecki de choisir entre deux choses: ou de défendre sérieusement de front le passage, et livrer une grande bataille après, ou de profiter de la dispersion des forces russes, et, en débouchant par le pont de Praga, d'accabler leurs divisions isolées: c'est à cela qu'il se décida heureusement. Il paraît pourtant que le général Skrzynecki aurait pu s'y prendre plutôt: après que les glaces ont été rompues, les Russes restent trois semaines entières dispersés dans les cantonnemens depuis le Bug jusqu'à Lublin, et nous ne profitons pas de l'occasion, qui peut nous échapper à chaque moment. Le général polonais se décide enfin, et c'est dans un moment, où l'armée russe s'ébranle déjà, et se concentre pour le passage de la Vistule; le moment le plus favorable était passé. Le général Skrzynecki devait concentrer son armée à Varsovie. Il laissa près de Kozienice la 4me division, se trouvant assez de forces pour l'exécution de son plan, et ne voulant pas réveiller l'attention de l'ennemi: cependant la 1re division sous le général Rybiński était absolument nécessaire, elle devait se porter de Góra sur Var-

sovie, et pour que ce mouvement n'excitât pas les soupçons des Russes, on fit courir le bruit, qu'elle marchait pour renforcer le corps du général Umiński, qui en vérité était trop faible pour tenir tête aux gardes. Le 28 mars, cette division, quittant Góra et passant près de Varsovie, se dirigea, le 29, sur Modlin; ce qui donnait toute vraisemblance au bruit répandu à dessein: mais bientôt elle rebroussa chemin, et pendant toute la journée du 30 mars elle campa près de Varsovie, sans qu'on s'en doutât en ville.

La nuit du 30 au 31 mars fut destinée pour recommencer les opérations militaires. La nuit précédente, les Russes avaient tenté de détruire le pont avec des brulôts, mais ils échouèrent dans leur entreprise. A onze heures de la nuit, les troupes traversèrent la ville plongée dans le sommeil, et ayant passé le pont couvert de chaume, elles se rangèrent dans le plus grand silence à Praga. La brigade de cavalerie du général Kamiński, et la 1re division d'infanterie du général Rybiński marchèrent sur Zombki, d'où elles devaient prendre de flanc les positions russes établies dans les marais, tandis que le reste de l'armée déboucherait par les barrières de Grochow. A la pointe du jour le général Rybiński atteignit Zombki, favorisé par un brouillard épais. De Zombki il tourna subitement à droite, en passant par des marécages presque impraticables au-delà de Kawenczyn, tout-à-fait en flanc du corps russe du général Geismar. Ce corps fort de 6000 hommes (c'est faussement qu'on lui avait donné jusqu'à 10,000 hommes)

occupait la position sur la chaussée, la même que l'armée russe avait tenue au 19 février après la bataille de Wawer; quelques retranchemens la défendaient du côté de Praga. Il paraît que d'abord le général Geismar ne crut pas que cette attaque fût sérieuse, car dans ce cas il devait penser à la retraite la plus prompte; les mouvemens de l'armée polonaise furent jusque-là couverts par le brouillard, et lorsqu'il commença à se dissiper, et que le général Geismar eut la conviction que le péril était imminent, il était déjà trop tard pour le prévenir. Le général russe voulut assurer sa retraite en sacrifiant une partie de son corps, mais cela ne put pas même retarder d'un moment l'attaque du 2d régiment de ligne, qui la poussa jusqu'à Wawer, par les mêmes coteaux, qu'occupait l'artillerie russe pendant la bataille de Grochow. Si la cavalerie du général Kamiński ne s'était retardée, tout le corps russe aurait dès-lors été détruit; mais il n'en fut pas plus sauvé par ce retard; car pendant ce temps-là le colonel Ramorino avec sa brigade (le 1r et 5me régimens de ligne) s'était jeté par la gauche dans le bois, et débouchait en arrière du corps russe, au point où la chaussée entre dans le bois; alors l'ennemi précipita sa retraite dans le plus grand désordre: deux bataillons entiers avec leurs étendards et deux canons furent pris. Le général Kicki, qui avait débouché par les barrières de Grochow, poursuivit les fuyards avec sa cavalerie: l'armée polonaise, sans se reposer, se porta en avant. Le général Zawadzki avec le 2d de ligne marcha à gauche par Grzybowska-Wola à Okuniewo;

le général Dziekoński occupait à droite Wionzowna: l'armée principale s'avançait par la chaussée vers Milosna, et de-là vers Dembe-Wielkie. Dans ce dernier endroit, le général Rosen concentra son corps fort de 20,000 hommes, et résolut de faire front à l'armée polonaise.

La position de Dembe-Wielkie est assez forte par elle-même; elle est appuyée de deux côtés sur de vastes bois, sa gauche est couverte par une rivière marécageuse, sa droite par des marais, de manière que l'approche n'en est possible que par la chaussée seulement, et cette chaussée est dominée par le village de Dembe-Wielkie, qui était occupé par les Russes. Le général Skrzynecki y arriva avec l'armée vers trois heures après midi, et se décida avec raison à aborder l'ennemi sans délai. Dans ce but, il poussa dans les bois deux bataillons de tirailleurs, et ordonna de suite à la brigade de la 3me division sous les ordres du général Bogusławski (le 4me et le 8me régimens de ligne) d'emporter de front la position. Mais ces régimens n'étant pas appuyés, dépourvus d'artillerie, à laquelle les marécages défendaient l'approche, ne purent forcer la position, quoiqu'engagés une fois dans le feu, ils ne reculassent d'un pas; ils soutinrent deux fortes charges de cavalerie russe, qui s'était ébranlée dès que les bataillons polonais, sortis des marais, eurent gagné un terrain ferme. La nuit approchait, et aucun coup décisif n'était encore porté: il fallait se décider à pousser plus de troupes, et à enlever la position par le défilé de la chaussée, d'autant plus que le 4me régiment de ligne occupait déjà

le village de Dembe-Wielkie, et que deux canons avaient pu trouver un terrain assez ferme pour répondre quoique faiblement à l'artillerie ennemie. C'est sous leur protection que s'élancèrent à la charge la division de cavalerie du général Skarżyński, le 2^d^ régiment des chasseurs à cheval, deux escadrons de carabiniers, et deux escadrons de la cavalerie de Posen. Ces escadrons traversèrent le défilé au galop, et après s'être formés au-delà de Dembe-Wielkie, ils fondirent sur la cavalerie russe, qu'ils culbutèrent. Il faisait déjà tout-à-fait obscur, quand quelques bataillons russes furent enfoncés, le général Lewandowski fait prisonnier, et huit canons emportés. Les Russes auraient entièrement abandonné leur position, si la nuit avait permis de pousser plus loin nos avantages; l'armée passa la nuit sur le champ de bataille.

Nous voyons que du côté des Polonais il ne fut mis en action, qu'une division de cavalerie de Skarżyński, une brigade d'infanterie de Boguslawski, et que le reste de l'armée demeura spectatrice inactive du combat. Il faut avouer que les troupes polonaises qui combattaient se couvrirent de gloire, mais il est difficile d'expliquer, pourquoi on a permis à six bataillons de s'épuiser en efforts infructueux, tandis que 26 bataillons restaient tranquilles l'arme au bras. Il paraîtrait pourtant que notre but n'était pas de faire des prouesses, mais d'obtenir des avantages matériels, qui eussent été plus grands, sans aucune comparaison, si, sur-le-champ, on avait mis en action de fortes masses, soit de front, soit en débordant

l'ennemi par les bois, et si la bataille se fût décidée deux heures plutôt, pour avoir encore le temps de poursuivre le corps défait.

Le 1 avril, le corps de Rosen se retira en toute hâte et en désordre vers Siedlce. L'armée polonaise ne bougea pas avant huit heures du matin; alors seulement elle se porta sur les pas de l'ennemi, ayant en tête la division de cavalerie du général Łubieński. C'était perdre trois heures inappréciables. Le corps russe en retraite était pourtant dans la plus pénible situation, n'ayant ni ponts à rompre, ni position à tenir, et la cavalerie polonaise à ses trousses, le harcelant sans cesse. Le général Rosen n'avait d'autre expédient, que de sacrifier une partie de son corps, afin de sauver le reste, à cet effet, il laissait à chaque bois des bataillons pour tenir la cavalerie polonaise en échec; mais celle-ci, méprisant le feu, parcourait le bois au galop, se formait en arrière, et tout ce qui restait dans le bois tombait en notre pouvoir. Toutes ces charges furent exécutées par le 4me régiment des lanciers et le 2d des Masury. Près de Kaluszyn ces régimens rompirent trois bataillons à la fois, et prirent trois étendards: la journée se passa de cette manière, et la division de Łubieński s'arrêta pendant la nuit à deux lieues de Siedlce, auprès de la rivière de Kostrzyń, sur laquelle les Russes avaient brûlé tous les ponts. L'armée s'arrêta près de Kaluszyn. Dans ces deux journées les Polonais firent 11,000 prisonniers, prirent dix canons, et cinq étendards. Toute la perte des Russes s'éleva

à 15,000 hommes, et ces avantages furent remportés par les Polonais, avec une perte presque insignifiante.

Le lendemain il semblait certain que nous poussérions nos avantages, mais, chose étonnante, nous nous arrêtâmes, comme pour nous reposer sur nos lauriers. Une marche encore, et à Siedlce tous les magasins russes, tous les hôpitaux avec douze mille malades tombaient entre nos mains. Le corps de Rosen dans une si longue poursuite, aurait été détruit; mais le plus important avantage que nous eussions remporté, aurait été d'occuper la ligne des communications de la grande armée russe, qui passait par Siedlce à Bialystok, et surtout de couper pour toujours de cette grande armée tant les débris du corps de Rosen, que le corps de Pahlen II, qui arrivait des frontières de la Turquie par Brześć-Litewski, et le corps de gardes à Lomża, qui dès ce moment, séparés, n'auraient pu opérer qu'isolément. Il est vrai qu'ayant une fois gagné Siedlce, nous ne pouvions y rester long-temps; qu'il aurait fallu pousser sur-le-champ par Lukowo vers Zelechowo, chercher l'ennemi, et lui présenter une grande bataille: c'était l'unique moyen de couronner de si brillans commencemens, c'était ce que la Pologne et toute l'Europe attendaient. L'armée russe était dans une position fâcheuse: affaiblie par la destruction du corps de Rosen, par le détachement de Sacken dans le palatinat de Plock, et de Murawiew dans le palatinat de Lublin (Toll était de retour à l'armée), ou elle aurait combattu avec toutes les chances défavorables, ou

elle eût effectué sa retraite au-delà de Wieprz; mais alors elle perdait tout le prestige de sa puissance, et plus que cela, son artillerie noyée dans les boues du printemps, et toute espérance de rejoindre les autres corps. Dans une bataille générale, les deux armées couraient des chances bien différentes. L'armée russe battue avait toute sa retraite coupée, était acculée à la Vistule; elle était perdue, tandis que celle des Polonais, en cas d'un revers, avait toujours une retraite sûre, si ce n'était sur Praga, c'était sur Modlin, ou même sur Serock.

Le général Skrzynecki pouvait-il nourrir une espérance raisonnable de retrouver plus tard une semblable occasion de rencontrer quelque part l'ennemi en moindres forces, plus découragé par des échecs réitérés, et notre armée exaltée par des succès si récens et si brillans? Comment se fit-il que l'élan de l'armée ne se communiqua pas à l'ame du chef. Le général Chłopicki, dans une semblable situation, n'aurait pas hésité un seul moment; il aurait cherché ces chocs d'armées, dans lesquels se plaisent tant les grands capitaines. Grand Dieu! quel genre de guerre commença dès ce moment! Combien fallait-il avoir et l'âme et le corps énervés, pour manoeuvrer ainsi des mois entiers, en face de l'ennemi, sans se battre nulle part; perdre le temps en d'éternelles marches et contremarches, sans aucun but, sans aucune utilité: une telle mollesse ne devait-elle pas se communiquer enfin aux troupes? Le général Skrzynecki pensait-il qu'avec nos ressources limitées, nous tiendrions plus long-temps que l'empire russe! Car

à quoi menait cette danse militaire qui commença dès cette époque? Les plans conçus avec une rare profondeur et beaucoup de sagacité, les manoeuvres concertées et unies en exécution avec le début le plus heureux, ne menaient à rien, puisque, quand on en était venu au point où il fallait se battre, le général Skrzynecki s'arrêtait toujours, méditait de nouveau, laissait passer l'occasion, et quand bien même elle n'aurait pas passé, ne se serait pas décidé à combattre. On pourrait dire, qu'il comptait trouver le secret de finir la campagne sans bataille, et vraiment il l'a finie sans bataille en règle; s'il a combattu une seule fois à Ostrolenka, ce fut malgré lui.

Il semble que les succès immenses que le généralissime venait de remporter sur l'armée russe, surpassassent de beaucoup ses espérances, et qu'il n'y fût pas du tout préparé. Avant de hasarder un pas si audacieux, il aurait dû mûrir d'avance tous ses plans, surtout penser à la plus prompte concentration de ses forces. Le général Umińki, qui le 3 avril, avec son corps était encore à Rożan, où sa présence n'était pas absolument nécessaire, aurait dû, le 30 mars, se mettre en marche pour se trouver en ligne le 3 avril, puisque c'était le jour où elle aurait dû se diriger contre la grande armée russe. De même la 4me division qui était postée aux environs de Kozienice, et qui atteignit Mińsk le 6 avril, aurait pu quitter plutôt ses anciennes positions, et se présenter à temps pour être en ligne le 3 avril. Enfin le corps nouvellement organisé du général Sierawski, fort de 6000 hommes, n'aurait pas dû être oublié: il pouvait

aussi arriver à temps, et être de quelque poids dans la bataille: car pour un coup aussi décisif que celui qui aurait dû être porté, on ne devait négliger aucune des chances possibles de succès!

Lorsque le généralissime s'arrêta au milieu de ses avantages, le feldmaréchal Diebitsch aurait pu s'appercevoir que son adversaire n'avait pas le coeur de l'assaillir; alors c'eut été un beau coup militaire, si, malgré la destruction du corps de Rosen, malgré la pénible position dans laquelle il se trouvait, il avait eu l'audace d'exécuter le passage de la Vistule. Qu'aurait fait le général Skrzynecki dans ce cas? Fallait-il marcher droit aux ponts de l'ennemi? mais la ville de Varsovie restait ouverte et en proie aux Russes; ou bien diviserait-il ses forces, pour faire deux choses à la fois, défendre Varsovie, et tomber sur les derrières des Russes? mais alors il risquait d'être battu sans ressource: ou enfin reviendrait-il sur ses pas, pour se présenter de front à l'ennemi, en couvrant la capitale? suivant toute vraisemblance, c'est ce qu'il aurait fait, et alors il aurait été contraint d'accepter cette bataille, qu'il évitait tant, mais dans des circonstances toutes différentes.

Le 2 avril, les troupes polonaises restèrent immobiles dans leurs positions, se reposant des fatigues de deux journées: le 3, elles revinrent sur leurs pas pour ne pas être coupées de Praga par la grande armée russe. Cette idée était fixe chez le général Skrzynecki, quoique l'ennemi fût deux fois plus éloi-

gné de Praga que nous, que nous fussions maîtres de la chaussée, que l'ennemi eût à marcher à travers les boues terribles du printemps, qu'enfin dans ce moment il pensât plus à se mettre en garde, qu'à manoeuvrer. Quand l'armée se porta en arrière sur la rivière du Kostrzyń, il ne resta en observation, au devant du corps de Rosen, que le général Łubieński avec sa division de cavalerie et la brigade du général Roland de la 2de division, le 3me et le 7me de ligne. La 4me division, qui allait bientôt arriver à Mińsk, était destinée à lui servir de réserve. Le général Andrychewicz, avec le 20me de ligne, s'était posté du côté de Liw, formant en quelque sorte l'avant-garde du corps du général Umiński, qu'on y attendait. Le quartier-général polonais se transporta à Siennica, où se concentra le reste de l'armée, en prenant de cette manière un nouveau front contre la grande armée russe. C'est de ce lieu que partit le général Chrzanowski avec la division de cavalerie de Skarżyński et une brigade d'infanterie, le 2me et le 6me de ligne, pour la reconnaissance de l'armée russe. Il se porta par Laskariew sur Zelechow, et retourna à Latowicz. Il fallait voir le désordre, le découragement qui régnait dans cette armée. Un si petit corps, sans la combattre, lui avait fait de grands dommages; les prisonniers abondaient dans notre camp.

Le 6 avril, le quartier-général fut transféré à Latowicz, parceque l'armée russe commençait à s'ébranler, et, abandonnant le dessein du passage de la Vi-

stule, après avoir brûlé tous les pontons, tous les bateaux, elle allait se joindre aux corps défaits par un grand circuit. Elle exécutait une marche de flanc bien difficile: au lieu de perdre tout ce temps, nous étions en état de fondre sur elle à chaque moment, avec un grand avantage. Mais nous nous plaçâmes sur la défensive, le long des deux rivières marécageuses du Kostrzyń et de Swider. Toute l'armée était disposée de la manière suivante. Le 20me régiment près de Liw; le 3me, le 7me de ligne et la division de cavalerie de Łubieński sur Kostrzyń, vis-à-vis de Boïmie; le 4me, le 8me de ligne et le 2^{d} des lanciers près de Wielgolas. Les vétérans, le 5me léger, le 2^{d} et 6me de ligne, et la plus grande partie de la cavalerie près de Latowicz. A Starogrod, le 1^{r} et le 5me de ligne, à Siennica, le 2^{d} et le 4me léger; à Mińsk et à Kaluszyn, la 4me division qui comprenait le 3me léger et les grenadiers, en tout 7 bataillons. De cette manière l'armée polonaise formait une chaîne de dix lieues d'étendue, couverte à la vérité par deux rivières marécageuses, le Kostrzyń et le Swider, et dont la clef était l'espace entre Kuflewo et Wielgolas, terrain découvert et libre entre ces deux rivières qui s'y rapprochent l'une de l'autre. Pourtant ces deux rivières ne sont pas assez inabordables, pour qu'il fût impossible de les passer, et cette longue chaîne pouvait bien être rompue dans quelque point, ce qui nous exposait à de plus grands périls, qu'on ne s'imaginait.

Le feldmaréchal Diebitsch ayant appris la défaite de Rosen, abandonna de bonne heure l'idée du pas-

sage. Le 4 avril, il transporta le quartier-général de Ryki à Zelechowo, où il prit position pour couvrir la concentration de son armée. Cette opération finie, il s'occupa des moyens de se réunir avec Rosen, que le corps de Pahlen II, déjà en marche par la chaussée de Brześć-Litewski, allait renforcer. Le feldmaréchal, en manoeuvrant pour cette jonction, évitait très-soigneusement de rencontrer l'armée polonaise, et quand celle-ci, dans la journée du 10 avril, eut fait un mouvement en avant, comme pour présenter la bataille, il rétrograda d'une marche entière vers Lukowo, ne voulant pas l'accepter avant sa jonction avec le reste de ses troupes. Quand l'ennemi évitait soigneusement notre rencontre, cela devait être pour nous un motif de plus de l'aller chercher, et surtout de ne jamais lui permettre d'effectuer cette jonction: ce que nous pouvions fort bien faire, placés comme nous l'étions au milieu de ces deux parties de l'armée ennemie.

Le général Skrzynecki, après une inaction de dix jours, se résolut enfin à tenter l'offensive, avant que l'armée russe fût tout-à-fait concentrée. Il tourna ses vues sur les débris du corps de Rosen, postés le long de Kostrzyń, lesquels ayant derrière eux les rivières marécageuses de Liw et de Muchawiec, présentaient une belle occasion de les couper de Siedlce, par un mouvement rapide, et de leur porter un nouveau coup.

Pour cet effet, le général Skrzynecki, dans la journée du 9 avril, concentra son aîle droite depuis Latowicz et Starogrod à Wielgolas, et s'avança ce

même jour par Jérusalém à Lukowiec et Wodynie. Les Russes, d'une hauteur à Seroczyn, pouvaient voir tout ce mouvement. Ils croyaient que l'armée polonaise se porterait sur leur grande armée, et n'ayant pas l'intention d'accepter la bataille dans les circonstances présentes, ils rétrogradèrent le lendemain à Łukowo. Le 10 avril, le corps polonais se sépara en deux. Le général Chrzanowski, avec une moitié composée en grande partie de cavalerie, s'avança sur Seroczyn, de-là sur Ruża, et poussa devant lui l'arrière-garde russe composée de deux divisions de cavalerie et de la 3me division d'infanterie. L'autre moitié, formant le corps du général Prondzyński, comprenait la brigade de Ramorino, le 1r et le 5me de ligne, la brigade de Bogusławski, le 4me et le 8me de ligne, la cavalerie de Kicki, le 2d des lanciers, et deux escadrons du 1r de Mazury, la 4me batterie à cheval du major Bem, et six pièces d'artillerie à pied. Ce corps s'avança de Wodynie par Domaniewice sur Siedlce. Auprès de Domaniewice, on rencontra dix escadrons russes destinés à entretenir la communication entre leurs deux corps. Les quatre escadrons du 2d des lanciers s'élancèrent sur le champ à la charge: l'ennemi les attendit de pied ferme, mais rompu dans le choc, il perdit dans cette affaire 250 prisonniers. De Domaniewice, le général Prondzyński s'avança droit sur Siedlce, et en entrant dans le bois, il signala par quelques coups de canon à d'autres corps qui devaient participer à cette expédition, qu'il était arrivé sur les lieux. Suivant le plan concerté, le général Skrzynecki avec la division

de cavalerie de Łubieński, la brigade d'infanterie de Roland, et le régiment des grenadiers devait s'avancer par la chaussée du côté de Kaluszyn, et le général Stryjeński, avec une brigade de cavalerie, du côté de Suchà vers Siedlce, le long de la rivière du Muchawiec, où il était chargé de pénétrer, malgré tous les empêchemens qu'il pourrait rencontrer.

Quand le corps du général Prondzyński se présenta devant Siedlce, les troupes russes rangées en ligne de bataille attendaient son arrivée. Le corps polonais s'arrêta devant le village de Zelkowo: il devait trouver un autre corps venant par la chaussée de Kaluszyn, et il ne voyait rien. A Zelkowo il était séparé de Siedlce par le Muchawiec, rivière marécageuse, au-delà de laquelle le corps de Rosen était déployé. La chaussée qui va de Kaluszyn á Siedlce, tombe directement sur le Muchawiec, et sur cette rivière il y avait un pont, par où devait passer tout ce qui se sauvait de Kostrzyń, par la chaussée, tout ce qui était du côté gauche du Muchaviec, et tout ce monde était coupé, si ce pont tombait entre les mains des Polonais: ce pont était donc un point important, la clef pour la réussite de toute la manoeuvre; il était gardé par la 3me brigade de la 1re division du corps de Pahlen, et c'est pour le couvrir que se déploya le corps du général Pahlen II qui venait d'arriver à l'armée. Ce corps était formé sur une ligne parallèle à la chaussée, et tombant perpendiculairement sur le Muchawiec, auprès du village d'Iganie: deux régimens de cavalerie flanquaient son aîle droite. Le général Prondzyński hésita d'abord d'engager le

combat, avant que les autres corps polonais ne fussent arrivés, suivant le plan arrêté; il était déjà trois heures après midi. Mais pendant ce temps, toutes les troupes russes arrivant de Kostrzyń, pouvaient se sauver par le pont du Muchawiec à Siedlce, de sorte que le but de l'expédition eût été manqué, et surtout par une plus longue inaction, les Russes pouvaient s'appercevoir, que ce corps s'était un peu aventuré, et encouragés par là, nous porter des coups dangereux: il fallut leur imposer en les attaquant.

Le combat fut engagé avec le corps de Pahlen II (c'était la 7me division) qui couvrait la chaussée et le pont si important du Muchawiec. Comme de coutume on commença par se canonner; quatorze pièces des Polonais répondaient avec avantage aux 40 canons des Russes, qui de front et de flanc au de-là du Muchawiec prenaient en écharpe l'artillerie polonaise. Le corps polonais était rangé sur une ligne formant un angle droit avec le Muchawiec. Deux pièces et le 4me de ligne étaient restés dans le bois pour observer la route par laquelle le corps polonais était arrivé. La canonnade ne dura pas long-temps; le 2d des lanciers se forma dans la plaine, sous un feu effrayable de l'artillerie russe, et sous sa protection un bataillon du 8me de ligne sous le commandement du lieutenant-colonel Karski, s'élança sur Iganie, sans tirailleurs, en colonne, la bayonnette en avant, laissant sa ligne en arrière à une portée de canon: il atteignit le village, rompit les bataillons russes et leur prit trois canons; mais quand les Russes s'en

apperçurent, et qu'une partie des réserves s'avança au-delà du Muchawiec, notre brave bataillon ne pouvant tenir plus long-temps, abandonna le village, et perdit son commandant qui emporta avec lui les regrets de toute l'armée. Les Russes s'avancèrent à leur tour, mais le corps polonais les arrêta court: deux bataillons du 8me de ligne qui étaient restés en arrière, accoururent au secours de leur bataillon menacé, tandis qu'à l'aîle gauche le colonel Ramorino, ayant formé les six bataillons de sa brigade en carrés, s'élança sur les Russes. Le 1r de ligne, la bayonnette en avant, fondit sur la cavalerié, qui s'enfuit dans les bois, le 5me se jeta dans le village d'Iganie, où il dispersa une brigade russe, la plus fameuse de l'armée dans la guerre de Turquie, le 13me et le 14me léger, que l'empereur Nicolas avait nommés ses lions de Varna; cette brigade fut culbutée entièrement, et de plus le 5me occupa le pont important, ce qui décidait du succès de la journée. Tout le corps russe coupé du chemin de Siedlce, et poussé dans les marais perdit plus de la moitié de son monde, le reste se sauva plus bas par le Muchawiec, où devait se trouver le général Stryjeński pour anéantir les débris de ce corps. Toutefois ce fut aussi pour les Polonais le moment critique: ils avaient mis en action tous leurs bataillons, l'artillerie avait épuisé ses munitions; l'ennemi avait de puissantes réserves au-delà du Muchawiec, et si, au lieu d'être spectateurs oisifs du carnage des leurs, les Russes avaient attaqué le pont avec une masse imposante, ou qu'ils eussent débouché par le chemin de

Siedlce à Zelkowo, en arrière du corps polonais, ce corps se serait trouvé dans une périlleuse situation: mais ils ne firent rièn de tout cela; ils tentèrent à la vérité de reprendre le pont, mais ce ne fut pas avec des forces suffisantes, pour en déloger les braves du 8me régiment. Pendant ce temps la nuit tomba. Qu'avaient donc fait les autres corps polonais? le général Skrzynecki, en arrivant par la chaussée sur le Kostrzyń, trouva les ponts sur cette rivière brûlés par l'ennemi, et les Russes devant lui pour défendre le passage: mais ils étaient trop faibles pour s'y opposer long-temps, et même ils furent obligés de se retirer à la hâte, pour n'être pas coupés de Siedlce, car ils pouvaient entendre la canonnade derrière eux. Cependant la réparation des ponts arrêta le général Skrzynecki trois heures entières, tandis que le corps de Prondzyński combattait. Il aurait fallu laisser là les canons, et avec les seules infanterie et cavalerie se hâter d'arriver sur le champ de bataille, qui pouvait bien être perdu faute de ce secours. En tout cas les avantages de l'expédition furent perdus, dès que les Russes se sauvèrent par le pont du Muchawiec, tandis que le général Prondzyński hésitait d'attaquer le corps de Pahlen. Toutes les troupes russes postées sur Kostrzyń s'échappèrent, hormis le seul régiment 98, qui fut pris en entier, s'étant égaré, et se trouvant de cette manière cerné par les Polonais. Ce régiment ne comptait que 480 hommes. Le général Stryjeński, pouvait avoir sur cette expédition une influence bien importante, sinon décisive: il devait fondre avec sa cavalerie sur tout ce qui se

sauvait plus bas par les autres ponts du Muchawiec: mais il n'était pas arrivé à temps, en marchant de Sucha, tandis que le général Prondzyński, en marchant de Wodynie, et ayant presque deux fois autant de route à faire, arriva avant lui. On ne conçoit pas, pourquoi le général Skrzynecki avait ainsi dispersé ses forces: le corps qui marchait par la chaussée, la veille de ce jour, pouvait être dirigé de Kaluszyn à Wodynie, et de cette manière il pouvait se présenter en masse devant Siedlce, ce qui aurait donné des résultats bien différens: il aurait pu alors se rendre maître de la ville, et qui peut dire quelles en auraient été les conséquences. En supposant que le général Skrzynecki, en occupant Siedlce, eût voulu s'y maintenir; l'armée russe en arrivant de Lukowo, aurait eu de grands marais à passer: il est de toute vraisemblance que le feldmaréchal aurait rétrogradé sur Zbuczyn, et faute de bonne position à tenir, après avoir perdu la ligne de ses communications avec Bialystok, enfin n'ayant pas l'intention de combattre, et ne le pouvant même pas avec avantage, il n'aurait eu autre chose à faire que d'évacuer le royaume. Tous les avantages remportés dans le combat d'Iganie se réduisirent à 2500 prisonniers, autant de tués et de blessés, et à trois canons de pris. Trois colonels russes furent tués, trois pris. Tous ces avantages pouvaient être triples, si tant de fautes n'avaient été commises. Le général Stryjeński ne fut pas appelé à rendre compte de sa conduite. — Tel fut le combat d'Iganie, qu'on avait nommé bien justement un épisode bril-

lant, une excursion militaire qui, après tout, ne mena à rien.

Les troupes polonaises passèrent la nuit sur le champ de bataille: le lendemain elles rétrogradèrent par Kaluszyn sur Ceglowo: le général Chrzanowski à son tour s'était retiré avec son corps de Ruża à Kuflewo: le même jour, l'armée russe s'était concentrée toute entière près de Siedlce: le 12 avril, les troupes polonaises s'avancèrent de nouveau et prirent des positions sur la rivière du Kostrzyń.

Pendant ce temps, à l'aîle gauche polonaise vers Liw, il y eut des mouvemens et des engagemens. Le général Andrychewicz, en attendant l'arrivée du général Umiński, occupait Wengrowo avec le 20me régiment: il y fut assailli par le général Pinabel, et contraint de repasser le Liw. Mais le 10 avril, le général Umiński, arrivé avec son corps, occupa de nouveau Wengrowo, et poussa jusqu'à Sokolowo. Les choses en restèrent là; mais quand Diebitsch eut concentré son armée à Siedlce, il ne put souffrir qu'un si petit corps lui coupât sa communication la plus importante avec les gardes, et sa ligne d'opérations à Bialystok. Il envoya donc contre lui le général Ugromow avec les cinq régimens de la 1re division des grenadiers, deux batteries, les régimens des chasseurs à cheval de Tiraspol et d'Arsamow, et les lanciers polonais*) et tatares. Le général Ugromow partit de Siedlce le 13 avril; à Chodowo, il se joignit au régiment des lanciers volhyniens, et à

*) Un régiment de lanciers russes porte ce nom.

Osuchożebrowo il passa la nuit. Le 14 il quitta ce dernier lieu en marchant vers Liw, où les Polonais tenaient une tête de pont fortifiée en-delà de la rivière du Liw. Il détacha une partie de sa cavalerie de tous côtés, pour s'éclairer vers Monkobudy, Wyszkowo etc., et avec le reste de son corps, il se présenta devant la tête de pont. Ce retranchement était très-faible; c'était un redan simple et d'une si faible structure, que les canons étaient placés sur le terrain: il était occupé par un bataillon du 1r léger avec deux canons. Ce retranchement après avoir été battu long-temps par l'artillerie russe, fut enfin emporté par deux régimens de grenadiers: après quoi les Russes rompirent les ponts sur le Liw, ce qui rendit inutiles tous les efforts de l'infanterie polonaise pour reprendre leur tête de pont. La canonnade se prolongea jusqu'avant dans la nuit.

Le général Umiński, ne voulant pas finir cette journée sans aucun avantage de son côté, ordonna aux quatre escadrons du 1r de lanciers de passer le Liw à la nage, et d'assaillir la cavalerie ennemie. Ce régiment traversa entre Wyszkowo et Perstaly, où étaient postés deux escadrons des lanciers tatares, qui bientôt furent appuyés par l'escadron des chasseurs d'Arsamow et deux escadrons des lanciers polonais. Ces cinq escadrons furent pourtant rompus par le régiment polonais, qui en fit un grand carnage, et leur prit 300 prisionniers. Bientôt deux escadrons des chasseurs de Tiraspol, deux des chasseurs d'Arsamow, et un des lanciers polonais étant accourus au secours de l'ennemi, notre régiment s'arrêta, et

plus tard se replia au-delà du Liw: c'est par ce coup que finit cette journée. Le lendemain les Polonais tentèrent encore de reprendre le retranchement, mais en vain: un régiment de grenadiers russes l'occupait. Depuis ce temps tout fut tranquille de ce côté-là. On doit avouer que cet engagement fut tout-à-fait inutile: le blâme en retombe sur celui qui en fut la cause. Ce fut la première fois que les Russes, depuis long-temps, combattirent avec des avantages égaux: on devait éviter de pareilles occasions, qui pouvaient retremper leur moral. Du-reste de tels combats partiels étaient directement contraires à nos intérêts. Nous épuisions nos forces, nous perdions de nos vieux soldats; ce n'était que pour aguerrir les nouveaux, qu'on aurait pu s'engager de la sorte; mais chez nous ce fut un système contraire qui prévalut; les vieux soldats pour les petites affaires, les nouveaux pour les grandes batailles.

L'armée polonaise resta deux semaines immobile dans ses positions, placée de la manière suivante. Une division de cavalerie du général Tomicki, le 1r régiment d'infanterie légère et le 20me de ligne, le corps du général Umiński près du Liw. Une division de cavalerie du général Ruttié, le 2d et 6me de ligne près de Sucha. La 4me division d'infanterie et la division de cavalerie du général Łubieński vis-à-vis de Boimiè, à cheval sur la chaussée, tout près du Kostrzyń: en arrière de Kaluszyn le 1r et le 5me de ligne et le 5me léger. A Ceglowo la 2de division d'infanterie ayant devant elle deux bataillons à Kuflewo, et la cavalerie du colonel Dembiński. Le quar-

tier général était à Jendrzejewo, auprès de lui le reste de la cavalerie et la 3me division d'infanterie.

Dans ce temps-là le cholera commença à ravager notre armée, et nous causa des pertes irréparables, en nous enlevant des vieux soldats, qui ne pouvaient être remplacés. Nous attendions, mais quoi! on ne peut pas se l'expliquer. L'armée, enchaînée dans son élan, restait toujours dans une honteuse inaction, tandis que nos frères en Lithuanie déployaient la bannière de l'insurrection. Ils n'espéraient pas être en état de sécouer tout seuls le joug; mais ils prirent les armes par désespoir, pour n'être pas l'indigne instrument du despotisme, pour ne pas égorger leurs frères, et pour faire une sanglante protestation contre la violence des Russes, en prenant à témoin l'univers et la postérité. Vers la fin du mois de mars, une première insurrection éclata dans le district de Rosienie, et en peu de temps se communiqua comme un feu électrique à tout le pays. Le port de Polonga fut le point principal des efforts des insurgés: c'est par-là qu'ils espéraient s'ouvrir une communication avec l'Europe, sur la sympathie de laquelle ils comptaient, avant qu'ils pussent s'en assurer. Le port, alternativement pris et repris, resta à la fin au pouvoir des Russes, et la guerre se transporta dans le fond du pays. Plusieurs fois les corps russes rompus, dispersés par les insurgés, trouvèrent toujours un asyle sûr dans la Prusse, d'où, s'étant reposés et pourvus d'armes, ils entraient dans la Lithuanie par quelque autre côté. Il est impossible de décrire toutes les chances d'une pa

reille guerre; le récit s'en perdrait dans des milliers de faits et d'évènemens: chaque bois, chaque village devint le théâtre de sacrifices plus grands quoique plus obscurs, que ceux sur lesquels les yeux de l'Europe et de l'univers étaient tournés. Le gouvernement russe se vit enfin contraint de tourner toute son attention vers les provinces insurgées; car non seulement la grande armée se trouvait gênée dans ses opérations militaires, mais il était plus urgent de s'opposer à ce que cet incendie dangereuse n'embrasât pas tout le pays. De la Livonie, d'au-delà de la Dwina, du fond de la vieille Russie, on mit en mouvement troupes et réserves, et l'on en était venu à une telle extrémité, que le cordon sanitaire contre le cholera tendu autour de Pétersbourg fut dissous, pour obvier à un plus grand péril. C'est alors que furent lancées ces féroces ordonnances de l'empereur qui étonnèrent l'Europe: elle pensa être transportée dans les siècles barbares, s'ils ont vu rien de semblable. Jamais encore peut-être un père pour le fils, un fils pour le père ne fut puni: les biens des personnes mortes furent même confisqués. Nous parlerons en son temps des destinées ultérieures de ce malheureux pays; mais que dans un tel état des choses l'armée polonaise restât inactive, et sans rien entreprendre, quand même ce ne serait pas une faute militaire, ce serait toujours un crime.

Mais c'était encore une faute énorme. L'armée russe se trouvait toujours extrêmement affaiblie. Le corps de Rosen avait été obligé de retourner dans l'intérieur de l'empire pour se réorganiser; pendant ce

temps, il tenait les communications entre la Volhynie et la Lithuanie vers Brześć-Litewski et Wlodymir. Le corps de Pahlen II était réduit presque à rien, par le fer et les maladies: les deux restans de Pahlen I et de Szachowski n'avaient pas réparé leurs pertes après la bataille de Grochow, et devaient être extrêmement faibles. Cette faiblesse de l'armée russe se manifesta dans toute son évidence, par les retranchemens qu'elle éleva autour de ses positions, et par le recours qu'elle eut aux marais, pour se cacher. Que voulait donc attendre le général Skrzynecki? que l'armée russe se renforçât, et que l'insurrection de Lithuanie fût étouffée? ou bien pensait-il, comme je l'ai dit, qu'avec nos ressources nous tiendrions plus long-temps que l'empire russe? malheureusement ces ressources nous ne les épuisions que trop vite. Qu'on ne dise pas, pour justifier le général Skrzynecki, que l'armée russe était retranchée dans de fortes positions: on pouvait de mille manières l'en déloger; on pouvait la déborder, ou se jeter soit sur son aîle gauche dans le palatinat de Lublin, soit sur l'aîle droite sur les gardes, comme nous l'avons fait un mois plus tard. Nous n'avions aucune raison de le faire de préférence en mai qu'en avril, et alors certainement le feldmaréchal Diebitsch ne serait pas resté tranquille dans ses positions, et nous l'aurions combattu à notre volonté. Mais ce qui est plus encore, le feldmaréchal lui-même nous offrit une belle occasion de le combattre. Il semble que, pressé par les ordres de Pétersbourg, il s'était enfin décidé à entreprendre quelque chose.

Le 24 avril, l'armée russe se mit en mouvement, en quittant secrètement ses positions du Kostrzyń, et se concentrant du côté de Jérusalem, c'est vers ce lieu que fut dirigé le corps de Szachowski, la 1re division d'infanterie et le 3me corps de cavalerie. Là arrivèrent aussi les régimens des gardes postés à Lukowo, et le détachement du général Gerstenzweig de Kock. Le 25 avril, tous ces corps en masse marchaient par Ruda et Jérusalem sur Kuflewo. Le reste du corps de Pahlen I s'avançait par Porki. Le corps de Pahlen II et la 2de division de husards devaient se diriger par Jagodna vers Kaluszyn. Le 25 au soir, l'armée principale se présenta devant Kuflewo, où se trouvait le colonel Dembiński avec le 4me de lanciers, le 2d des Mazury, deux bataillons du 4me léger, et quatre bouches-à-feu. Le colonel Dembiński se mit en ligne, engagea l'affaire, mais quand il vit qu'il avait devant lui toute une armée, il se replia sur Ceglowo, où était postée la 2de division. Cette division, après avoir appris l'approche de l'armée russe, abandonna aussi Ceglowo, et se transporta au village de Mienie, où elle passa la nuit. Les avant-gardes russes poussèrent cette nuit jusqu'à Ceglowo et Siennica.

Ce mouvement de l'armée russe eut pour but d'éviter, en s'avançant, la rivière marécageuse du Kostrzyń; mais, en le faisant elle parvenait à-la-fois à prendre en flanc les positions polonaises. Ces positions une fois tournées, l'armée polonaise avait une difficile retraite à faire par la chaussée, et pouvait même être réduite à ne l'effectuer que sur Modlin; car les Rus-

ses ayant été déjà à Kuflewo, pouvaient la prévenir à Minsk, en marchant soit par Ceglowo, soit par Siennica. Mais pour cet effet, il aurait fallu que le maréchal Diebitsch eût exécuté sa manoeuvre avec une célérité et une précision, qui sont toujours indispensables en pareils cas. Au lieu de cela, que fit-il? Ayant rassemblé son armée, le 24 avril, ce ne fut que le 25 au soir qu'il atteignit Kuflewo, et là il s'arrêta, au lieu de pousser toute la nuit vers Minsk; il dispersa ses forces, au lieu de les serrer en masse à Kuflewo; il détacha un corps entier qui se trouva séparé près de la chaussée: s'il avait eu en face de lui un général entreprenant, il aurait pu payer cher de pareilles fautes.

La fortune, comme c'est souvent le cas dans ces sortes d'entreprises, avait favorisé la manoeuvre du général Diebitsch; il avait concentré tant de corps près de Jérusalem, sans qu'on en eût le moindre soupçon dans l'armée polonaise; c'est l'attaque de Kuflewo qui avertit les Polonais de la présence de l'ennemi; et de cette manière, quand l'armée de Diebitsch était éloignée de deux lieues de Minsk, le corps polonais qui était à Sucha, s'en trouvait à la distance de cinq lieues: et quoique tout fût prévu pour un tel cas, comme de coutume, les ordres se croisèrent, les obstacles se présentèrent, et les divisions ne se mirent en mouvement de retraite, que deux heures après minuit. Le lendemain, il était 11 heures avant midi, quand les derniers corps polonais passèrent par Minsk; mais les Russes ne se présentèrent pas encore: et ils ne le pouvaient pas, puisque le feldmaréchal, au lieu de se

porter droit de Kuflewo à Minsk, se rendit à Kaluszyn, pour joindre ses autres corps et gagner la chaussée: c'est de ce dernier lieu qu'il s'avança vers Minsk. Par là, il est évident qu'il ne pensait nullement à se jeter sur la ligne de retraite des Polonais, ou à les menacer en flanc, mais qu'il voulait tout simplement s'avancer, et que pour éviter les obstacles du Kostrzyń, il avait tourné les positions polonaises par Kuflewo: qu'enfin il avait exécuté cette manoeuvre par des ordres supérieurs et à contre-coeur.

L'armée polonaise se retira par la chaussée vers Dembe-Wielkie: son arrière-garde restait à Minsk en attendant l'ennemi. Cette arrière-garde était composée de la 2de division d'infanterie du général Gielgud, et de la division de cavalerie de Skarzyński. L'infanterie tenait une position en arrière de la ville, en couronnant à cheval les hauteurs sablonneuses sur la chaussée: elle appuyait son aîle droite sur le bois, son aîle gauche était couverte par la cavalerie de Skarzyński. Le 2d et le 3me régiment des lanciers étaient en avant de la ville, qui était occupée par un bataillon. Les colonnes russes commencèrent à se présenter vers midi. C'était le corps de Pahlen I, qui marchait par la route de Ceglowo. Après une longue canonnade, les Russes s'ébranlèrent enfin. La 1re division par la chaussée, trois régimens de la 2de division à gauche de la chaussée (le reste de cette division se trouvait avec Sacken dans le palatinat de Plock), la 3me division à droite de la chaussée. Le régimens des husards de Łubieński s'élança le premier par les intervalles du 3me et 4me régimens de marine, mais

bientôt ramené par le 3me régiment des lanciers polonais, il n'eut d'autre ressource que de se jeter sous la protection du feu du 4me de marine, qui arrêta la cavalerie polonaise dans son élan. Alors les divisions russes commencèrent à déborder le corps polonais, et le général Manderstiern, à la tête du 3me et 4me de marine, se rendit maître de la ville. Le corps polonais abandonna cette position, et en prit une nouvelle vers Stojadly où il se maintint pendant quelque temps, mais il finit par se retirer sur son armée. Toute cette affaire dura jusqu'à la nuit. Le corps de Pahlen n'avança pas plus loin; il s'arrêta près de Stojadly; les régimens des husards de Lubieński et de Klastycze furent seuls détachés pour reconnaître l'armée polonaise rassemblée à Dembe-Wielkie.

Le 28 avril l'armée russe retourna sur ses pas, et reprit ses anciennes positions sur le Kostrzyń. Diebitsch dans ses rapports alléguait pour cause de ce mouvement rétrograde le manque de vivres; mais ce n'est pas là le motif réel, quoique tout ce mouvement en avant et en arrière reste inexplicable jusqu'à ce jour: selon toute apparence il s'avançait, quoique à contre-coeur, pour livrer une bataille; mais trouvant dans une seule division une résistance si opiniâtre, il n'osa pousser plus loin. De l'autre côté, le général Skrzynecki a proclamé dans ses rapports, qu'il avait été prêt à accepter la bataille près de Brzeziny; mais telle n'était pas l'intention du général, car la 1re division avait déjà rétrogradé sur Milosna, et une partie de l'artillerie même vers Praga: peut-être aurait-il

accepté la bataille dans les champs de Grochow, mais non à Brzeziny.

Après la retraite des Russes, l'armée polonaise s'avança lentement, et occupa ses anciennes positions en face des Russes, mais avec plus de précaution, plus concentrée vers Jendrzejow, où se trouvait le quartier-général: alors une autre manoeuvre semblable à celle que les Russes avaient faite par Kuflewo, ne pouvait plus avoir lieu.

Le général Umiński s'étant aussi retiré avec son corps de Liw à Okuniewo, s'avança également de nouveau: c'est pendant cette marche que le régiment de Lublin battit deux régimens de husards russes, et les poursuivit deux heures entières. Depuis ce temps, entre les deux armées principales, tout resta tranquille jusqu'au 12 mai.

Il est temps de jeter les yeux sur les grandes aîles des deux armées.

A l'aîle gauche, dans le palatinat de Plock, quand le général Umiński fut parti avec son corps, le général Lewiński restait avec une partie de la garnison de Modlin, pour couvrir le pays de ce côté-là. Plusieurs escarmouches eurent lieu dans ces environs avec le général Sacken: le général Lewiński se tenait toujours sur la hauteur de Pultusk; mais quand les détachemens de la garde commencèrent à renforcer Sacken, devenu trop faible, il fallut bien qu'il réçût des renforts à son tour de l'armée principale. La division de cavalerie toute entière du général Jankowski, avec le 1r régiment léger partirent vers ces lieux, et alors une petite guerre recommença

entre Rożan et Pułtusk, jusqu'au temps où le théâtre des grandes opérations y fut transporté.

A l'aîle droite nous avons laissé le général Dwernicki vers Zamość. Les forces considérables des Russes, sous le commandement du général Toll, rassemblées autour de Lublin, semblaient, pour fondre sur lui, attendre le moment où il s'éloignerait de Zamość et voudrait repasser la Vistule. On avait pourtant prévu qu'il pouvait se tourner vers la Volhynie, et pour ce cas, on y avait accumulé des forces considérables, tant pour se défendre contre son invasion, que pour tenir en respect les provinces mécontentes. De nouveaux traités, de nouvelles assurances d'amitié du côté de la Turquie, permirent de transporter dans les provinces polonaises des corps entiers des généraux Rüdiger, Kaizarow et Roth; de sorte qu'enfin il y fut rassemblé des masses imposantes. De notre part, ou l'on avait des renseignemens faux sur les forces russes, ou l'on s'exagérait les forces de l'insurrection qu'on attendait, ou enfin on croyait trop à la fortune du général Dwernicki; car il est inconcevable, comment on avait poussé un corps de 6000 hommes, au milieu des nombreux corps ennemis, dont chacun était plus du double plus fort que le nôtre. Il eût été plus juste, et plus utile en même temps d'envoyer quelque corps au secours de la Lithuanie, où depuis long-temps se continuait une lutte acharnée, tandis qu'en Volhynie tout n'était encore que dans l'espérance. Quoique d'un autre côté les ordres fussent donnés avant que l'on eût la nouvelle de l'insurrection en Lithuanie, l'éloignement de cette

province est plus grand, et tout le corps de la garde se trouvait là; tandis qu'ici, après le départ du général Toll pour la grande armée, le corps du général Kreutz n'était pas assez fort pour nous opposer de grands obstacles, mais surtout la forteresse de Zamość était là, et le corps de Dwernicki tout-près.

Le général Dwernicki sembla encore attendre quelque temps auprès de Zamość, tant pour que les routes devinssent plus praticables après le dégel du printemps, que pour voir quels résultats produirait l'opération de l'armée principale. En effet, quand après le départ du général Toll, le général Kreutz resta seul dans le palatinat de Lublin avec six régimens de cavalerie et trois régimens de grenadiers lithuaniens, il s'en tint à une simple observation, et il n'était point en forces pour se mesurer avec Dwernicki. Ce dernier, après avoir appris que l'armée polonaise s'avançait, ne resta plus oisif près de Zamość, mais ayant fait une fausse démonstration vers Zwierzyniec, comme pour repasser la Vistule, il se retourna avec rapidité, passa le Bug vers Krylow le 10 avril, et le 11, avec cinq pelotons de sa cavalerie, il avait déjà dispersé à Poryck le régiment de dragons de Kargopol. Après ce coup de main, il se tourna vers le midi, mais il changea tout-à-fait de conduite; au lieu de pousser audacieusement dans le pays, comme on devait l'espérer de lui, il se tint toujours sur les frontières de la Galicie, et ne s'avança que très-lentement, comme pour attendre l'effet que produirait son apparition. Cependant le temps pressait, l'ennemi rassemblait ses forces.

Rüdiger venait de Podolie, Roth s'approchait du côté de l'Ukraine, Kaisarow occupait Dubno avec le 3me corps, et pour renforcer Rüdiger, il lui envoya une brigade de la 10me division. Jusqu'à ce temps Dwernicki, quoique sérieusement menacé de front, resta tranquille sur ses derrières. Le général Kreutz ne pouvait, pour opérer contre Dwernicki, sortir du palatinat de Lublin, parcequ'il avait à observer devant lui le corps polonais du général Sierawski, qui était déjà organisé dans le palatinat de Sandomir pour pouvoir entrer en campagne.

Les nouveaux régimens de l'infanterie polonaise commencèrent en partie à entrer en ligne, et le corps de Sierawski fut composé du 10me et du 11me régimens, chacun à deux bataillons, du 4me bataillon du 2d de ligne, et d'un bataillon des chasseurs de Sandomir, en tout 6 bataillons; mais ces troupes n'étaient qu'en partie armées de fusils, le reste n'avait pour toute arme que des piques et des faux. La cavalerie se composait de deux régimens de Sandomir et d'un de Kalisz. L'artillerie traînait six pièces parmi lesquelles deux du calibre de trois. Tout ce corps pouvait s'élever à 6000 hommes.

Il avait la destination d'entretenir la communication entre Dwernicki et Zamość, et de harceler le corps du général Kreutz, pour empêcher que celui-ci ne détachât une partie de ses troupes en Volhynie. Je ne sais pas quelles instructions pouvait avoir reçues le général Sierawski, mais il paraît que pour ce but il devait passer la Vistule, et marcher vers Zamość. Mais le général Sierawski, comme peu de personnes

dans un âge si avancé, vieillard avec l'âme d'un jeune homme, se voyant en face d'un ennemi, dont les forces n'excédaient pas trop les siennes, résolut de se mesurer avec lui, enflammé peut-être par la gloire de Dwernicki, et ne considérant pas qu'il commandait des soldats tout novices et mal armés.

Ainsi après avoir effectué le passage de la Vistule dans les environs de Jozefowo et de Kazimierz, il se porta droit sur Lublin, où se trouvait rassemblé tout le corps russe. Le général Kreutz, après avoir appris l'approche des Polonais, marcha au-devant de Sierawski, et les deux avant-gardes se rencontrèrent à Belżyce. Celle des Polonais se replia sur son corps dans le village de Wronowo, où le général Sierawski avait pris position en attendant l'ennemi. Le général Kreutz, en arrivant, s'apperçut qu'un petit mamelon, à l'aîle gauche polonaise, qui dominait la position toute entière, n'était pas occupé par les Polonais, ordonna sur-le-champ au général Dellinghausen de s'en emparer avec le régiment de dragons de Kazan, qui s'y logea et y plaça bientôt la 17me batterie à cheval, qui commença à foudroyer la ligne polonaise. Le général Sierawski s'appercevant de l'importance de cette hauteur, voulut la reprendre avec son bataillon des chasseurs de Sandomir, mais un bataillon des carabiniers de Newa accourut au secours des siens, et les Polonais ne purent en déloger les Russes. Pendant ce temps, le général Kreutz déploya une batterie de huit bouches-à-feu en avant de Wronowo, et après une canonnade de deux heures, il ordonna d'emporter ce

village aux régimens de grenadiers de Luck et de Samogitie, qui s'en rendirent maîtres. L'infanterie polonaise se maintint encore quelque temps dans le cimétière du village, mais elle en fut à la fin délogée par le bataillon de carabiniers de Newa, et Wronowo resta en entier au pouvoir des Russes. Dans cette conjoncture le genéral Sierawski se décida pour l'offensive: il fit avancer toute son infanterie pour reprendre Wronowo, tandis que lui-même avec toute sa cavalerie il fondit sur l'aîle gauche des Russes. C'était un moment décisif. Le général lui-même était à la tête des escadrons, mais dans ce moment la cavalerie de Kalisz trompa l'attente de Sierawski. L'ennemi résista à cette charge avec ses deux régimens de cavalerie, tandis que le général Dellinghausen, avec deux régimens de dragons et deux de cosaques, se postant à l'aîle droite, menaça directement la ligne de retraite des Polonais vers Opole. Alors tout le corps rétrograda, mais ayant occupé un bois sur la route d'Opole, il résista jusqu'à la nuit, et les Russes n'avancèrent pas plus loin.

Cette journée n'avait pas causé de grandes pertes aux Polonais, mais elle leur fit voir qu'ils n'étaient pas en état de se tenir sur la droite de la Vistule: il fallut de bonne-heure songer à passer ce fleuve pour éviter un désastre. Ce passage de la Vistule exécuté dans quelques bateaux, à défaut de ponts, était très-difficile, et il ne pouvait se faire que dans plusieurs endroits à la fois: pendant ce temps les Russes se présentèrent, et serrèrent tellement les Polonais auprès de Kazimierz, que la re-

traite se changea en déroute; les uns se jetèrent à la nage dans la Vistule, les autres se rendirent prisonniers, le reste se dispersa dans les bois. C'est alors que fut tué le colonel Julien Małachowski, au moment, qu'une faux à la main, il s'élança à la tête d'une poignée de braves pour arrêter les Russes. Aucun canon pourtant ne fut perdu, une partie du corps effectua son passage au-delà de Pulawy; le général Sierawski passa le dernier. La perte des Polonais fut d'abord évaluée à 2000 hommes, mais plus tard il a été constaté qu'elle n'était pas de plus de 1000 hommes.

On éclata en reproches et en invectives contre le général Sierawski, pour s'être laissé battre dans cette affaire. Comme de coutume on jugea par les effets; mais qu'aurait-on dit s'il avait remporté une victoire? Les Russes ne se trouvaient pas trop en force dans ces lieux, pour que le général Sierawski ne dût pas hasarder cette affaire. Le combat même de Wronowo lui fait beaucoup d'honneur, aussi bien qu'aux jeunes soldats de ce corps. Le général avait montré une grande vigueur; il s'était retiré, mais il n'était pas défait, quoique le régiment de Kalisz n'eût pas fait son devoir. J'ignore combien le désastre arrivé plus tard pendant le passage doit peser sur Sierawski: pour en juger il fallait être présent à l'affaire. Le plus sûr moyen de ne pas s'attirer de blâme, c'était de ne point se battre, comme fesaient les autres généraux: sa plus grande faute fut de s'être tenu à la hauteur de l'élan national, qui désirait, qui sollicitait de combattre.

D'après ma manière de voir les choses, le plus de blâme doit tomber sur les dispositions générales. Le général Sierawski devait avoir des ordres précis, ou de ne pas passer la Vistule, ou, en la passant, de marcher droit sur Zamość; autrement il ne pouvait éviter un engagement. Mais le mal principal consistait dans la fausse conception de la guerre dans ces lieux par le général en chef, et par la fausse direction donnée à ce corps. Le palatinat de Sandomir n'était pas plus sûrement défendu par un corps posté sur la Vistule en-avant de Pulawy, que par un corps qui se serait tenu le long de la rivière de Wieprz. Tout ce corps de Sierawski devait passer la Vistule sur le pont qui venait d'être jeté près de Potycza, marcher vers le Wieprz, se joindre là au général Pac, qui commandait un corps composé de cinq nouveaux régimens, les 12, 14, 15, 16 et 21e, en tout 12 bataillons, trois régimens de cavalerie, 1r des chasseurs de Krakusy et de Plock, 12 escadrons avec 14 canons. Ce corps, ayant derrière lui un pont sur la Vistule à Potycza, tourna inutilement aux environs de Żelechowo, marcha vers Stoczek, se retira vers Potycza, et consuma ainsi un mois entier sans aucun but, n'ayant devant lui que de faibles détachemens des généraux Gerstenzweig et Thiemen. Ces deux corps de Sierawski et de Pac réunis formaient une masse de 18 bataillons, de 23 escadrons avec 20 bouches-à-feu, et pouvait se joindre à l'armée principale, prendre part aux opérations de cette armée, en être appuyée à son tour; et si elle s'était portée dans le palatinat de

Lublin, c'eût été pour des succès certains et brillans. Certes, en opérant par Kock et Lewartow, elle aurait amené d'autres résultats, qu'en marchant par Opole et Bełżyce, ce qui, en cas de succès, ne menait à autre chose qu'à refouler en arrière le corps de Kreutz, jusqu'à ce qu'il eût reçu des renforts. Le plus sûr moyen de couvrir les derrières de Dwernicki était de battre Kreutz, d'anéantir son corps.

La marche de Dwernicki dans la Volhynie était également trop précipitée. Il n'était pas contraint de se hâter, quand l'insurrection dans la Volhynie n'avait pas encore éclaté; il pouvait attendre encore deux semaines, et pendant ce temps, conjointement avec le corps de Sierawski, culbuter le corps de Kreutz; ce qui était infaillible d'après les positions que tenaient alors les deux armées principales. C'est alors, après la défaite de ce corps ennemi, après l'affranchissement du palatinat de Lublin, qu'on aurait pu pousser dans la Volhynie, et les résultats auraient été bien différens. J'insiste sur ce point: la faute à cet égard fut une des capitales, et exerça une influence marquée sur notre perte.

Après l'échec de Wronowo, toute la communication entre Dwernicki et le royaume restait interrompue; on ne pouvait lui porter de secours, qu'avec la plus grande difficulté, et on aurait pu prévoir quelle serait la fin de cette expédition.

Le général Rüdiger avait déjà rassemblé ses forces, et comptait jusqu'à 12,000 hommes avec 22 canons. Le 16 avril, le général Dwernicki partit de Droskopole, et vers midi il atteignit la ville de Bo-

remle, située sur la rive gauche de la rivière du Styr. On jeta un pont sur cette rivière dans l'espace de quatre heures, et un bataillon occupa le bois situé en-avant du pont. Dwernicki s'arrêta là en attendant ce que ferait l'ennemi. Le 18 avril, Rüdiger se présenta avec son corps devant le pont; il assaillit le bois avec huit bataillons, et rejeta le bataillon polonais sur l'autre rive: après quoi, sous la protection de six pièces, il s'efforça d'emporter le pont: mais tous ses assauts furent repoussés et la canonnade se prolongea pendant quelques heures. Le 19, Rüdiger se maintint fortement dans la posession du bois; avec le reste de son corps, il passa la rivière du Styr à une lieue au-dessous de Boremle, auprès du village de Chryniki, et se portant par Nowosiolka, il s'approcha de Boremle. Dwernicki laissa là son infanterie et une partie de l'artillerie pour la défense du pont, et après avoir envoyé six escadrons pour observer la route de Beresteczko, avec le reste de sa cavalerie et huit pièces, il marcha droit sur Rüdiger. Le combat fut très-court, à la Dwernicki: les lanciers polonais s'élancèrent sur l'artillerie qui fut enlevée, et deux fortes charges, l'une après l'autre, décidèrent du succès de cette journée. La cavalerie russe rompue, taillée en pièces, s'enfuit laissant sur le champ de bataille huit pièces, qui tombèrent entre les mains des Polonais. Le désastre aurait été terrible, si dans le fort de la mêlée, le régiment de husards d'Owiopol ne fût tombé dans le flanc des Polonais, ce qui les arrêta un moment. Les Russes eurent un grand nombre de tués, en-

tre autres le général Paszkow. Dwernicki passa la la nuit sur le champ de bataille. Cette affaire est du nombre de ces évènemens si rares dans les annales militaires, où la victoire fut remportée sur des ennemis trois fois plus nombreux.

Dès ce moment Rüdiger n'osa plus faire front, avant que les nouveaux secours ne l'eussent renforcé. Le 20 avril, Dwernicki passa le Styr sans obstacle auprès de Beresteczko. Sur ces entrefaites, de nouvelles troupes envoyées par le général Kreutz, arrivèrent dans la Volhynie. Le général Davidow, avec un régiment de cosaques du Don, et deux régimens de dragons de Finlande et de Kirejew, après avoir passé le Bug, s'avança vers Wlodzimierz, où l'insurrection commençait à s'organiser. Le soldat novice, et même presque sans armes ne put faire une longue résistance: Wlodzimierz fut occupé par les Russes, quoique le combat se continuât encore dans les rues et dans les maisons. De cette manière Dwernicki avait perdu sa communication avec Zamość, tandis que Rüdiger, renforcé par les détachemens envoyés par Krassowski et Kaizarow, porta son corps jusqu'à 18 bataillons et 72 escadrons avec 50 bouches-à-feu. Avec de telles forces, il entreprit de couper Dwernicki des frontières de l'Autriche qui, à l'extrémité, pouvaient lui ouvrir un asyle. Il semble que cette triste pensée préoccupait déjà Dwernicki, qui sans munition, avec un corps très-affaibli, serré par les corps russes n'avait presque d'autre parti à prendre. Le 21 avril, il partit de Radziwilowo, et par Poczajewo, il se dirigea vers Krze-

mieniec; mais Rüdiger le dévança; arrivant par Beremle, il se plaça sur les hauteurs situées en-avant de la ville, et qui forment une position si forte que Dwernicki n'osa l'y attaquer. Le 22, il partit pour Turaz; le 23 il fut à Kolodno. Là il apprit par les prisonniers russes, que Rüdiger se pressait de gagner Wyszogrodek pour surprendre une forte position dans les montagnes entre Ilinica en Gallicie, et Lutinica en Volhynie, et couper de cette manière le corps polonais des frontières de l'Autriche. Dwernicki fit aussitôt une marche forcée, et dévança son adversaire de deux heures. Bientôt Rüdiger se présenta, et après avoir reconnu la position, même avec des forces si supérieures, il n'osa assaillir les Polonais: deux jours entiers il manoeuvra de la droite à la gauche, et de la gauche à la droite, en cherchant un point par où il pût exécuter son attaque avec plus de sûreté. Enfin il eut recours au dernier moyen: il occupa le bois qui s'étend jusqu'à Radziwilow avec une partie de l'infanterie et le régiment des dragons de Kargopol, et dans la nuit du 26 avril il détacha un corps composé de la 3me division des hussards et des trois régimens de la 1re division de dragons, qui viola la frontière de la Galicie, désarma les postes autrichiens, et se dirigea en arrière du corps polonais, auquel il ne resta dès lors d'autre parti que de chercher un refuge dans les états de l'empereur d'Autriche. Rüdiger le poursuivit dans la Galicie, et quoique les Polonais ne tirassent plus, se trouvant sur le terrain d'une puissance neutre, les Russes n'eurent aucun égard à leur bonne foi; ils

tuèrent aux Polonais encore quelques dixaines d'hommes. La poursuite ne cessa que lorsqu'un détachement de husards hongrois sous le commandement du colonel Fakh se fût présenté. Le corps de Dwernicki partit pour Chlebanówka, où, en vertu d'ordres supérieurs, il fut désarmé, et emmené dans le fond de l'Autriche; il ne comptait plus dans ce temps que 3000 hommes.

La destruction de ce corps influa de la manière la plus pernicieuse sur la cause des Polonais: non seulement parce qu'elle lui ôtait un si brave corps, qui du commencement de la guerre, avait rendu les plus importans services à la patrie, mais surtout parce qu'elle agissait dangereusement sur les esprits et sur le moral du reste de l'armée. Les troupes polonaises étaient accoutumées à recevoir toujours de bonnes nouvelles de Dwernicki, et la victoire toute récente de Boremle les avait exaltés au plus haut point; la calamité inattendue les consterna d'autant plus. Ceux qui avaient fait cette campagne en Pologne, quand plus tard les malheurs nous accablaient, purent plusieurs fois entendre dire aux Polonais: „avec Dwernicki, le bonheur nous a abandonné;“ et en vérité ce fut un grand désastre, car depuis cette époque nous commençâmes à compter des revers.

Je ne suis point du nombre de ceux qui, jugeant par les effets, ont blâmé l'expédition de Dwernicki en Volhynie, dans sa conception même. Nous ne pouvions pas raisonnablement espérer de finir cette guerre avec succès, sans la transporter dans les an-

ciennes provinces polonaises. Le patriotisme des provinces de Volhynie, de Podolie et de l'Ukraine, connu depuis long-temps, ordonnait avant l'insurrection en Lithuanie de tourner les yeux d'abord sur eux, surtout lorsqu'il se présentait des moyens si faciles d'exécuter ce dessein. Celui qui avait ordonné cette expédition n'avait fait que céder aux voeux de la nation. Mais il était pernicieux d'envoyer d'aussi petites forces que celles que Dwernicki menait avec lui, et de penser à cette expédition avant d'avoir détruit le corps de Kreutz: alors le palatinat de Lublin devenait libre, et une large communication s'ouvrait entre ces provinces et le royaume: alors le corps du général Sierawski pouvait y avoir aussi sa part, et même un plus grand nombre de troupes.

A l'époque où Dwernicki seul fut commis à cette expédition, quel que soit le chef qui en donna *l'ordre* à ce brave général, je ne balance pas à déclarer qu'il fut sacrifié sans réflexion, sans utilité pour la patrie, mais non sans gloire pour lui-même, comme pour les braves qu'il commandait.

Au reste le corps de Dwernicki ne fut point lancé dans la Volhynie dans le but de lui faire seul battre et vaincre les troupes russes: sa mission était de répandre l'embrasement de la révolution dans toutes les provinces de la vieille Pologne. Mais comment parvenir à ce but, en ne fesant qu'effleurer les provinces, toujours en vue des provinces autrichiennes, comme s'il avait prévu un désastre imminent? Cette conduite, très-propre à ralentir l'élan patrio-

tique, n'était pas faite pour inspirer la confiance; et, sans doute, tel qui, de son propre mouvement, aurait couru aux armes, voyant l'incertitude et le défaut de confiance dans le corps polonais, commença à hésiter et s'arrêta, dans la crainte de se compromettre sans succès. Cette conséquence paraîtra naturelle à quiconque est habitué à étudier le coeur humain.

Le seul moyen de réussir qui se soit présenté au général Dwernicki, était de se jeter avec audace et détermination dans le coeur des provinces polonaises, sans crainte de s'engager au milieu des corps russes. L'ennemi n'avait pas des troupes suffisantes pour le cerner de toutes parts; il aurait toujours rompu leurs lignes; et se portant ensuite dans d'autres contrées, il aurait parcouru ces vastes plaines, libre comme le vent, aucune rivière large, aucune chaîne de montagnes ne mettant obstacle à ses marches: il se serait transporté de Kiew à Kamieniec, de Wlodzimierz à Tulczyn; ces riches provinces auraient abondamment pourvu à la remonte de ses chevaux: et il aurait semé sur ses traces des héros, qui en essaims innombrables auraient parcouru la lice sanglante, les yeux fixés sur son immortelle cavalerie, comme sur un modèle; l'égaler eût été le but de tous leurs travaux, de tous leurs désirs: ce n'est pas exagérer de dire que bientôt peut-être 30,000 hommes d'une superbe cavalerie auraient parcouru ces provinces, et harcelé de toutes parts les Russes, et si des batailles telles que celle de Boremle s'étaient renouvelées, bientôt ils n'au-

raient plus su que faire dans ces provinces. Quelle brillante, quelle immortelle carrière ne s'ouvrait-il pas devant Dwernicki! il n'avait qu'à marcher sur les traces de Czarniecki, qui, dans un temps chargé de malheurs, avait sauvé la patrie de cette manière. En supposant que peut-être accablé de revers, il n'eût pu tenir plus long-temps, ne pouvait-il pas faire ce qu'avait exécuté avant lui Rożycki qui, avec deux-cents hommes avait parcouru cent lieues de pays, à travers des corps innombrables de Russes, et qui, en combattant tous les jours, du fond de l'Ukraine, avait atteint Zamość, où il trouva à la fois son salut, et une gloire digne de passer à la postérité?

Après la chûte de Dwernicki, il était triste de prévoir le sort qui attendait quelques insurrections partielles qui avaient éclaté en divers districts. Le désespoir en avait prolongé la lutte, mais à la fin elles succombèrent toutes sous le poids de la puissance russe, sans gloire, sans qu'aucune mémoire ait conservé ni leurs malheurs, ni leur dévouement. Un seul corps important qui s'était formé, et fort de 1600 hommes, restait encore sous le commandement du vieux général Kołyszko; mais à la suite d'un engagement malheureux aux environs de Daszkow, avec le corps du général Roth, il fut dispersé, et les débris trouvèrent avec peine leur salut sur les terres de l'Autriche. Tous ces efforts eurent pourtant l'effet que le corps du général Roth ne put abandonner la garde de ces provinces, et que ceux des généraux Kaizarow et Rüdiger retenus encore quelque temps ne purent prendre part aux opérations militaires dans

le royaume: quoique tout y fût tranquille, les deux armées y restaient, mais inactives comme en temps de paix: à peine quelques escarmouches firent souvenir de la guerre.

Après le combat de Wronowo, le général Skrzynecki avait sérieusement réfléchi sur tout ce que la position du général Dwernicki pouvait avoir de difficile dans la Volhynie; jusqu'à ce temps il en ignorait le malheur, et il se décida enfin à lui envoyer du secours sous les ordres du général Chrzanowski. Le feldmaréchal Diebitsch de son côté avait aussi remarqué que la position du général Kreutz, dans le palatinat de Lublin, était très-périlleuse, qu'à chaque moment une partie de l'armée polonaise pouvait fondre sur lui, et que, surtout du côté du pont de Potycza, il était toujours menacé par le corps du général Pac, fort de 12 bataillons, 12 escadrons, avec 14 pièces; car il ne pouvait supposer qu'un tel corps serait un mois entier en mouvement d'aller et venir, et, ce qui était plus incroyable encore, sans aucun but. Voilà pourquoi, inquiet, il poussa sous le colonel Kuzniczew un détachement composé de deux régimens de cosaques Czarnomorski et Atamanski, pour faire une reconnaissance dans les environs de Ryki; et il envoya au secours du général Kreutz la 3me brigade de la 24me division d'infanterie et la 2de brigade de la 2de division de chasseurs à cheval, tandis que la 1re brigade de cette division se trouvait déjà depuis long-temps dans son corps. Le colonel Kuzniczew partit pour Ryki, presque dans le même temps, que l'expédition du général Chrzanowski aban-

donnait l'armée polonaise. Elle se composait de la brigade de Ramorino, 1r et 5me régimens de ligne, six bataillons; de la 1re batterie à cheval, et des régimens de cavalerie, 1rs des chasseurs et des Krakusy, qui furent détachés du corps du général Pac. Vu que les bataillons dans ce temps-là étaient déjà affaiblis, et ne comptaient plus que 500 hommes, le corps entier ne surpassait pas en nombre 5000 hommes.

Le 8 mai, le général Chrzanowski parvint à Kock, où beaucoup de bagages et 150 prisonniers tombèrent entre ses mains. Le colonel Kuzniczew fut tellement effrayé de ce mouvement qu'en fuyant de Ryki, il avait passé le Wieprz à la nage près de Lysobyki pour se joindre au général Kreutz. Celui-ci dans ce temps, avec tout son corps, était posté près de Garbowo, sur la route de Lublin à Pulawy, pour observer le corps polonais qui s'organisait de *nouveau* dans le palatinat de Sandomir, et qui avait passé sous le commandement du général Dziekoński. Le général Kreutz, instruit du mouvement du général Chrzanowski, se porta le 9 mai avec toutes ses forces vers Kamionka, après avoir envoyé le général Fezi avec la 3me brigade de la 24me division en reconnaissance à Firlei. Cette brigade, assaillie dans le bois de Firlei par quatre bataillons du général Ramorino, battue, après avoir perdu 500 hommes prisonniers, aurait été anéantie, puisque la cavalerie polonaise lui coupait déjà la retraite vers Kamionka, si le général Dellinghausen ne fût accouru à temps avec une nombreuse cavalerie pour la dégager et couvrir sa re-

traite vers Kamionka. Le général Chrzanowski entra sans obstacle à Lewartow; Kreutz à Kamionka. Le général polonais ne devait point perdre de temps; il devait se hâter de repasser le Wieprz; mais il s'était trop arrêté à Lewartow, pour ne pas laisser aux Russes le temps de l'atteindre dans ce lieu. Le 10 mai, le général Kreutz abandonna donc avec son corps Kamionka, et marcha par Kozlowka sur Lewartow. Son aîle droite se composait de la brigade des grenadiers lithuaniens, qui venaient de Nowydwor, son aîle gauche, de la brigade de la 24me division, qui était partie de Kamionka: derrière cette brigade s'avançait la 2de brigade de la 2de division des chasseurs à cheval, et le régiment des dragons du prince de Würtemberg; derrière celle des grenadiers, marchait la 1re brigade de la division des chasseurs, et le régiment des dragons de Kazan. Le but du général Kreutz était évidemment d'accumuler les Polonais sur le Wieprz. Dès que ce corps fut en présence de Lewartow, une batterie à cheval s'élança, et se porta sur les hauteurs qui s'étendaient le long de l'aîle droite des Russes, d'où elle tirait sur les Polonais, et leur causait beaucoup de pertes. Le général Chrzanowski qui avait présenté le front à l'ennemi, tandis qu'il rangeait ses troupes en échelons pour le passage de la rivière, voulant se mettre à l'abri du feu de cette artillerie, ordonna la charge au 1r de chasseurs, qui l'exécuta avec vigueur, mais qui pourtant ne put s'emparer des canons. L'ennemi voulant profiter du désordre inévitable dans un tel cas, lança à son tour toute sa cavalerie de l'aîle droite, surtout dans

l'espoir de reprendre ses 500 prisonniers perdus la veille. Mais cette cavalerie repoussée, après avoir souffert de grandes pertes, se replia sur son corps, sans remporter le moindre avantage. La lutte dura cinq heures entières, depuis les cinq heures du matin jusqu'à dix heures. Pendant ce temps les Polonais, en se retirant au pas, passèrent en bon ordre la rivière du Wieprz, près du village de Żarniki, en présence de l'ennemi, et en le combattant toujours. Kreutz n'avait pas atteint son but, quoique le plan fût conçu avec habileté. Il y eut une compagnie seule du 1r de ligne qui fût coupée à Lewartow; s'étant enfermée dans un cloître, elle résista avec le courage du désespoir jusqu'au soir tandis que le corps entier du Kreutz s'efforçait à la vaincre, croyant, d'après la résistance, tenir entre ses mains une grande partie des troupes polonaises: elle se rendit enfin comme prisonnière, et les Russes voyant cette poignée de braves de cent hommes, ne purent leur refuser une haute admiration.

Le cours du Wieprz fait beaucoup de détours; c'est pourquoi le corps polonais traversa cette rivière jusqu'à trois fois, à Żarniki, à Zawieprzyce, à Lenczna, pour avancer droit par la route qui conduit à Zamość. Il marcha tranquille pendant quelque temps, mais auprès d'Izbica son chemin fut traversé par deux régimens de cosaques et deux régimens de dragons. Pourtant l'ennemi n'eut pas l'audace de se présenter de front, il espérait seulement, en harcelant les Polonais, pouvoir dans la marche remporter quelques avantages: c'est pourquoi,

il se jeta, auprès de Stary-Zamość, sur le 1r régiment des chasseurs qui tenait l'arrière-garde, mais accueilli vigoureusement par un bataillon qui s'était posté à Stary-Zamość, il cessa de tenter la fortune. Le corps polonais entra à Zamość le 11 mai, y amenant avec lui 800 prisonniers, après avoir fait en trois jours vingt lieues de marche, et livré plusieurs combats.

L'on avait faussement supposé, que ce corps était destiné à remplacer le général Dwernicki vers Zamość, tandis qu'il était destiné à marcher droit dans la Volhynie, pour lui porter secours: c'est pourquoi il ne pouvait faire autrement que de passer par Kock, en laissant derrière lui le corps russe du général Kreutz. Si plus tard ce corps se porta vers Zamość, c'est que dans sa marche il avait appris le malheur de Dwernicki, et dès-lors il n'avait que faire en Volhynie; et ne pouvant rebrousser chemin, parceque le général Kreutz venait de lui couper la ligne de retraite, il se jeta sous les remparts de Zamość.

Le général Kreutz, informé du mouvement du général Chrzanowski, se porta de Garbowo à Kamionka, parcequ'il savait déjà que Dwernicki avait été défait en Volhynie. Sans cet évènement, il aurait nécessairement dû marcher vers Lenczna, et poursuivre cette route, pour aller trouver le corps polonais, et empêcher la jonction des deux corps. Mais quand Dwernicki se fut retiré en Galicie, les circonstances changèrent de face, la marche de Chrzanowski en Volhynie ne put plus inquiéter les Russes, qui ne pensèrent dèslors qu'à le couper de son

armée principale. Le général Kreutz, en se portant vers Kamionka, avait déjà atteint ce but, quand le corps polonais se trouvait à Lewartow, et il pouvait espérer avec raison, ou de défaire lui-même ce corps, si tout allait au gré de ses désirs, ou de le pousser dans la Volhynie, où il trouverait sa ruine plutôt qu'il ne trouverait Dwernicki; ou enfin de l'acculer sous les murs de Zamość, où il demeurerait inutile au reste de l'armée. Le général Kreutz, tenant une position centrale à Lublin, restait toujours maître du palatinat de Lublin, et sans avoir besoin de renforts, il tenait en respect aussi bien le corps du général Chrzanowski près de Zamość, que celui qui, dans le palatinat de Sandomir, était commandé par le général Dziekoński: quoique ces deux corps polonais pris ensemble fussent bien plus forts que le corps russe. Tant il est vrai que dans la guerre tout dépend de bonnes dispositions. Il est donc à regretter que *la nouvelle* du malheur de Dwernicki ne fût pas arrivée plutôt à l'armée polonaise: le corps de Chrzanowski n'aurait pas été détaché, et il ne serait pas resté si long-temps inutile auprès de Zamość, d'où il ne fut retiré plus tard qu'avec peine et avec de grands périls.

La guerre dans ces environs est une preuve éclatante de cette vérité, qu'avec des dispositions mal prises, en général, les élémens les plus excellens seront employés en vain, et n'amèneront aucun résultat. Où trouver des corps tels que ceux de Dwernicki et de Chrzanowski? et pourtant les corps de Dwernicki, de Chrzanowski et de Sierawski qu'ont-ils fait? ont-ils répondu à l'attente que l'on était fondé à en con-

cevoir et par leur nombre, et par leur valeur? Un seul corps russe, celui du général Kreutz, composé d'abord de 6 bataillons et de 32 escadrons seulement, plus tard, comptant 10 bataillons et 40 escadrons, chose étonnante! avait défait de pareils corps, les avait paralisés, ou influé directement sur leur perte, par l'unique moyen d'occuper une position centrale à Lublin, tandis que les corps polonais arrivaient de divers côtés, sans aucun ensemble, isolés, pour se présenter chacun à son tour sur le champ de bataille. Que n'auraient-ils pu exécuter, s'ils avaient été mis en action à la fois: renforcés encore par le corps du général Pac, et alors comptant 27 bataillons, et une cavalerie telle que celle de Dwernicki, non-seulement ils auraient anéanti le corps de Kreutz, mais, en portant la guerre dans la Volhynie, ils auraient fait reculer les Russes jusqu'aux frontières de la vieille Russie. Mais c'est toujours dans la supposition que le général en chef aurait persisté dans sa pernicieuse résolution d'éviter une grande bataille; car après la défaite de Kreutz, il n'aurait pu faire mieux que de rapprocher une telle masse d'armées principales, et de porter alors, avec des forces concentrées, un coup décisif à l'armée russe. Après la défaite de cette armée, on aurait eu l'option de se jeter ou dans la Volhynie, ou dans la Lithuanie, la route nous eût été partout ouverte.

Le général en chef ne voyait rien de tout cela, car il ne cessait de tenir ses forces éparpillées; ce ne fut que par des instances réitérées qu'on l'engagea enfin à dissoudre le corps du général Pac, dont la cava-

lerie avait déjà passé sous les ordres du général Chrzanowski. Rien n'empêchait de faire cela un mois plutôt, et alors ces nouveaux régimens joints aux anciens auraient beaucoup gagné en adresse et en connaissance du service; mais tout ce temps fut perdu pour eux, dans les perpétuelles marches et contremarches exécutées sans but et sans utilité. Cette réunion des nouveaux corps aux anciens était d'autant plus urgente, que les vieux soldats diminuaient à vue d'oeil: cette perte fut en partie réparée par 4000 Polonais prisonniers de guerre, qui prirent le service dans nos rangs, mais ils n'y suppliérent pas assez pour qu'elle ne commençât à se faire sentir.

Après l'arrivée des nouveaux régimens, l'infanterie fut divisée en cinq divisions.

Première division,

Commandant: le général *Rybiński.*

Le 1r régiment	léger,	bataillons	3
2d —	de ligne	—	3
12me —	—	—	2
16me —	—	—	2
Bataillon des chasseurs de Podlachie			1
		bataillons	11

Seconde division,

Commandant: le général *Gielgud.*

Le 2d régiment	léger,	bataillons	3
4me —	—	—	3
7me —	de ligne	—	3
19me —	—	—	2
		bataillons	11

Troisième division,

Commandant: le général *Małachowski.*

Le 4me régiment	de ligne,	bataillons	3
8me	—	—	—	3
5me	—	léger	—	3
Le régiment des vétérans			—	2
Bataillon de la légion lithuanienne,			—	1
			bataillons	12

Quatrième division,

Commandant: le général *Milberg.*

Le 3me régiment léger,	bataillons	3
Le régim. des grenadiers	—	4
Le 15me régiment de ligne,	—	2
Le 13me de ligne devait arriver plus tard,		
	bataillons	9

Cinquième division,

Commandant: le général *Kamieński.*

Le 3me	régiment	de ligne,	bataillons	3
6me	—	—	—	3
14me	—	—	—	2
20me	—	—	—	3
			bataillons	11

Les autres nouveaux régimens ou avaient une autre destination, ou n'étaient pas encore organisés et armés, puisque même les régimens qui venaient de renforcer l'armée principale, n'étaient qu'à moitié armés de fusils; le reste portait des faux, et c'est dans

l'action même qu'ils se pourvoyaient d'armes prises sur l'ennemi.

Le 9me régiment était posté auprès du pont de Potycza. Le 11me et 22me appartenaient au corps du général Dziekoński, dans le palatinat de Sandomir. Le 10me, 13me, 21me et 23me se trouvaient à Varsovie; le 17me et 18me composaient la garnison de Modlin, ou étaient actifs dans le corps du général Lewiński dans le palatinat de Plock.

Lorsque ces nouveaux régimens se furent joints à leurs divisions respectives, le général Skrzynecki se décida enfin à commencer à agir. Tout lui facilitait ses manoeuvres; il était maître de toutes les rivières importantes par des ponts jetés en divers endroits, et défendus partout par de fortes têtes de ponts. Sur la Vistule, il avait des ponts près de Potycza, de Praga et de Modlin; il avait donc une large base d'opérations, sur laquelle il pouvait manoeuvrer à volonté. Il était maître du Narew par les ponts près de Modlin et de Serock, du Bug par un pont auprès de Serock; il pouvait donc se transporter avec l'armée de tous côtés, il pouvait opérer sur telles rives des fleuves qui lui convenaient le mieux.

Le général Skrzynecki, qui ne voulait pas sans doute attaquer la grande armée de Diebitsch dans ses positions fortes, pouvait donc fondre soit sur son aîle droite, soit sur son aîle gauche, quand ces aîles, par la nature de cette guerre, furent détachées et fort éloignées de la grande armée; par ce moyen il pouvait avec toutes ses forces, non seulement accabler une partie de l'armée ennemie, mais encore réduire

le feldmaréchal à abandonner ses positions, et à accepter la bataille dans tel endroit, qu'en vertu de l'initiative, nous étions maîtres de choisir nous-mêmes. Jusqu'à ce temps Diebitsch n'avait reçu aucun renfort, et se trouvait toujours dans une situation pénible. L'aîle gauche de l'ennemi était formée par le corps du général Kreutz dans le palatinat de Lublin, qui, ayant en flanc le général Chrzanowski campé près de Zamość, était sans cesse exposé à un danger imminent dans le cas d'une attaque. Ce corps cependant était peu nombreux, les avantages remportés sur lui, soit moraux, soit matériels ne pouvaient être décisifs, et l'insurrection étant étouffée en Volhynie, cette manoeuvre, quant au moment présent, ne tirait à aucune conséquence éloignée: en tout cas, ce n'eût été qu'une manoeuvre subordonnée et partielle. On devait frapper des coups plus forts, quand on était à même de le faire: le mouvement contre l'aîle droite de l'ennemi, le corps des gardes posté à Lomża, présentait toutes sortes de chances plus importantes et plus avantageuses. Les rivières du Bug, du Narew et la forteresse de Modlin paraissaient formées exprès pour faciliter cette manoeuvre, et donnaient toute sureté au mouvement des Polonais qui, couverts par ces rivières considérables, pouvaient risquer cette manoeuvre, sans perdre leurs communications avec Varsovie, quelque lointaine que fût cette excursion. Les corps de Sacken et celui de la garde étaient trop considérables, pour que leur perte n'influât pas moralement sur le sort de la campagne, et la défaite de la garde n'aurait

pas manqué de répandre la consternation et le découragement dans l'armée et même au fond de la Russie. Outre la possibilité évidente d'exécuter si avantageusement cette manoeuvre, l'insurrection en Lithuanie seule devait y décider le général Skrzynecki. Dire pourquoi il n'avait pas fait cela un mois plutôt, quand les circonstances étaient absolument les mêmes, est une chose difficile à expliquer; comme si ce coup avait exigé de si longues méditations! Par ce délai nous ne gagnâmes rien, nos forces s'épuisaient, et les Lithuaniens furent écrasés par les Russes.

Pour commencer sa manoeuvre, le général Skrzynecki s'y prit avec beaucoup d'adresse. Les Lithuaniens, depuis long-temps, réclamaient notre secours; ils avaient surtout besoin d'officiers familiarisés avec le service militaire, capables de les conduire, et dont ils manquaient absolument. Le général Skrzynecki, résolut donc de saisir cette occasion, de s'y prendre en apparence avec un grand mystère, mais de manière que l'ennemi pût en être bien instruit, et d'abriter par cette ruse l'exécution de son plan. On choisit en conquence un détachement composé d'officiers et de sous-officiers de toutes les armes, qui devaient être employés à l'organisation des troupes en Lithuanie; on leur adjoignit le 1^{r} régiment des lanciers, deux pièces d'artillerie à cheval, et 100 hommes d'infanterie; et afin d'accélérer leurs mouvemens, on les fit monter tous à cheval, sans en excepter l'infanterie. Pour cet effet le régiment de cavalerie de Podlachie fut démonté. Le général Chłapowski fut désigné pour chef de cette

expédition. Ce petit corps devait passer le long du Bug dans l'intervalle qui séparait la grande armée russe du corps des gardes. Une partie détachée des troupes devait l'escorter. Quoique tous ces préparatifs fussent, en apparence, faits avec beaucoup de secret, le maréchal Diebitsch les connaissait parfaitement. Voulant donc surprendre ce corps, et faire en même temps honneur aux gardes qui, depuis le commencement de la campagne, n'ayant été employées nulle part, n'avaient pas eu l'occasion de se distinguer, il donna par complaisance avis de tout ce qui se fesait au prince Michel, qui commandait le corps des gardes. A cette nouvelle ce dernier, le 11 mai, lorsque toute l'armée polonaise restait tranquille dans ses positions, fit rassembler son corps, campé à de grands intervalles depuis Lomża, Zambrowo jusqu'à Wysokie-Mazowieckie, envoya une division d'infanterie et une de cavalerie légère de la garde à Wonsewo, et se plaça avec le reste près de Zambrowo, ayant la rivière marécageuse du Narew sur ses derrières. Dans ces positions il attendit avec patience l'arrivée du petit corps polonais dont il pensait avoir bon compte, et c'était précisément ce qui, d'une manière singulière et imprévue, l'exposait à une perte inévitable.

Le 12 mai au soir, toutes les divisions polonaises firent un mouvement rétrograde, se tournant de Kaluszyn sur Serock vers les ponts jetés sur les rivières du Bug et du Narew. Pour masquer ce mouvement, un corps des troupes fut laissé auprès de Kaluszyn, sous le commandement du général Umiński

lequel se composait de la 4me division d'infanterie du général Milberg, et d'une division de cavalerie du général Tomicki. Un mouvement si général de l'armée polonaise ne pouvait échapper à la vigilance du feldmaréchal Diebitsch; ainsi, quoique prévenu du détachement d'un corps pour la Lithuanie, auquel il opposait les gardes, il résolut, pour s'en convaincre, d'examiner lui-même le fait de plus près, et le 13 mai, il se mit en marche sur la chaussée de Kaluszyn, avec toute son armée.

Kaluszyn était occupé par un bataillon du 3me régiment léger: en avant, à Grosski et à Przetucza se trouvaient les avant-postes et les grandes gardes du 2^{d} bataillon du même régiment, et de la cavalerie du général Bukowski. Tous ces détachemens se replièrent vers Kaluszyn, et de là, poussés par les Russes, vers Jendrzejow, où le corps entier du général Umiński attendait rangé en bataille. Deux bataillons de grenadiers reçurent de suite ces détachemens sous leur protection, et la baïonnette en avant, repoussèrent les Russes, qui les serraient déjà de bien près. Ensuite les bataillons du 3me léger et ceux des grenadiers revinrent pour occuper leurs positions. Les grenadiers se placèrent à droite, le 3me léger à gauche de la chaussée, le 15me de ligne formait la réserve. Les deux aîles étaient appuyées sur les bois, occupés par l'infanterie, l'espace ne permettait pas à l'ennemie de déployer un grand front, c'était une position avantageuse pour les Polonais, qui se trouvaient plus faibles en nombre. L'armée russe, en s'ébranlant du côté du Kostrzyń, avait pris

son chemin par Jablonna; elle arriva sur la chaussée auprès de Kaluszyn, et de là, le corps de Pahlen I en avant-garde, elle poussa vers Jendrzejow. Dans ce lieu, Pahlen rencontra le corps polonais, et alors s'engagea un combat qui dura huit heures entières. Les Russes s'efforcèrent d'avancer par les bois, en débordant les aîles des Polonais, mais la brave infanterie ne perdit pas un pied du terrain, malgré tous les assauts des Russes. Dans cette journée le régiment de grenadiers se distingua particulièrement. Il est dommage que les Russes n'aient pas voulu pousser par la chaussée; toute la cavalerie polonaise attendait ce moment avec impatience, et nous aurions vu une de ces belles charges, que le général Uminski savait si bien ordonner. Le corps polonais s'était enfin rétiré, et le feldmaréchal Diebitsch, jugeant que la présence de la grande armée encourageait à une si forte résistance le corps que le général Uminski lui opposait, tranquillisé sur ce point, et n'ayant pas l'intention de pousser plus loin, se retira vers le Kostrzyn, pendant que l'armée polonaise, effectuant son dessein, se portait à grandes marches par Dembe-Wielkie et Kobylka vers Serock. Il faut donc convenir que la bataille de Jendrzejow remplit tout-à-fait son but, et que par conséquent (bien que le corps polonais abandonnât à la fin le champ de bataille), elle doit être considérée comme gagnée: qu'elle fait le plus grand honneur au général Uminski qui, par sa résistance opiniâtre, rendit les plus grands services à sa patrie. Sans lui, le mouvement de la grande armée ne pouvait s'effectuer, ce qui

était toutefois indispensable pour la réussite du plan conçu. Le 15 mai, le quartier-général des Polonais se transporta à Sereck, où s'opéra la division des troupes pour exécuter le plan. Le général Dembiński se porta par la droite du Narew, sur la chaussée et par Pultusk vers Ostrolenka; il avait sous ses ordres une partie de la garnison de Modlin, qui composait auparavant le corps du général Lewiński, et deux régimens de cavalerie. Ses instructions étaient de se présenter inopinément devant Ostrolenka, de se placer vis-à-vis du pont sur le Narew, de s'en emparer ou, au cas que le corps des gardes poussé de ce côté cherchât à se sauver, de le détruire. Le reste de l'armée passa à la gauche du Narew. Le général Łubieński, avec deux divions de cavalerie et la 5me division d'infanterie, se porta le long du Bug, dans le but important d'observer les mouvemens de l'armée de Diebitsch, et en cas que celle-ci s'avisât de tenter le passage du Bug, de l'empêcher ou du moins de s'y opposer: c'était un poste très-important, car la sureté de l'armée en dépendait. Le reste de l'armée, composé des trois divisions d'infanterie et de deux divisons de cavalerie des généraux Jankowski et Skarżyński, sous le commandement du général Skrzynecki lui-même, se porta par des chemins écartés, à travers des forêts immenses, vers Lomża.

Comme je l'ai dit, le corps des gardes, sous le commandement du prince Michel, s'était posté déjà le 11 mai, pour surprendre le détachement polonais, qui devait se rendre dans la Lithuanie. Le quartier-général du prince était à Zambrów, et c'est dans ce

lieu que fut rassemblé la plupart du corps des gardes; une division d'infanterie se trouvait à Wonsewo, la 1re brigade de la division légère, le régiment de lanciers et de cosaques, celui des gardes-du-corps à Wonsewo; la 2de brigade, le régiment de husards à Pyski, celui de chasseurs à Andrzejewo. Le corps de Sacken se trouvait à Ostrolenka. A Przętycka furent poussés comme grande-garde, un bataillon de chasseurs finlandais et un bataillon d'infanterie légère de la garde. L'avant-garde des Polonais était commandée par le général Jankowski, et composée d'une division de cavalerie et de la 1re division d'infanterie; à la tête de cette avant-garde se trouvait le 1^r^ de lanciers et le 1^r^ d'infanterie légère. Le 16 mai, avant le soir, on se rencontra à Przetycza; les détachemens de la garde furent chassés avec perte, et poursuivis jusqu'à Dlugosiedly, et Wonsewo. Plus faibles en nombre, ils n'étaient pas en état de tenir un moment, et ce n'était pas une grande affaire que de les battre. Pourtant une action d'éclat mérite d'être transmise à la mémoire. Le 1^r^ régiment de lanciers tomba sur un bataillon russe: celui-ci s'étant sauvé entre une haie de pieux, où on ne pouvait l'atteindre à cheval, les lanciers descendirent de leurs chevaux, sous un feu roulant, arrachèrent les pieux, et alors chargent de nouveau: mais les Russes ne jugèrent pas à-propos de les attendre. Le 17 mai, tous les détachemens de la garde, postés en avant et pressés par les Polonais, s'étaient rassemblés autour de Sokolowo, mais, dans ce lieu, n'étant plus en état de faire résistance, ils furent con-

traints de se retirer par Nadbory, jusqu'au village de Jakacie, en laissant même au pouvoir des Polonais un pont sur la rivière marécageuse de Russa: ce pont fut occupé par un bataillon du 1r léger et un bataillon de chasseurs de Podlachie. La nuit suspendit le mouvement. Toute l'armée polonaise était rassemblée entre Nadbory et Sokolowo. Il devait paraître étonnant aux généraux russes, qu'un petit corps qu'on était sûr d'anéantir, les eût poussés si loin: mais ils croyaient encore n'avoir à faire qu'au seul corps destiné pour la Lithuanie, et ils ne sortirent de cette erreur que dans la nuit du 17 au 18. Cette nuit-là, Kamieński, lieutenant au 4me régiment de lanciers, ayant été fait prisonnier, eut la lâcheté d'éclairer les Russes, en leur révélant que ce n'était pas le détachement destiné pour la Lithuanie, qu'ils avaient seul devant eux, mais bien l'armée polonaise toute entière. Cet éclaircissement venait trop tard, pour qu'il leur pût être utile, mais pourtant tout militaire qui aime l'honneur, aura horreur d'une telle bassesse, et chaque Polonais mettra Kamieński au rang des traîtres à la patrie.

Le prince Michel apprit cette nouvelle dans un moment, où déjà l'on ne pouvait plus remédier au mal. Toutes les circonstances, la nature elle-même conspiraient pour couronner d'un succès complet la manoeuvre du général polonais. La rivière du Narew extrêmement marécageuse forme un grand coude entre Lomża et Ostrolenka, et dans ce coude tout le corps des gardes se trouvait enfermé. Il n'avait pour toute retraite qu'un seul pont auprès de Lomża; mais ce

pont, comme tous les ponts sur le Narew, entouré de marais, n'est abordable que par une étroite digue, qui forme un défilé presque d'une demi-lieue; avoir une telle retraite, c'est comme n'en avoir aucune. Il restait à la vérité encore une route libre, celle qui mène de Sniadowo à Tykocin; mais cette route, longeant dans toute son étendue les marais du Narew, on ne pouvait espérer raisonnablement, d'échapper par-là aux Polonais, qui étaient campés à la distance d'une portée de canon, et qui, dans leur poursuite, pouvaient pousser les Russes dans quelque lieu que ce fût sur les marais le long du Narew. Il ne restait donc au prince Michel qu'à choisir entre deux choses: ou de se retirer de Zambrowo à Tykocin avec la partie des gardes qui était auprès de lui à Zambrowo, ou de s'avancer vers Sniadowo, se joindre au reste de son corps et attendre les Polonais. Dans le premier, cas il sauvait la moitié du corps, puisque de Zambrowo il était toujours en état de dévancer les Polonais sur Tykocin; mais alors toute une division d'infanterie et une autre de cavalerie; qui restaient à Jakacie, étaient sacrifiées, tous les parcs et toute l'artillerie perdus; à peine pouvait-on espérer que quelques hommes isolés réussissent à se sauver par le pont auprès de Lomża et par la route à Tykocin. Ce n'est pas tout; le corps de Sacken, composé de trois régimens de la 2de division d'infanterie, de deux régimens de lanciers, de deux régimens de cosaques, et de deux batteries, formant en tout 7000 hommes, restait à Ostrolenka; et d'Ostrolenka à Lomża la distance est de cinq lieues, tandis que

Nadbory, où se trouvait l'armée polonaise, n'est éloigné de Lomża que de trois lieues. Ainsi le corps de Sacken dans tous les cas eût été dévancé à Lomża. L'unique salut qui lui restait, c'était de se jetter par le pont d'Ostrolenka, de passer sur le côté droit du Narew, et de se retirer ensuite sur les frontières prussiennes, ou bien dans le palatinat d'Augustowe, en cotoyant le Narew, queique là il eût été dévancé par les Polonais qui pouvaient déboucher par Lomża. Mais ce dernier refuge fut enlevé à ce corps, quand le 18 au matin, le général Dembiński se présenta devant le pont, et c'est par son arrivée seulement que Sacken apprit combien il était menacé. Tous ces résultats étaient inévitables, si le prince Michel s'était décidé à se retirer à Tykocin: il ne lui restait donc qu'à se porter de Zambrowo à Sniadowo, de s'unir au reste de son corps, et de tenter le sort des armes. Mais bien que le prince Michel renforçât par son arrivée les troupes russes, ce renfort n'était pas suffisant, pour qu'elles pussent se mesurer avec les Polonais avec un grand espoir de succès: les Polonais restaient toujours bien supérieurs en nombre, les divisions de la garde ne comptant que huit bataillons; alors on pouvait craindre avec raison, que non la moitié, mais tout le corps à la fois ne fût battu, et ne partageât le revers: mais l'honneur était sauvé, et l'honneur est toujours le meilleur conseiller. On ignore, si c'est le prince Michel lui-même, ou quelque autre personne de ses alentours, qui suggéra ce conseil, qui fait beaucoup d'honneur à son auteur: le corps du

prince Michel se transporta sans aucun délai de Zambrowo à Sniadowo; de ce dernier lieu, il pouvait à chaque moment entrer en ligne.

On fit partir un courier pour porter au feldmaréchal Diebitsch cette triste nouvelle. Ce messager le trouva tranquille dans ses positions sur le Kostrzyń, bien éloigné de se douter seulement que l'armée toute entière, partie de devant lui, fût déjà depuis cinq jours en pleine marche de l'autre côté.

Le 18 mai devait être mémorable dans l'histoire de la Pologne. Dès le lever du soleil toute l'armée polonaise devait déboucher par la rivière marécageuse de Russa: le corps des gardes ne pouvait refuser entre Jąkacie et Sniadowo une bataille, dont l'issue ne pouvait être douteuse, lorsque cette fois c'étaient les Polonais qui avaient la supériorité du nombre, non pas autant, à la vérité, que les Russes l'avaient eue dans les autres batailles, mais pourtant toujours du double. Le soleil ne devait pas se coucher avant de voir les débris des gardes poursuivies le long de la route de Tykocin, et au-delà de Lomża, et toute l'artillerie au pouvoir des Polonais. Le corps de Sacken, éloigné de cinq lieues, ne pouvait arriver que pour être témoin du désastre, et puis le partager à son tour. L'aurore du 18 mai luit, chaque soldat bouillonne du desir de combattre, le général en chef ne donne point d'ordres: dans le camp on est inquiet, on s'interroge: est-ce que dans cinq jours nous avons fait 30 lieues, pour nous arrêter précisément au moment où le sort, par un hazard ines-

péré, nous offre une victoire si importante. Oui c'est devant le siècle présent et les générations futures, devant Dieu et les hommes que le général Skrzynecki sera responsable de tous les malheurs et de toutes les calamités que son manque de capacité fit tomber sur sa patrie, quand il perdit une occasion si unique. L'armée polonaise resta tranquille et immobile pendant tout le jour, et le corps russe à Jakacie de même.

Comme tout doit avoir ses motifs, surement le général Skrzynecki lui-même devait en avoir un, pour rendre compte de son inconcevable conduite. Comme il résulte de ses rapports et de ses justifications, il craignait d'abord le corps du général Sacken de 7000 hommes, qui se trouvait à Ostrolenka, sur les derrières de l'armée polonaise: mais pourtant il était plus avantageux pour lui que ce corps se trouvât à Ostrolenka, au lieu d'être présent sur le champ de bataille; du reste c'est précisément cette position qui exposait Sacken à une perte certaine, et il fallait se hâter de le prévenir pour qu'il n'eût pas le temps de quitter Ostrolenka, et de s'unir aux gardes. Pourtant, le général Skrzynecki, pour dissiper sa crainte étrange, et pour écarter ce corps, dont il croyait la position si dangereuse pour lui, envoya le 18 mai au matin la 2de division du général Giełgud de Nadbory à Ostrolenka, afin que, conjointement avec le général Dembiński, elle délogeât le corps russe d'Ostrolenka. Dans le moment même où cette division partait, presque tous les avantages à gagner étaient déjà perdus. Par le départ du tiers de l'infanterie, les

chances de battre les gardes s'affaiblissaient extrêmement, si le général Skrzynecki s'y décidait encore: et de l'autre côté, quand la division de Giełgud marchait sur Ostrolenka, ville, dont elle était éloignée de trois lieues, le général Sacken avait tout le temps d'atteindre Lomża, en avançant directement par la chaussée, et cette route ne pouvait lui être coupée par Giełgud. Ce général arrivant à Ostrolenka après-midi, y trouva déjà le général Dembiński: Sacken était alors très-avancé sur la chaussée qui mène à Lomża, et bien en sureté contre les deux corps polonais. Ainsi il s'était d'abord sauvé un corps de 7000 hommes, qui selon toute probabilité aurait été perdu: mais ce qui était plus important, c'est que les gardes étaient renforcées par l'arrivée de 7000 hommes, tandis que les Polonais restaient affaiblis par le départ des 10,000 du corps de Giełgud. Si alors le général Skrzynecki se fût décidé à attaquer les gardes, la lutte aurait été engagée avec des forces égales en nombre, mais les Russes, dans leur pénible situation, auraient eu le désespoir de leur côté. Comme il voulait attendre que le général Giełgud retournât à telle hauteur, d'où il pût avoir sa part dans la bataille qui allait être livrée, il perdit encore un jour, et tout ce temps était plus que suffisant, pour que les gardes, envoyant tous leurs parcs, pussent eux-mêmes effectuer leur retraite en bon ordre, comme cela eut lieu.

Plus loin, le général Skrzynecki veut justifier sa conduite par le motif, que n'ayant aucune nouvelle du général Łubieński, s'il avait atteint Nur, il n'aurait pu être au fait des mouvemens de l'armée de

Diebitsch, et que pour cela il craignait de s'engager avec les gardes. Cependant une simple réflexion montre à l'évidence, que si l'on craignait l'arrivée de quelque corps ennemi de l'autre côté, on devait d'autant plus se hâter d'expédier le corps qui était en face, et redoubler de célérité à mesure qu'on était plus menacé par le corps de Diebitsch, pour n'avoir pas contre soi deux ennemis à la fois. De l'autre côté, il était impossible que Diebitsch, se trouvant le 13 à Jendrzejewo, et forcé de faire un grand détour par Granne, pût être tout-à-coup à Lomża; il ne pouvait passer le Bug plus bas, parceque le général Łubieński, suivant l'ordre reçu, était en marche le long de ce fleuve. Mais le silence même, tant de Łubieński que d'Umiński, devait le rassurer, et lui faire supposer qu'il ne se passait rien. En admettant même que Diebitsch eût passé le Bug, par exemple auprès de Broki, et qu'il ne fût déjà éloigné de l'armée polonaise que de trois lieues, ce qu'on pouvait savoir, il était d'autant plus pressant de battre les gardes, puisque c'était le plus sûr moyen de se tirer d'embarras.

Ce qu'allègue en dernier lieu le général Skrzynecki, que ses troupes étaient trop fatiguées, ne vaut pas la peine d'être réfuté; car comment cette excuse pouvait-elle être alléguée par un général qui commandait les Polonais, eux qui n'étaient jamais fatigués lorsqu'il fallait combattre.

Ainsi, quand dans l'armée polonaise tout restait dans une inaction absolue, le petit corps du général Chłapowski destiné à opérer en Lithuanie, se met-

tait en marche; il devait passer par l'intervalle entre les gardes et l'armée de Diebitsch, et cela lui était alors d'autant plus facile, que chacun était trop embarrassé de lui-même, pour pouvoir penser à ce qui se passait à ses côtés.

Le 18, la division de Gielgud, après avoir atteint Ostrolenka, n'y trouvant pas le corps de Sacken, se porta, le 19 mai, après lui, par la chaussée qui mène par Miastkowo à Lomża, et se plaça de cette manière directement en arrière du corps des gardes qui se trouvaient toujours entre Sniadowo et Jakacie. Mais le corps russe, ayant deux jours entiers pour sa retraite, n'avait aucun besoin d'attendre encore, et après avoir fait passer en avant tous ses parcs, le 19 à midi, il se mit en marche par la route de Tykocin. L'armée polonaise s'avança après lui avec circonspection: le corps du général Jankowski était à l'avant-garde: ce jour-là elle s'arrêta à Sniadowo pour y passer la nuit. Il est donc bien étrange de lire dans les rapports russes les éloges donnés au corps des gardes, pour sa retraite faite en si bon ordre: puisque ce serait une honte pour des troupes de se retirer en désordre, ayant deux jours pour effectuer leur retraite. De l'autre côté, il est singulier que le général Skrzynecki se soit plaint de n'avoir pu atteindre nulle part les gardes, vu la précipitation avec laquelle elles s'étaient retirées; quand au contraire elles avaient été deux jours en sa présence: c'était trop exiger, que d'attendre qu'elles restassent plus long-temps. Le 20, l'armée polonaise se porta en avant par la route

de Tykocin. Après avoir passé Sniadowo, à une petite lieue de distance de cet endroit, elle se sépara. Dans ce moment le général Skrzynecki voulut sérieusement atteindre l'arrière-garde russe, pour couronner, de quelque succès que ce fût, une expédition sur laquelle les yeux de toute l'Europe étaient fixés: il força la marche. La 1re division et une partie de la cavalerie se jeta à droite par un chemin de traverse, pour atteindre la route qui mène de Zambrowo à Tykocin, dans l'espérance de pouvoir couper l'arrière-garde russe. Mais les dispositions étaient concertées de manière, qu'après une marche fatiguante d'une journée entière par des chemins détournés, tout le corps se concentra sur la route principale, auprès du village de Kolomeja, précisément dans un lieu, où commençait une grande forêt d'une demi-lieue de longueur, qui s'étend jusqu'à Rudki; et l'on pouvait supposer avec raison, que l'arrière-garde russe y tiendrait, surtout quand jusque-là une plaine ouverte ne présentait aucune position, où l'on pût se maintenir. En effet, six bataillons russes occupèrent la forêt et la 1re division polonaise eut ordre de les en chasser. Pendant ce temps, les divisions se séparèrent de nouveau: la 3me se jeta à gauche par des chemins peu praticables, pour faire le tour de la forêt; le général Kicki se porta à droite dans le même but, avec une partie de la cavalerie et le 1r d'infanterie légère; plus loin encore à droite, le général Skarżyński, avec sa division de cavalerie, se porta directement sur Menżenin par la route de Zambrowo. Comme c'est assez l'ordinaire

tous ces corps ne parvinrent pas à temps aux lieux de leur destination, et la 1re division, sans attendre les autres, entra par portions dans la forêt; ce fut d'abord un bataillon du 2e de ligne, qui, en s'engageant seul trop loin dans la forêt, se trouva dans le danger imminent d'être pris par les Russes; mais on se hâta de lui porter secours. Ce fut le bataillon des chasseurs de Podlachie, puis le 2d bataillon du 2e de ligne, qui marchèrent. Tout cela ne suffisant pas, le 3me bataillon du même régiment y accourut, et enfin quand le 12me de ligne y fut aussi entré, la forêt resta au pouvoir des Polonais: le combat se prolongea bien avant dans la nuit et beaucoup d'hommes, sans aucune nécessité, ont payé de leur vie cet engagement si mal concerté, engagement qui aurait produit d'autres résultats, si, après avoir poussé dans la forêt un bataillon pour la reconnaissance, toute la division en masse se fût avancée pour l'appuyer. C'est le général Jankowski de triste mémoire qui y commandait. L'avant-garde passa la nuit à Rudki, les autres corps se concentrèrent sur la lisière de la forêt.

Ce même jour, la division de Giełgud entra à Lomża: Sacken s'était retiré à Stawiski; le général Giełgud le poursuivait sur la chaussée, et nourrissait encore l'espoir de pouvoir couper la retraite aux gardes à Tykocin, en se portant par la rive droite du Narew: il était trop tard pour y penser, car alors les gardes avaient passé le Narew le 21 de bonne heure, partie à Tykocin, partie à Żoltki sur la route de Bialystok. A Żoltki, les Russes avaient brûlé le pont

derrière eux; mais à Tykocin, ils ne le pouvaient pas; car les Polonais arrivèrent à temps, pour les en empêcher, et le colonel Langerman, Français, tout récemment arrivé de France, s'élança sur le pont avec le 1r d'infanterie légère, et en ayant chassé les Russes, il occupa le pont et se plaça dans une île au milieu des marais. Pourtant malgré tous les efforts on ne put parvenir à emporter dans ces marais une digue d'un quart de lieue de long, sur laquelle tous les ponts étaient ruinés, et qui était défendue par six pièces et quelques bataillons russes. Dans la nuit les Russes abandonnèrent d'eux-mêmes la digue, et alors un bataillon du 2d de ligne s'y logea. On ne pouvait pas pousser plus loin sans s'exposer: l'expédition contre les gardes était finie: elle apportait pour dernier résultat l'affaiblissement de la confiance dans les chefs, et ce dégoût dont le soldat ne peut se défendre, quand il se voit mal conduit; dégoût d'autant plus vif, qu'il avait lieu d'espérer de plus brillans succès. Quelle influence n'aurait pas eue sur toute la guerre la défaite des gardes? d'abord par l'anéantissement d'un corps si considérable, puis par l'impression morale qu'elle aurait produite sur le reste de l'armée russe, découragée de plus en plus par tant de désastres réitérés. Le plus proche résultat pour les Polonais aurait été la communication libre et sûre avec la Lithuanie, tandis que l'armée de Diebitsch ne pouvait penser à rester plus long-temps dans le royaume, ayant sur ses derrières un corps nombreux, et tout récemment victorieux; alors la guerre se serait transportée en Lithuanie, où les Russes coupés de

la Prusse neutre, entourés d'une population soulevée, dénués de vivres et de munitions, selon toute probabilité auraient été poussés jusqu'aux frontières de la vieille Russie. Quelle différence à-présent!

Le 18 mai, le feldmaréchal Diebitsch eut avis de la part du prince Michel du mouvement des troupes polonaises, et du danger terrible dans lequel se trouvait le corps des gardes, dont il ne savait rien pendant ces cinq jours. Aussitôt qu'il eut reçu cette nouvelle, il se mit en marche de Siedlce avec toute son armée pour porter secours aux gardes: il laissa à Siedlce le corps de Pahlen II, corps très-affaibli par le fer et le choléra. Le plus court chemin pour s'unir aux gardes, était de passer le Bug auprès de Broki, mais on pouvait s'attendre qu'un corps polonais s'y opposerait, et alors c'était autant de temps perdu. On se porta donc vers Granne, situé plus haut que Nur, sur la rivière du Bug, où se trouvait le général Łubieński, puisqu'on pouvait supposer avec raison, que Łubieński ne s'étendrait pas si loin, de peur de s'exposer au danger d'être coupé, danger d'autant plus grand que la rivière, sur ce point, se tourne tout-à-coup au sud. L'armée russe, n'ayant pas de ponts préparés, ne passa le Bug, auprès du village de Granne, que le 22 mai, dans le temps où les gardes étaient déjà sauvées. Le corps polonais le plus proche était celui de Łubieński, et c'est contre lui que se porta sur le champ l'armée russe. Ce corps se trouvait à Nur, où il était depuis le 17 mai; il n'avait pas l'ordre de résister à une telle masse, et se replia par Czyżewo vers l'armée principale.

Pourtant, quoique le général Łubieński eût été envoyé dans le but principal d'observer Diebitsch, qu'il connût bien et tous ses mouvemens, et le passage du Bug, il s'arrêta si long-temps à Nur sans aucune utilité, et s'éclairait si faiblement dans sa retraite, que son arrière-garde, sous le commandement du général Turno, et composée du 3me et 17me de ligne, du 5me des chasseurs à cheval et de dix pièces de canon, fut coupée du reste des troupes polonaises. Un corps considérable de cavalerie russe la tourna, en cotoyant le Bug et se portant directement sur la route de Nur à Czyżewo. Ce corps était sous les ordres du général de division Kablukow, et se composait du régiment de carabiniers de Barclay-de-Tolly, de trois régimens de cuirassiers et d'une brigade de lanciers: il barra le chemin à l'arrière-garde polonaise auprès du village de Strzałkowo, et il était 10 heures du soir, quand le général Berg, en parlamentaire, somma le corps polonais de mettre bas les armes, parcequ'il ne lui restait aucune voie de salut. La réponse étant digne de l'honneur, l'ennemi déploya une batterie à cheval de 12 pièces, et après avoir mitraillé dans les ténèbres les troupes polonaises, toute la cavalerie russe s'ébranla pour la charge. L'infanterie polonaise formée en carrés reçut cette charge avec intrépidité, aucun carré ne fut enfoncé, l'ennemi joncha de cadavres le terrain, et le 5me de chasseurs déploya tant de valeur, que non seulement il chargea deux fois une pareille masse de troupes ennemies, mais plus encore, il fondit sur l'artillerie russe, et, quoique ra-

mené, il avait mis un tel désordre dans cette batterie, qu'elle ne put plus nuire; toute son action étant paralisée. Le corps polonais, avec la perte d'une seule pièce et de quelques dixaines de prisonniers blessés qu'on avait abandonnés sur le champ du combat, s'ouvrit le chemin de Czyżewo.

Le 23 mai, Diebitsch occupa Wysokie-Mazowieckie, et s'y arrêta, sans pousser droit sur la ligne de la retraite de l'armée polonaise vers Ostrolenka. Apparemment il ne se sentait pas assez fort pour un tel mouvement, avant son union avec les gardes. Les Polonais, ce même jour, étaient concentrés autour de la ville de Gacie. Le quartier-général de l'armée avait quitté Tykocin le 22, le 23 il se trouvait dans le village de Wólka, le 24 toute l'armée polonaise était rassemblée autour de Nadbory, et c'est dans ce lieu que se joignit à l'armée le corps de Łubieński arrivé de Czyżewo: ce corps depuis ce moment forma l'arrière-garde. La division de Giełgud rétrograda aussi sur Lomża. Le 25, le quartier-général se trouvait à Troszyn; la 1re division auprès de Czerwin, la 3me auprès de Troszyn, le corps de Łubieński à Nadbory. Ce même jour, le feldmaréchal s'ébranla de Wysokie-Mazowiecki, pour s'unir au corps des gardes qui s'approchait par la route de Tykocin: cette jonction s'effectua auprès de Nadbory, où il eut une petite rencontre d'arrière-garde avec le corps de Łubieński. Pendant ce temps, le général Skrzynecki donna des ordres à toute l'armée de se rendre vers Ostrolenka; ce

mouvement commença le 25 au soir. A une heure après minuit, toutes les troupes eurent traversé le pont sur le Narew, et se rendirent sur le côté droit de cette rivière. Il n' yeut que le seul corps du général Łubieński et une partie de la 3me division qui restèrent de l'autre côté du Narew, occupant Ostrolenka, et defendant l'approche du pont. La division de Gielgud restait à Lomża; le colonel Sierakowski, avec 2000 hommes, était au-delà de Grajewo en face du corps de Sacken.

Ostrolenka est une petite ville située sur la rive gauche du Narew, et sur la grande chaussée qui mène de Varsovie à Kowno: elle est entourée de petites dunes, et d'un côté de marécages, et présente des positions assez favorables pour la défensive; mais la pensée d'avoir un seul pont pour sa retraite est terrible, et c'est le cas où se trouvait le corps polonais. Ce qui pouvait déterminer le général Skrzynecki, à laisser dans une position si dangereuse un corps entier, de l'autre côté de la rivière, est une chose dont il est difficile de se rendre compte: toute l'armée avait traversé le pont de bonne heure, par conséquent non dans le dessein de couvrir ce mouvement: et le corps lui-même de son côté avait neuf heures entières pour ce passage. Il paraît donc, et c'est de telle manière que se justifie le général Skrzynecki lui-même dans une lettre écrite au général Lafayette, qu'il pensait qu'une telle position est avantageuse pour livrer un combat partiel. Les brillantes journées de Mińsk et de Jendrzejewo, où la valeur du

soldat polonais s'était montrée avec tant d'éclat, lui inspirèrent la fausse assurance, que ces journées devaient se renouveler absolument; mais il ne considéra pas l'énorme différence survenue dans l'état des choses; c'est qu'alors cette arrière-garde n'avait presque aucune retraite, et qu'au lieu de livrer un combat qui ne pouvait mener à rien, le premier besoin était de détruire le pont sur le Narew, pour empêcher l'ennemi de s'en emparer; car alors ou nous étions contraints de livrer une bataille, privés d'une division entière qui était à Lomża, ou, en nous retirant, nous laissions cette division à la merci de l'ennemi, sans aucun espoir qu'elle pût se réunir à l'armée principale. Il est vrai qu'on avait fait quelques préparatifs pour la défense de ce pont: on avait placé deux canons sur la chaussée vis-à-vis du pont, et plus à droite, six pièces pour le battre en écharpe; mais on n'avait pas considéré, que la ville était si proche, que les tirailleurs ennemis, en se logeant dans les maisons, pouvaient tuer tous les canonniers, et l'imprévoyance était poussée si loin, qu'on avait oublié de raser des retranchemens élevés auparavant par le général Sacken, dont l'ennemi pouvait se servir plus tard. En effet, l'ennemi y logea son artillerie. Tandis que de cette manière un seul corps devait se battre, le reste de l'armée devait jouir du repos; on envoya tous les parcs en arrière par la chaussée de Rożan, et même on avait ordonné à l'artillerie de renvoyer leurs seconds rangs de caissons; de sorte qu'il ne restait pour une pièce légère que 80 coups à tirer, et pour une de douze,

54 coups, ce qui eut une influence décisive sur l'issue de cette bataille *).

Le 26 mai trouva l'armée polonaise en plein repos, avec un seul corps en avant laissé là pour faire des prouesses. Ce corps, suivant le plan, devait engager une lutte avec toute l'armée ennemie, lutte qui, dans les longues journées de mai, pouvait durer pendant 16 heures, après quoi, à l'approche de la nuit, il devait repasser de l'autre côté du Narew, brûler le pont, et alors tout serait allé bien: pourtant ces dispositions étaient de nature à faire naître des inquiétudes, et il pouvait bien arriver que, malgré les ordres donnés, ce corps fût réduit à faire toute autre chose. Les Russes, le 26 mai, s'avancèrent de bonne heure vers Ostrolenka. Le général Berg commandait l'avant-garde, composée de trois régimens de carabiniers, du régiment de grenadiers d'Ekaterinoslaw, et du régiment de hussards de Łubieński avec huit pièces: cette avant-garde se mit en marche par Troszyn vers le village de Lawa, où était appuyée l'aîle droite des Polonais. Les Russes avaient le dessein de tourner cette aîle droite, et dans ce but, les régimens de la garde, de lanciers, de dragons et de chasseurs, avec la 2[de] batterie à cheval, se portèrent vers le village de Susk, et plus loin à gauche, la 1[re] brigade de la 3[me] division de grenadiers se porta vers le village de Dembniki. La grande armée s'avança par Troszyn,

*) Les caissons russes qui étaient en usage dans l'armée polonaise, sont à deux roues, et plus petits que ceux des Français.

en suivant le détachement du général Berg; la 2de et la 3me brigades de la 3me division de grenadiers, quatre régimens de la 1re division d'infanterie, cinq de la 3me division, et trois de la 2de, se rendirent à droite par Miastkowo, sur la chaussée qui conduit de Lomża à Ostrolenka. Le corps polonais déployé attendait à une petite lieue d'Ostrolenka, et appuyait son aîle droite sur les villages de Lawa et de Rzekuń, son aîle gauche sur la chaussée, où était placé le général Bogusławski avec 4 bataillons du 4me de ligne; à gauche de la chaussée, les marécages et les broussailles couvraient suffisamment leur aîle. Le général Berg, avec son avant-garde, rencontra le premier les Polonais auprès de Lawa, vers les neuf heures du matin, et tandis qu'il engagea une affaire, la division de cavalerie légère de la garde, qui s'était portée par le village de Susk, tourna en un moment leur aîle droite: dans ce même temps, de fortes colonnes d'infanterie tombèrent sur leur gauche en s'avançant par la chaussée, et il ne resta aux Polonais qu'à opérer promptement leur retraite: cette retraite effectuée sur un pont, contre toute attente s'exécuta, avec beaucoup de bonheur. Le 4me de ligne formait l'arrière-garde, et on ne pouvait mieux choisir; malgré tous les efforts des Russes, il ne put être entamé; une charge de lanciers de la garde fut repoussée avec perte par le 3me bataillon de ce régiment et le 1r des vétérans. De cette manière le combat se transporta sous les murs d'Ostrolenka: bientôt la ville fut en flammes, et le sang coula dans les maisons et dans les rues. Le

5me régiment de carabiniers pénétra le premier dans la ville, bientôt toute l'armée russe s'appuya sur Ostrolenka. Dans ce temps le corps de Łubieński n'avait pas encore passé en entier de l'autre côté, et les Russes qui serraient des près les Polonais, dans ce même moment s'étaient jetés sur le pont, et l'encombraient tout entier, quand le 4me de ligne était encore sur la rive gauche de la rivière. Tout autre régiment aurait été sans doute perdu, mais le vaillant 4me de ligne s'ouvrit un passage à la baïonnette, et ce fu alors qu'eut lieu l'engagement le plus sanglant dans cette bataille qui fut des plus meurtrières. Les soldats combattirent, se servant de la baïonnette pour toute arme. La rivière s'encombra de cadavres. Le 4me de ligne passa, quoique avec perte. Le pont restait vide; mais comme aucun préparatif n'était fait d'avance, on ne pouvait le détruire. Il était onze heures avant midi. L'artillerie polonaise commençait à jouer de l'autre côté, celles des Russes y répondait; les tirailleurs ennemis se logèrent dans les maisons près de la rivière, et bientôt les canonniers polonais furent étendus morts auprès de leurs pièces, chacun à la place qu'il occupait: le canon se tut. C'est alors que le général Martinow, pour s'emparer de deux pièces les plus proches, placées sur la chaussée, envoya deux compagnies d'infanterie par le pont un peu délabré. Un bataillon polonais s'avança pour les reprendre, le général Martinow envoya des secours, et de la sorte, sans suivre ni plan, ni ordres, la bataille se transporta sur la rive droite du Narew. Les régimens, qui les premiers, passèrent le

pont, étaient les grenadiers d'Astrachan et de Suwarow. C'est dans ce moment qu'arriva sur le champ de bataille le général Skrzynecki, et découvrant dès-lors toute la grandeur du danger, il voulut y obvier le plutôt possible, et s'étant saisi des premiers régimens qu'il trouva sous la main, faisant partie du corps de Łubieński, mais à la suite de la récente retraite encore un peu désordonnés, il les précipita contre l'ennemi, qu'il voulait rejeter sur l'autre côté du Narew. Le feldmaréchal Diebitsch qui était déjà déterminé à se maintenir sur la rive droite, en appercevant l'attaque des Polonais, envoya tout de suite au secours des siens la 1re division d'infanterie qui traversa le pont, et repoussa l'attaque des Polonais. Alors il s'engagea une lutte terrible; les Polonais s'épuisèrent en efforts pour rejeter les Russes au-delà du pont, les Russes pour se maintenir auprès du pont: mais tous les avantages du terrain étaient alors du côté des Russes: ils étaient couverts par des marécages, inaccessibles surtout à la cavalerie: la concavité de la rivière tournée vers eux, leur permettait de protéger leurs colonnes avec une puissante artillerie, qui tonnait de l'autre côté du fleuve; et la chaussée élevée sur une digue qui, comme à dessein, tournait tout-à-coup à gauche, servait comme de rempart à leurs troupes. Bientôt on eut placé deux fortes batteries, une à gauche de la ville, de 32 pièces, l'autre à droite de 36 pièces, qui, moyennant un feu croisé, protégeaient fortement son infanterie.

Le général Skrzynecki dirigea les premières attaques, d'abord avec le 3me de ligne, puis avec le

14me, puis avec le 20me; ces braves régimens, quoique employés séparément, sans aucun ensemble, plusieurs-fois poussèrent jusqu'au pont; et si à temps tout avait été préparé pour brûler ce pont, sans doute il aurait été détruit, et alors tout ce qui avait passé le Narew, aurait été ou jeté dans ce fleuve, ou contraint de mettre bas les armes: mais le moyen de détruire ce pont dans un cas si pressant et en présence de toute une armée; aussi tous ces efforts furent vains. Le feldmaréchal renforçait continuellement ses bataillons éclaircis et chancelans; à la fin 36 bataillons avaient passé sur le côté droit du Narew, c'est à dire cinq brigades du 1r corps, et quatre brigades de grenadiers. Skrzynecki renouvelait ses assauts: quand la 5me division, excédée d'efforts, éclaircie, était presque rompue par des attaques infructueuses, la 3me division du général Małachowski la remplaça et d'une semblable manière, poussée par bataillons, tout-au-plus par régimens elle s'épuisa en vain dans des chocs terribles, et foudroyée par la puissante artillerie de l'ennemi, elle perdit son monde d'une manière désespérante. L'artillerie polonaise était privée de ses munitions, qui se trouvaient à quatre lieues de distance à Rożan, et il fallait mettre grand soin à disposer l'artillerie avec beaucoup de précaution, quand il restait encore tant d'heures et de la journée et du combat: c'est pourquoi jamais plus de vingt pièces polonaises ne jouèrent à la fois; et on n'était pas en état de répondre à la redoutable artillerie russe, qui se renouvelait d'une heure à l'autre. Ce fut à 3 heures après midi, que

par le manque de munitions, presque toute l'artillerie polonaise se tut; il ne restait plus d'intacte qu'une seule batterie à cheval du colonel Bem qu'on tenait en réserve pour l'extrémité. Alors le feu russe se tourna tout entier contre notre infanterie, dont déjà la dernière division, celle du général Rybiński, était lancée dans le combat: tous les bataillons avaïent été ramenés à plusieurs reprises, et s'étaient choqués la baïonnette en-avant. — La cavalerie, quoique le terrain ne fût pas favorable, était également lancée sur les bataillons russes. Les régimens 2, 3 et 5 de lanciers chargèrent à leur tour entre les marais, et furent toujours repoussés, jusqu'au moment où le général Skrzynecki ayant lui-même conduit une charge du 2d de lanciers, se fùt convaincu, par sa propre expérience, que ces charges ne pouvaient réussir.

Il était six heures du soir: tous les bataillons étaient détruits, à demi-rompus, et mis presque hors de combat; le péril était imminent; il ne s'agissait plus de rejeter les Russes de l'autre côté du Narew, mais d'empêcher qu'ils ne débouchassent avec toute leur masse, ce qui menaçait l'armée polonaise d'un grand désastre. Dès ce moment, le général Skrzynecki rendit les services les plus éclatans à l'armée et à la patrie. Intrépide, inébranlable, il était sur le champ de bataille comme un étendard, autour duquel tout se ralliait: pouvait-il mieux réparer des fautes énormes? Il prolongea la bataille bien avant dans la nuit, il imposa à l'ennemi, et ne lui céda pas un pouce de terrain. Les Russes, en passant de la défensive à l'offensive, ne purent pas, à leur

tour, s'avancer d'un pas vers le pont. Le caractère singulier de cette bataille frappe d'autant plus, quand on sait, que du côté des Polonais depuis quelques heures, l'artillerie ne tira presque pas un coup. Il fallait une énérgie à toute épreuve, dans une situation si difficile, et qu'elle dut être l'intrépidité des soldats qui, loin d'être rébuté par tant de chocs meurtriers, rassemblés par débris, présentaient encore le front à la mort. Vers le soir, les Russes s'efforçèrent de déployer de nouvelles masses plus fortes, et de pousser en avant; les nombreux bataillons s'avançèrent en colonnes; ce fut le moment d'un dernier effort: alors accourut au galop la batterie du colonel Bem, qui s'avança jusqu'à la distance de deux cents pas des colonnes ennemies, et, bravant le feu terrible de l'artillerie russe qui tonnait de l'autre côté, mitrailla de si près les masses ennemies, qu'arrêtées tout-court par cette véritable charge d'artillerie, elles n'osèrent plus renouveler leurs attaques. Alors se finit cette bataille qui avait duré douze heures entières, bataille des plus meurtrières et des plus remarquables par la valeur des deux parties combattantes. Elle coûta aux Polonais, en tués et en blessés, 7000 hommes. Nos braves généraux Kamieński et Kicki y terminèrent leur noble carrière. On évalue la perte des Russes à 15,000 hommes, ce que semble confirmer leur longue inaction. De cette manière les Polonais perdirent le quart des combattans, les Russes la moitié. La perte en officiers était énorme des deux côtés, et hors de toute proportion avec celle des soldats.

Cette bataille, qui n'aurait jamais dû avoir lieu,

fut livrée en conséquence des fautes commises par les deux généraux adversaires. Engagée sur la rive gauche de la rivière, parce que le général Skrzynecki avait laissé un corps entier de l'autre côté, sans aucun but, elle avait été transportée sur le côté droit par hasard, et sans aucun dessein prononcé, et les Russes auraient dû payer chèrement cette audace, s'ils avaient eu à faire à un autre adversaire que Skrzynecki, qui, ayant perdu la tête, ne voyait que le danger, sans apprécier les heureuses chances qui se présentaient à lui. De quel péril les troupes russes qui avaient traversé le pont, n'étaient-elles pas menacées, si le général Skrynecki de sang froid avait déployé l'armée polonaise sur les hauteurs sablonneuses qui, formant comme un amphithéâtre, pouvaient nous servir de rempart? L'artillerie russe n'aurait pu nous faire aucun mal dans une pareille position, tandis que nos 60 pièces, placées en une seule batterie, auraient battu les Russes serrés en masse auprès du pont. Si, après un tel carnage de quelques heures, le général Skrzynecki eût fondu sur ces bataillons éclaircis, avec 20 bataillons à-la-fois, la baïonnette en avant, laissant encore 10 bataillons en réserve, on peut être certain que les Russes auraient été culbutés dans le Narew, ou contraints de mettre bas les armes. Mais si le général Skrzynecki avait préféré ne pas tenter ce coup hardi, il pouvait rester dans ses positions, et attendre que les Russes allassent à lui; ils n'auraient jamais trouvé beaucoup d'espace pour déployer ni leur artillerie, ni de grandes masses de troupes; ils

seraient toujours restés serrés, et notre artillerie aurait fait de terribles ravages dans leurs rangs: alors le général aurait pu se maintenir dans cette position même pendant plus d'un jour. En attendant, la division de Gielgud serait arrivée de Lomża, en cotoyant le Narew le long de la rive droite; et qu'aurait pu faire alors le feldmaréchal Diebitsch? après des attaques meurtrières, après des pertes énormes, il n'eût eu d'autre parti que de repasser le Narew, en laissant aux Polonais le champ de bataille. La bataille d'Ostrolenka, considérée en elle-même, n'était pas perdue pour les Polonais, les Russes, sans avoir remporté aucun avantage, avaient essuyé de grandes pertes: mais le résultat en fut immense, parceque toute la division de Gielgud resta coupée à Lomża; ce ne fut pas directement, parceque les Russes avaient passé le Narew, mais parceque l'armée polonaise, éclaircie et rompue, fut le jour suivant hors d'état de tenir dans ses positions devant le pont, et de donner à la division de Gielgud le temps d'arriver; car elle s'était déjà mise en marche. Et quelle armée n'eût pas été rompue, employée comme la nôtre le fut? Jamais l'attaque ne fut exécutée avec plus de deux bataillons; et comment se pouvait-il, qu'un si petit nombre ne se brisât pas, choqué contre une telle masse! Les Russes eux-mêmes conviennent, dans leurs rapports, qu'ils n'ont jamais eu à faire à-la-fois à plus de deux bataillons polonais. Je crois que c'est l'unique moyen de faire battre une armée, même de 100,000 hommes, par une poignée de combattans. Ce n'était pas là

là manière de donner au feldmaréchal Diebitsch une belle leçon, en lui apprenant ce que c'est que de passer une rivière considérable, en face d'une armée pleine de résolution.

Le feldmaréchal Diebitsch, après avoir quitté Wysokie-Mazowieckie, s'était porté à marche forcée vers Nadbory, pour s'unir aux corps des gardes; c'était son plus pressant besoin. Après avoir effectué cette jonction, en se portant vers l'armée polonaise, il ne pouvait pas espérer raisonnablement de l'atteindre et d'emporter quelques avantages, vu que les Polonais, l'ayant dévancé d'une marche, avaient beaucoup de temps pour se retirer. Il s'avança donc à toute aventure, s'en remettant du reste au sort, et le sort comme de coutume couronna son audace. Il fallut bien, qu'après avoir favorisé tant de fois le général Skrzynecki, il fît aussi quelque chose pour Diebitsch; car après tout, ce n'était qu'un heureux hasard, qu'un bonheur inattendu de trouver ainsi un corps entier, celui de Łubieński, laissé de l'autre côté de la rivière. Ce corps devait être à lui; mais pour cela, il fallait qu'il engageât d'abord une petite affaire de front, qu'il la prolongeât, qu'il occupât le corps polonais par des démonstrations, et pendant ce temps qu'il portât une masse forte par Dembniki, ou plus loin par la route qui va de Pultusk à Ostrolenka, droit à Ostrolenka, pour occuper cette ville, et fermer tous les accès du pont, sans se soucier du corps de Łubieński qui, de cette manière, serait tombé tout-entier dans ses mains. Mais du commencement le feldmaréchal traita ce corps trop rudement, il ne put tenir, et se retira, avant

que les troupes, en marche par Susk et Dembniki, eussent pu le tourner complètement. Ce fut un bonheur pour ce corps que le général Lubieński l'eût placé à une lieue en avant d'Ostrolenka: de cette manière il pouvait gagner du temps, arrêter les Russes et effectuer sa retraite avec ordre, ce qui n'aurait pas eu lieu, si la bataille se fût engagée tout près d'Ostrolenka. Le général Skrzynecki engagea une affaire partielle, tandis qu'au contraire il devait éviter ces sortes de rencontres, qui, sans aucun but, ne servaient qu'à épuiser nos forces, et à nous rendre moins capables de frapper de grands coups: si ç'avaient été de nouveaux régimens qui eussent dû combattre, on pourrait dire qu'il avait voulu les aguerrir; mais c'étaient de vieux soldats, qui de jour en jour devenaient plus rares. De toutes ses fautes, la plus inconcevable est de n'avoir pas préparé les moyens de brûler le pont: quelle certitude *mathématique* pouvait posséder le général Skrzynecki, que le corps de Lubieński se maintiendrait de l'autre côté du Narew; et même dans ce cas, quel mal y avait-il à prendre toutes ses précautions.

La bataille d'Ostrolenka s'était donnée tout-à-fait contre les intentions du général Skrzynecki: il ne voulut pas livrer la bataille dans les circonstances favorables, et le voilà contraint de l'accepter, privé de la moitié de son armée, tandis que l'ennemi avait toutes ses forces concentrées. Cela ne pouvait pas être autrement: on conçoit ce que c'est que de tirer une guerre en longueur, mais s'étant fait un principe de ne pas combattre, quand même les avan-

tages les plus évidens se présenteraient, on ne pouvait finir autrement que par une bataille comme celle d'Ostrolenka. Si le général Skrzynecki s'était malheureusement fait de son principe une idée fixe, si son arrière-pensée était de ne pas combattre, pourquoi donc avait-il abandonné ses positions sur le Kostrzyń? La manoeuvre ne valait pas la fatigue de la marche. Est-ce qu'il pensait que pendant toute la durée de cette guerre, il pourrait toujours fondre ainsi sur des corps isolés, et finir ainsi la guerre? Mais on devait s'attendre à ce que l'ennemi, après quelques leçons serait plus circonspect, et qu'avec de tels moyens on n'irait pas bien loin. Le général Skrzynecki, en se portant sur le corps des gardes, ne pouvait espérer raisonnablement, que de chasser ce corps devant lui, et de contraindre le feldmaréchal Diebitsch d'abandonner ses fortes positions sur le Kostrzyń, et de le faire manoeuvrer; alors le feldmaréchal aurait pu commettre des fautes dont il fallait profiter promptement, puisque tel est tout l'art de la guerre des grands capitaines. Si le sort avait mis le corps des gardes entre ses mains, c'était, comme toujours dans la guerre, une circonstance imprévue, sur laquelle on pouvait pourtant compter de loin, et la laisser échapper fut l'effet d'un vertige. Quand le corps des gardes se fut déjà mis hors de péril, il fallait tirer du reste des évènemens le parti le plus avantageux possible, et, sans découragement, exécuter son plan primitif, comme si rien n'était arrivé. Lorsque les gardes étaient jetées de l'autre côté du Narew, et que tous les débouchés de cette

rivière restaient en notre pouvoir, lorsque dans ce temps Diebitsch s'approchait à marches forcées. La conduite du général Skrzynecki était tracée d'avance par l'urgence même des évènemens; le plus pressant besoin était de ne pas permettre que l'armée de Diebitsch se joignît au corps des gardes. Une marche des Polonais en arrière les rapprochait déjà mutuellement, et si le général Skrzynecki se retirait tout-à-fait, on pouvait presque lui demander, s'il avait exécuté toute cette manoeuvre pour avertir seulement les ennemis du danger de la dispersion de leurs corps, et les contraindre se réunir en masse, quand heureusement jusqu'à ce temps ils ne s'en étaient pas apperçus?

Le général Skrzynecki, après avoir chassé les gardes au-delà du Narew, aurait dû tourner sur-le-champ son attention vers l'armée de Diebitsch. Ce général, après avoir reçu avis du mouvement de l'armée polonaise, avait à choisir entre trois points sur lesquels il devait régler sa conduite: il pouvait se porter ou sur Varsovie, ou sur Pultusk, ou sur Granne: s'il marchait droit à Varsovie, il poussait devant lui le corps d'Umiński, qui devait être sur ses gardes, et préparé d'avance à un tel évènement; si alors Umiński s'était retiré à Varsovie, il y aurait été renforcé par quatre nouveaux régimens, par six-mille hommes de gardes nationales exaltés par les récentes victoires de l'armée: le corps même du palatinat de Sandomir pouvait approcher, tandis que le feldmaréchal, sur le bord de la Vistule, sans aucuns moyens d'effectuer son passage, menacé sur ses derrières par

l'armée de Skrzynecki qui pouvait déboucher à tout moment, se serait trouvé dans la plus pénible situation: le général Skrzynecki pouvait être tranquille, Diebitsch n'aurait jamais fait un tel mouvement. S'il s'était porté sur Pultusk, il est vrai qu'il aurait coupé l'armée polonaise de Varsovie, et que cette armée aurait été forcée de retourner sur ses pas et de livrer une grande bataille pour rouvrir ses communications. Mais Diebitsch, en coupant de cette façon l'armée polonaise, aurait vu à son tour ses communications coupées, et après avoir perdu une bataille dans une pareille position, son armée aurait dû être tout-à-fait anéantie; le corps du général Umiński, en débouchant de Praga, pouvait fondre sur ses derrières, ou, en débouchant par Modlin, tomber sur son flanc. Diebitsch n'était pas assez en forces, pour se déterminer à un parti si hasardeux, c'était trop jouer sur une carte; du reste il devait faire directement quelque chose pour sauver les gardes, afin de ne pas encourir une terrible responsabilité. En réfléchissant sur toutes ces chances, le général Skrzynecki pouvait être certain, que Diebitsch ne se porterait pas non plus sur Pultusk.

Le 22 mai, lorsque Diebitsch eut passé le Bug, auprès de Granne, les gardes se trouvaient déjà au-delà de cet endroit, et d'après la connaissance qu'on avait de la circonspection du feldmaréchal, on pouvait s'attendre que de Granne, il se porterait vers Bialystok, en longeant les rivières Mienia et Narew, pour s'unir au corps des gardes. Pourtant s'étant rendu à Wysokie-Mazowiecki, il devint plus audacieux; il commençait à se convaincre qu'il n'avait

pas en face un adversaire bien terrible. Mais arrivé à Wysokie-Mazowieckie, il ne bougeait pas: il eût trop hasardé, en se portant sur Ostrolenka, et en coupant les Polonais de leurs ponts avant sa jonction avec les gardes. Cette jonction de la grande armée russe avec les gardes était alors le point capital, qui ne devait se décider que par une bataille générale. Le général Skrzynecki devait tout risquer pour empêcher que cette jonction ne s'effectuât. Si le feldmaréchal n'avait pas voulu accepter la bataille seul avec son armée sans les gardes, il aurait été obligé de se retirer, ou au-delà du Bug, — alors, il n'aurait pu effectuer sa jonction avec les gardes, — ou au-delà du Narew, — alors le royaume aurait été affranchi des Russes, nous devenions maîtres du cours entier du Narew, rivière marécageuse très-difficile à passer; la guerre aurait été transportée en Lithuanie, l'armée russe éloignée de la Prusse, et un vaste champ se serait trouvé ouvert pour de nouvelles combinaisons militaires, à qui aurait eu plus de génie. Si Diebitsch avait accepté la bataille, nous aurions eu raison de présumer qu'il l'aurait perdue. Son armée ne comptait d'infanterie que le corps de Pahlen, sans les trois régimens détachés auprès de Sacken, le corps de Szachowski de grenadiers, et deux régimens des gardes; ainsi six divisions, en remplaçant par les régimens des gardes, trois régimens détachés du corps de Pahlen. Les Polonais comptaient cinq divisions d'infanterie; en y ajoutant une partie de la garnison de Modlin et quatre régimens nouveaux qui restaient à Varsovie, ils avaient plus de six divisions, et il faut observer

encore, que les bataillons russes étaient réduits à la moitié, tandis que ceux des Polonais, dans les nouveaux régimens, se trouvaient presque au complet. Ainsi les Polonais étaient, non seulement égaux en nombre à l'armée russe, mais même plus nombreux; et qui aurait osé supposer au commencement de la guerre, que les évènemens auraient pris une telle tournure, que pour une bataille générale, les Polonais se seraient trouvés égaux et même supérieurs en nombre aux Russes? L'imagination la plus forte n'aurait pu créer de telles fantaisies, et pourtant c'était une réalité. Mais le général Skrzynecki ne voulait pas combattre, il fallait se retirer et laisser aux Russes le pouvoir de faire ce qu'ils voulaient; il est impossible de s'imaginer, quelle occasion le général Skrzynecki voulait attendre encore; pensait-il que l'occasion se présenterait, où il aurait une armée deux-fois plus nombreuse que celle des Russes; et pourtant même dans un tel cas, il ne voulait pas combattre les gardes: il voulait absolument vaincre sans combattre. Il ne nous reste qu'à déplorer cette Pologne malheureuse, qui n'a pu trouver un homme.

Il est vrai que tout ce que je suppose, ne pouvait avoir lieu, dans le cas dont il s'agit, lorsque le général Skrzynecki, en commençant son mouvement du Kostrzyń, n'avait pas prémédité tout son plan, n'avait pas pris ses mesures pour tous les évènemens possibles, et surtout lorsqu'il avait dispersé les troupes polonaises de telle sorte, qu'alors il ne fut pas maître de les concentrer en un moment.

Le général Umiński, avec un corps de 12,000 hommes, restait toujours inutile auprès de Kaluszyn, puisque après avoir masqué le mouvement de l'armée polonaise vers Serock, il avait déjà rempli sa destination, et il se trouvait dans ce point sans aucun but, étant trop faible par lui-même pour arrêter Diebitsch. Par conséquent, au bout de quatre jours, lorsqu'il pouvait présumer que Skrzynecki aurait déjà atteint les gardes, il devait se rendre auprès de Serock, d'où il pouvait pourvoir à toutes les circonstances. Il était impossible de cacher plus longtemps à Diebitsch le secret de cette manoeuvre: et alors si Diebitsch se fût rapproché de Varsovie, Umiński, par une marche forcée pouvait se rendre par Modlin dans cette ville. Si Diebitsch s'était porté vers Pultusk, ce corps lui aurait défendu le passage du Narew, en attendant l'arrivée des autres corps. Dans le cas où Diebitsch aurait marché comme il le fit, Umiński, après s'être renforcé de quatre régimens nouveaux, cantonnés à Varsovie, en arrivant avec 19 bataillons sur le champ de bataille, aurait pu frapper des coups décisifs. Il ne fallait pas omettre un seul bataillon qui pût être présent dans une telle affaire.

Si le général Skrzynecki s'était décidé irrévocablement à ne pas risquer une bataille, dans ce cas même, le corps d'Umiński ne devait pas rester à sa place. On reproche au général Umiński de n'avoir pas suivi l'armée de Diebitsch, et de n'avoir pas occupé Siedlce; mais quant au premier point c'était une impossibilité absolue; comment un si petit corps pou-

vait-il marcher sur les traces d'une telle armée, à quoi cela aurait-il abouti? Quant à Siedlce, c'était un point très-important, mais lors de la bataille d'Iganie; au moment dont nous parlons, il n'était d'aucune influence, puisque les villes, les points stratégiques, ne sont importants que par la situation des armées à leur égard. Plus tard, la 1re division occupa même deux fois Siedlce, et quel en fut le résultat? Par conséquent, dans tous les cas le corps d'Umiński était tout-à-fait inutile sur ce point. Placé à Serock, il ne couvrait pas moins bien Varsovie, mais plus que cela il occupait ce point important du confluent de deux rivières considérables, sur lequel devait s'opérer la retraite du reste de l'armée, et dans le cas d'un grand revers, c'eût été alors un corps tombé du ciel pour le salut de l'armée. Le général Skrzynecki se justifie, en assurant avoir donné d'autres ordres au général Umiński, mais c'est impossible; s'il avait eu des ordres précis, il n'aurait pas manqué de les exécuter. On lui a ôté le commandement, mais ce cas supposé, il devait être fusillé; du reste s'il fut éloigné du commandement un peu plus tard, après la bataille, ce fut pour avoir fait des reproches au général Skrzynecki sur sa conduite dans cette manoeuvre fatale.

Outre le corps d'Umiński, le général Skrzynecki n'était pas même en état de concentrer en entier l'armée, qu'il avait sous sa main. S'il s'était décidé à fondre sur Diebitsch, il devait exécuter son mouvement le plutôt possible, c'est-à-dire, en deux jours, et alors il ne pouvait attirer à

lui la division de Gielgud, qui s'était rendu par Lomża le long du côté droit du Narew, pour pousser Sacken, et couper aux gardes leur retraite par Tykocin, ce qui était impossible. Alors Gielgud devait rétrograder sur le pont de Lomża pour s'unir au reste de l'armée, par quelque pont auprès de Wysokie-Mazowieckie; pour exécuter un tel mouvement, il fallait au moins quatre jours, temps qui suffisait à l'ennemi pour exécuter de son côté telles manoeuvres qui lui étaient nécessaires. Nous voyons par là, que le général Skrzynecki avait d'avance tout préparé pour amener le funeste dénouement qui se fit aux champs d'Ostrolenka.

Il reste encore à examiner, quel but pouvait avoir le général Skrzynecki, en laissant la division de Gielgud à Lomża. Cette division avait tout le temps nécessaire, pour arriver, avec le reste de l'armée, à Ostrolenka, et pourtant elle s'était arrêtée. Il n'est pas vrai, comme l'a dit le général Skrzynecki, qu'elle fût destinée pour la Lithuanie: car s'il en avait été ainsi, pourquoi ne s'y serait-elle pas rendue, pendant que l'armée était à Tykocin? pourquoi rétrograder sur Lomża, perdre un temps si précieux, et courir sans aucune nécessité tant de hasards, lorsque l'armée de Diebitsch s'était approchée? L'ordre de se porter en Lithuanie lui fut donné après la bataille d'Ostrolenka, dans la nuit du 26 au 27 mai, lorsque sa jonction avec l'armée devenait impossible; c'est alors aussi que le général Dembiński partit pour cette division avec quelques escadrons de cavalerie, cette division en étant privée ainsi que

des munitions nécessaires. Aucun des préparatifs antérieurs ne prouve qu'elle fût destinée pour la Lithuanie.

Le général Skrzynecki, en laissant cette division à Lomża, semble avoir voulu occuper et tenir toute la ligne du Narew, depuis Serock jusqu'à Tykocin, et c'est dans ce but, que le colonel Sierakowski fut posté à Grajewo: par-là il comptait s'ouvrir pour toujours une communication libre avec la Lithuanie, et intercepter celle de l'armée russe avec les frontières de la Prusse. C'étaient à la vérité des buts importants; mais comment pouvait-il se repaître un seul moment de l'espérance chimérique de pouvoir tenir une telle ligne de trente lieues de longueur! De quels périls ne menaçait-il pas l'armée polonaise, si Diebitsch, après avoir acquis la conviction de la pusillanimité de son adversaire, avait forcé le passage du Narew près de Serock, et coupé l'armée polonaise de Varsovie, ou bien, dans quelque point que ce fût, entre Serock et Lomża, séparant ainsi l'armée polonaise en deux parties. Il paraît que le général Skrzynecki avait de bonne heure abandonné cette pensée, car la division de Giełgud était déjà en marche, par un grand détour, le long du côté droit du Narew, quand la bataille d'Ostrolenka l'arrêta dans son mouvement, pour la rejeter sur la rive gauche.

La bataille d'Ostrolenka finie, l'armée polonaise, dans la nuit du 26 au 27 mai, se rendit à Rożan, et passa la nuit suivante à Pultusk. Le 28, le quartier-général était à Serock; le 29, toute l'armée oc-

cupa les retranchemens de Praga, où elle commença à se réorganiser et à réparer ses pertes. Toute l'attention de l'armée fut tournée dès-lors sur le changement du général en chef, changement qui semblait certain; c'était le temps d'appeler au commandement le général Chłopicki, qui était guéri de ses blessures, et qui aurait bientôt retrempé le moral de l'armée: mais la diète décréta, que le général Skrzynecki possédait toute la confiance de la nation, sans se douter, que ce ne sont pas les décrets qui inspirent la confiance, et que le général Skrzynecki l'avait bien perdue dans l'esprit de la nation et de l'armée. Le général Skrzynecki, en voyant les bonnes dispositions de la diète, poussa l'affaire encore plus loin; après avoir éloigné quelques généraux, qui lui fesaient de justes reproches, il osa accuser le gouvernement d'être la cause de la malheureuse tournure des affaires, et projeter de déposer le pouvoir suprême entre les mains d'une seule personne: c'est parceque bien plus habile politique que capitaine, il voulut détourner de lui toute l'attention de la nation, sur le projet important qui s'agitait dans la diète.

Le lendemain de la bataille, le feldmaréchal laissa aller l'armée principale des Polonais; le général Witt seul, avec la cavalerie, la 2de division de grenadiers et la 1re division d'infanterie, marchait à pas lents sur ses traces. Toute l'attention de Diebitsch se porta alors sur la division du général Giełgud à Lomża, dont il espérait faire une proie facile. Il pensait que cette division chercherait son salut le long des frontières de la Prusse,

c'est pourquoi il envoya le corps de Pahlen à Myszeniec, pour lui traverser le chemin. Mais quelques jours après, ayant appris que le général Giełgud s'était jeté dans une autre direction, il détacha après lui le général Kuruta avec deux régimens d'infanterie de la garde, et le régiment des husards, ceux-mêmes qui étaient en garnison à Varsovie: le régiment des lanciers était déjà plus en avant, détaché à Bielsk. Ce retard facilitait extrêmement le mouvement du général Giełgud, et aurait pu amener d'importans résultats, si le général polonais avait su tirer parti et du temps et des circonstances.

Le 27 mai, le lendemain de la bataille d'Ostrolenka, le général Giełgud quitta Lomża avec sa division, brûla le pont sur le Narew, et se porta vers la Lithuanie par Stawiski, suivant la grande chaussée qui mène à Kowno: dans cette marche, le général Dembiński, détaché de l'armée principale, et plus tard le colonel Sierakowski, qui se trouvait à Grajewo avec le 18me régiment et le 4me bataillon du 3me régiment léger, vis-à-vis du général Sacken, porté à Rajgrod, se joignirent à lui. Giełgud s'avança d'abord promptement, et déjà le 29 mai, il était devant le général Sacken, qui, avec 8000 hommes et 16 pièces, tenait une position très-forte. Ses deux aîles étaient appuyées sur les deux lacs, et il tenait une ligne de hauteurs, couvertes au-bas par une rivière marécageuse, tandis qu'il occupait devant lui la ville de Rajgrod comme avant-poste. Le général Giełgud rangea son corps pour le combat: il plaça au centre la 2de batterie de position, 12 pièces, qui

ouvrirent un feu très-vif; à sa gauche le 7me de ligne et un bataillon du 4me léger, à sa droite deux bataillons du 4me léger et le 2d léger; les 18me et 19me de ligne et le bataillon du 3me léger restèrent en réserve.

L'ennemi, quoique plus faible en nombre, voulut imposer aux troupes polonaises, et attaqua l'aîle gauche, en s'avançant par la vieille route; mais il fut repoussé par un bataillon du 4me léger: après quoi toute la ligne polonaise se porta en avant: l'ennemi tenta de nouveau d'enfoncer son aîle gauche, mais ce fut encore en vain. Pendant ce temps le 7me de ligne s'empara de la ville, la cavalerie de Plock poursuivit l'ennemi fuyant par la chaussée, et poussant une partie de l'infanterie russe sur le lac, *elle* la noya ou la fit prisonnière.

Restait encore la plus difficile position à emporter, sur les hauteurs protégées par une rivière marécageuse. L'aîle gauche de l'ennemi se trouvant un peu plus abordable, le général Sacken l'avait renforcée. C'est sur cette aîle gauche que se jeta le 7me de ligne, tandis que le colonel Koss, avec le 18me de ligne et le 4me léger, se portant plus à droite, passa la rivière, quoiqu'elle fût fermée avec des palissades, et emporta une maison transformée en *Blockhaus*, où le colonel russe Wolkow fut tué. Sous la protection de ce *Blockhaus*, les pontoniers avaient jeté à la hâte un pont, par lequel passa une partie de l'infanterie et quatre pièces, au moment où le 19me de ligne avait forcé le pont principal sur la chaussée, quoique défendu par toute l'artillerie de

l'ennemi. De cette manière les Russes furent délogés de toutes leurs positions, et commencèrent leur retraite avec célérité, après avoir perdu 1200 hommes en prisonniers seulement. Les Polonais, en tués et en blessés, ne perdirent que 200 hommes.

Cette bataille gagnée changea tout-à-fait la situation du général Gielgud, qui jusqu'à ce moment avait toujours été exposé au péril d'être enfermé entre le corps de Sacken et quelque corps détaché de la grande armée russe. Alors non seulement il se trouva hors de ce péril, mais la Lithuanie toute entière lui fut ouverte et une carrière des plus brillantes s'offrit devant lui: il aurait fallu seulement que son énergie et son génie répondissent à la hauteur de ses destinées. Il pouvait devenir le sauveur de la patrie.

Après la bataille de Rajgrod, tout lui prescrivait de marcher droit sur Grodno; car c'est là qu'étaient amassés les magasins immenses de la grande armée russe; il s'en serait rendu maître, au grand détriment de l'ennemi. C'est par Grodno que passe le plus court chemin qui mène à Wilna, et il aurait emporté cette ville sans aucun doute, les Russes n'étant pas en mesure de résister à un tel corps de troupes régulières: il dévançait toujours Sacken auprès de Wilna, qui ne pouvait arriver que par Kowno, par une route considérablement plus longue. Après l'occupation de Wilna, il en aurait fait le centre de ses opérations ultérieures; il se serait placé au milieu des corps russes, sur lesquels il pouvait fondre à mesure, qu'ils se seraient présentés. Le général Sacken se serait jeté dans la Courlande, et

n'eût pu se joindre au général Tolstoï, qui arrivait avec un nouveau corps de Witepsk: l'insurrection se serait propagée dans d'autres provinces plus lointaines. Des avantages immenses de tout genre, tant matériels que moraux, se présentaient à la suite de cette importante occupation de Wilna, qui devait être le point de mire de toutes les opérations du général Giełgud. Mais le général se décida d'une autre manière; il se détermina à poursuivre le corps battu de Sacken, pour l'anéantir, quoiqu'il n'eût pas une cavalerie suffisante pour ce but, et que le pays, coupé par de petites rivières, donnât beaucoup de facilité au général russe d'opérer sa retraite; aussi, après avoir brûlé tous les ponts derrière lui, Sacken, eut-il bientôt une marche sur le corps polonais, et s'étant renforcé du détachement du général Fricken, il marcha par Kowno droit sur Wilna.

Le général Giełgud fut encore affermi dans sa dernière décision par les nouvelles qu'il eut, qu'un vaisseau chargé d'armes et de munitions, attendait devant Polonga le moment où les Polonais se seraient rendus maîtres de cette ville, pour y débarquer tout ce qu'il portait: mais cette nouvelle douteuse se montra bientôt tout-à-fait fausse, et de tant d'avantages en perspective, il ne resta que l'espoir d'être considérablement renforcé par l'insurrection de la Samogitie, afin de porter plus tard un coup décisif à Wilna. Au reste cet espoir était précaire tant par la forme que par le genre de ce renfort, tandis que les Russes avaient reçu à Wilna des secours aussi réels qu'importans dans les corps des généraux Sacken

et Fricken, et que les autres corps s'approchaient chaque jour.

Le corps polonais, abandonnant Rajgrod, s'avança par la grande chaussée. Le 1 juin, il avait déjà atteint Kalwaria; de ce lieu partit le général Dembiński qui se présenta avec un détachement devant Kowno, comme pour forcer le passage, tandis que le corps principal passa le Niemen auprès de Gielgudiszki, et se joignit aux insurgés. Tous les petits détachemens russes se retirèrent pour se rassembler en corps plus considérables. Les Polonais avaient repris Kowno et d'autres villes, et le général Giełgud choisit Kiejdany pour foyer de ses opérations. C'est dans ce dernier lieu que se joignit au corps principal le général Chłapowski qui, encore avant la bataille d'Ostrolenka, s'était jeté dans la Lithuanie, et qui seul y avait d'abord été destiné.

Il avait quitté l'armée polonaise à Nadbory le 19 mai, jour malheureux, où les Polonais contemplaient les gardes, au lieu de les combattre. Son petit corps était composé du 1r régiment de lanciers, de 100 hommes d'infanterie des officiers et des sous-officiers de toutes les armes, destinés pour les Lithuaniens, tous à cheval, et il menait avec lui deux canons. Suivant le récit du général Chłapowski, le général en chef avait le dessein de le pousser par le palatinat d'Augustowo à travers tout le corps des gardes, ce qui aurait été le livrer à une perte certaine: les réflexions du général Chłapowski devaient le détourner de son dessein, et il porta ce détachement, par le vide qui existait auprès du Bug, entre

le corps des gardes et la grande armée russe; c'était l'unique moyen de réussir à pénétrer dans la Lithuanie.

Le 21 mai, le général Chłapowski atteignit à Mienie la frontière, qu'il passa dans la nuit, et bientôt il s'empara de grands magasins russes à Brańsk, où il avait fait 500 prisonniers. Il apprit plus tard, que le général Linden, avec le régiment de Żytomir, deux escadrons de lanciers et deux canons, était posté sur la lisière de la grande forêt de Białowiża, où se tenaient les insurgés. Il marcha aussitôt sur ce corps, qu'il rencontra près de la forêt, faisant ses préparatifs pour la résistance, et occupant le village de Hainowszczyzna. Les Polonais emportèrent le village, et les lanciers, partant au galop, s'élancèrent sur un bataillon ennemi à droite du village, défendu par deux canons; le bataillon fut rompu en un clin-d'oeil, un canon pris; le second bataillon éprouva le même sort, le reste se sauva dans la forêt, en laissant entre les mains des Polonais 150 prisonniers.

Après cette affaire, le général passa la rivière de Narewka sous Maszewo, et après avoir semé le bruit qu'il marchait sur Slonim, il se tourna rapidement à gauche, et le 28 mai, il passa le Niemen entre Wolkowyski et Rossy. Après avoir alarmé la garnison de Grodno, il se jeta dans la route de Wilna. Le 31 il occupa la ville de Lida, d'où sortit la garnison russe, forte de 400 hommes d'infanterie avec deux canons, quoique, contre les lanciers, la ville leur présentât le plus de sûreté. Ils pensèrent trouver

plus de tranquillité dans une forêt, mais ayant été joints par les lanciers, avant qu'ils l'eussent atteinte, ils ne purent tenir contre l'impétuosité de la charge, et se rendirent prisonniers avec tous leurs canons et un étendard. De-là le corps polonais partit pour Troki, en ramassant, dans la route, les petits détachemens de l'insurrection qui le grossirent. Auprès de Troki, Chłapowski apprit l'arrivée en Lithuanie du général Giełgud, et il ne pouvait faire autrement que de recevoir les ordres de ce chef. Suivant la narration de Chłapowski, il en avait conçu lui-même le dessein, et il pressait le général Giełgud de porter la guerre au fond de la Lithuanie, dans les environs de Mozyr et plus loin, et d'étendre partout l'embrasement; si cela est vrai, cela prouve qu'il connaissait la nature de cette guerre qui, conduite uniquement de cette manière, pouvait avoir de grands résultats. Le général Giełgud lui ayant ordonné de se joindre au corps principal, il passa la Wilia auprès de Janowiec le 10 juin, et atteignit le corps principal à Kiejdany. Dans sa courte expédition, il avait pris à l'ennemi un étendard, trois canons, et fait 1800 prisonniers, presque trois fois autant de monde qu'en comptait son petit corps. Il avait donc rendu de grands services en proportion de ses forces; l'opinion générale lui rendit justice et l'appelait hautement au commandement en chef. Pourquoi donc, un peu plus tard, cette opinion s'est elle tournée contre lui? Il est difficile de déterminer, faute de renseignemens suffisans, si ce fut sa faute, ou celle des malheureuses circonstances.

A Kiejdany, on avait perdu un temps précieux: pourtant l'organisation des nouvelles troupes s'avançait avec rapidité, et déjà 6000 hommes de cavalerie, qui plus tard ont rendu de bons services à l'armée étaient tout prêts. A la fin, le général Giełgud se détermina pour le grand coup, je veux dire, pour l'attaque de Wilna, qui devenait de jour en jour plus difficile, puisque tous les jours il arrivait de nouveaux secours aux Russes, et que dans quelques jours on attendait le général Kuruta avec son corps détaché de la grande armée russe. Ce corps arriva à Wilna le 18 juin, et le général Giełgud fit l'attaque le 19 juin, comme s'il avait attendu son arrivée. *Il* est impossible d'expliquer quels puissants motifs *purent* retenir le général jusqu'à ce jour, pourquoi *il* ne se décida pas à agir quelques jours plutôt, quand le 17 juin, le général Chłapowski avait, depuis cinq jours, passé la Wilia avec l'avant-garde, *et qu'il* couvrait le pont jeté sur ce fleuve auprès de Waka. — Les Russes tentèrent deux fois d'emporter ce pont, mais en vain, et le général Kuruta, qui craignait que le corps polonais ne tombât sur lui à l'improviste, ce qui pouvait bien arriver, s'avançait très-lentement et avec beaucoup de circonspection par la route qui mène de Troki à Wilna. Le 18, il était arrivé de bonne-heure en cette ville, et ce même jour le général Giełgud passa la Wilia avec son corps, s'étant décidé à attaquer Wilna le 19. On ne pouvait le faire plus tard, puisque le 20, les premières colonnes du 3me corps du général Tolstoï arrivèrent dans cette ville. Mais l'approche seule de ce corps

exerçait une télle influence sur les opérations du général Giełgùd, qu'il ne put plus attaquer Wilna que d'un côté; et ce côté était du plus difficile abord, défendu par les hauteurs de Ponary, si fameuses dans la guerre de Napoléon, et sur lesquelles les Russes avaient élevé des retranchemens, ce qu'ils avaient bien eu le temps d'exécuter. Auparavant rien ne l'empêchait d'assaillir Wilna de tel côté qui lui aurait semblé le plus commode, car il n'avait aucune ligne de communication à couvrir; tandis qu'alors s'il se décidait à le faire, il courait risque, en cas de défaite, d'être rejeté sur le corps de Tolstoï.

Par conséquent, dans cette bataille qui devait décider du sort de la Lithuanie, les Russes eurent l'important avantage d'être couverts par des retranchemens placés dans des positions difficiles à aborder, sans compter la force numérique des troupes et de l'artillerie qui surpassait celle des Polonais. Les corps unis des généraux Chrapowiecki, Sacken, Fricken et Kuruta, d'après les rapports russes, s'élevaient à 20,000 hommes avec 60 pièces de canon. Pour la force du corps polonais, il est difficile de la calculer, puisque on ne peut pas évaluer le nombre des insurgés; mais toutes les troupes régulières, arrivées en Lithuanie, n'excédaient pas le nombre de 12,000 hommes avec 26 pièces, et de ce nombre encore le général Szymanowski, avec le 19me de ligne, fut envoyé à Polonga, et le général Dembiński avec un détachement, de l'autre côté de la Wilia, pour couvrir les ponts sur cette rivière.

Le 19 juin, à cinq heures du matin, les troupes polonaises s'ébranlèrent; l'attaque principale fut décidée sur l'aîle gauche de l'ennemi. Le général Chlapowski devait emporter la position, le lieutenant-colonel Zaliwski devait le secourir avec 1500 volontaires, et puis tout le corps polonais qui, suivant le plan, se serait appuyé sur son aîle droite, s'étendant avec son aîle gauche jusqu'à la route qui mène à Wilna. Les Polonais marchèrent avec beaucoup de résolution. Les premières hauteurs furent emportées, mais les plus importantes restèrent encore occupées par une forte artillerie, et défendues par le 6me régiment de carabiniers, par le régiment de la garde volhynienne et des lanciers de la garde. Un vigoureux effort dans ce lieu aurait été indispensable, surtout un feu bien nourri d'une artillerie en masse; mais malheureusement déjà le général Giełgud avait engagé la bataille sur toute la ligne à la fois, et au lieu de s'appuyer, suivant le plan, sur son aîle droite, avec tout le corps, il avait poussé son aîle gauche, et donnait les assauts à des positions, situées entre la Wilia et la route qui mène à Wilna, et de l'abord le plus difficile, tandis que son centre était tout-à-fait dégarni et son artillerie dispersée par sections. Sur son aîle droite, les Russes tenaient bon avec les régimens du prince Charles, d'Archangel et de la garde lithuanienne; mais quand ils apperçurent que le centre était vide, ils poussèrent de fortes masses par la route qui conduit à Wilna, et les Polonais, en voyant que leurs deux aîles étaient

menacées d'être coupées l'une de l'autre, ne purent que penser à la retraite, et repasser la Wilia. La retraite commença vers les 6 heures de l'après midi; ainsi cette malheureuse bataille avait duré 13 heures entières. Le 1r de lanciers tenait l'arrière-garde, et lorsque la cavalerie russe se précipita avec trop d'impétuosité, ce vaillant régiment fit sur le champ volte-face et une charge si vigoureuse, que le régiment des lanciers d'Orenbourg et trois escadrons de Nowmigorod ne purent y tenir; rompus, ils se débandèrent, laissant deux canons au pouvoir des Polonais; mais quand le régiment des lanciers de la garde accourut au secours des leurs, les Polonais abandonnèrent ces canons et se retirèrent à pas lents; la retraite ne fut pas inquiétée un moment: le corps entier repassa tranquillement la Wilia.

Cette bataille de Wilna ne pouvait qu'être perdue, d'après la manière dont elle avait été livrée. Quand même le général Gielgud aurait eu 40,000 hommes des meilleurs troupes, elle aurait été perdue, car quelles forces ne fallait-il pas, pour que l'ennemi retranché fût forcé sur ses deux aîles, et qu'en même temps notre centre se maintînt fortement. La bataille, se donnant dans des lieux hérissés de bois et de hauteurs, et les Russes étant réduits à la simple défensive, si le général Gielgud avait manoeuvré avec adresse, on était à même de tomber avec toutes ses forces sur une aîle ennemie, et de l'accabler, avant que de l'autre côté on fût accouru à son secours. De cette façon plusieurs fameux capitaines se sont tirés d'affaire dans des conjonctures bien

plus fâcheuses; et si jamais ce principe fut applicable, c'était quand les Russes avaient à couvrir une ville aussi importante que Wilna, et qu'on avait en face un général tel que Kuruta, homme connu pour être au-dessous du médiocre. Je ne suis pas assez bien éclairé pour dire laquelle des deux aîles russes était la plus accessible, mais quant aux effets, c'est l'aîle gauche qui devait être attaquée. L'aîle droite emportée, ce n'était plus que la bataille gagnée, mais l'aîle gauche renversée, les Russes auraient été poussés sur la ville, où 30,000 habitans brûlaient d'impatience de prendre les armes; et, alors que les ponts sur la Wilia étaient rompus, et que toute une population eût fondu sur l'ennemi en fuite, à peine les débris de ce corps seraient-ils parvenus à se sauver. Alors l'arrivée du corps de Tolstoï eût à peine été capable de rassembler les débris du corps battu, et, suivant toute probabilité, après un tel coup, les Russes se seraient bornés à la stricte défensive: dès-lors les plus brillantes opérations militaires pouvaient commencer: mais cela demandait une victoire remportée comme il vient d'être dit, ce qui n'était pas impossible.

Le 20 juin, le corps du général Tolstoï, composé de deux divisions d'infanterie, arriva à Wilna: on attendait encore la prochaine arrivée du général Kreutz qui, dans le palatinat de Lublin, remplacé par le général Rüdiger, s'empressait de gagner la Lithuanie à marches forcées. Mais sans attendre ce corps pour prendre une rapide offensive, il fallait profiter du temps, et ne pas permettre aux Polonais

de se réorganiser. On peut s'imaginer quelle triste influence dut avoir sur les troupes polonaises le malheureux évènement de Wilna: ces troupes étaient composées en grande partie des insurgés, et ces gens qui seuls, deux mois entiers, avaient fait tête aux Russes, voyant maintenant vaincu un corps de troupes régulières, ne purent présumer que, retirés de nouveau dans leurs bois, ils pourraient encore combattre, résister et vaincre. Mais tel est le coeur humain. Le découragement s'empara de tous les esprits, et on voyait déjà les signes certains qui précèdent toujours une catastrophe.

Le général Tolstoï, après avoir rassemblé tous ses corps, partit de Wilna, le 24 juin: il avait divisé son armée en deux corps, dont l'un devait marcher par la route principale qui conduit à Kowno, l'autre le long de la rive droite de la Wilia. Le général Dembiński, du côté des Polonais, était destiné à défendre le passage de la sainte rivière, mais n'ayant que peu des troupes, il n'était pas en état de tenir une si longue ligne; c'est pourquoi le passage fut forcé avec facilité par les Russes. De l'autre côté le général Malinowski, avec le 9me régiment léger, un escadron des lanciers d'Elisabethgrod, trois escadrons de cosaques de la garde du corps, et six pièces, se porta sur Kowno, où il dispersa un nouveau régiment polonais pas encore organisé: mais cette entrée des Russes à Kowno eut un autre résultat plus important encore: celui de couper la communication entre la Samogitie et le palatinat d'Augustowo, et d'ôter aux Polonais toute espérance de

percer dans le royaume, quand il ne leur resterait plus que ce parti à prendre.

Les détachemens polonais rétrogradèrent d'abord vers Kiejdany, puis vers Rosienie, mais toujours tellement poussés par les Russes qu'ils n'eurent pas un instant de repos. Le général Roland s'efforça de tenir la position de Poniewierza, mais enveloppé par le corps russe sous les ordres du général de division Kablukow, ce ne fut qu'à grand' peine qu'il put se dégager. A Cytowiany, le général Szymanowski, envoyé antérieurement vers Polonga, se réunit au corps principal; après cette jonction on s'était déterminé d'attaquer avec toutes les forces la ville de Szawle. Cette ville, retranchée à la hâte, était défendue par le colonel Krukow, ayant quatre pièces avec lui, et les bataillons de réserve des régimens de Newa, de Kaporow, du prince Charles, des 3me et 4me de la marine. Le 8 juillet, les Polonais s'approchèrent de cette ville; ils livrèrent des assauts impétueux, d'abord du côté des barrières de Wilna, puis du côté de Telsze; mais comme tous ces assauts furent livrés sans plan, et que jamais une masse importante ne fut mise en action, que chacun des corps s'élançait à son tour sans se soucier de l'ensemble, le résultat n'en pouvait qu'être malheureux. L'infanterie se précipita deux fois dans la ville, et même la cavalerie de l'insurrection qui, faute d'appui et de renforts, après avoir éprouvé un massacre horrible, sauva à peine ses débris. Pourtant la ville tenait toujours. L'avant-garde de l'armée russe, sous le général Dellingshausen, se mon-

trait déjà, et avertit les Polonais de penser à une prompte retraite. Ce même jour, on avait tenu un grand conseil militaire, où on avait décidé que l'armée serait divisée en trois corps, qui devaient agir chacun séparément, suivant son plan particulier. Les généraux Chłapowski, Roland et Dembinshi en prirent les commandemens. On avait décidé de se livrer à une guerre de partisans, parti qui après le revers de Wilna, était le seul convenable; on aurait dû même le prendre plutôt.

Cette séparation de l'armée effectuée, le général Roland se porta avec son corps vers Polonga, le général Dembiński dans la direction de la Courlande, le général Chłapowski à Jurborg. La direction primitive que chacun de ces corps avait prise, avait décidé de son sort. Les corps de Roland et de Chłapowski devaient, par leur position, attirer toutes les forces russes sur eux, et à la fin, il ne leur resta d'autre ressource que de chercher un asyle dans la Prusse. Le général Dembiński qui s'était jeté à l'écarté, quand toute l'attention des Russes était tournée sur les deux autres corps, quoiqu'avec des efforts pénibles et mille difficultés inouies, exécuta pourtant sa glorieuse retraite sur Varsovie: retraite qui, lors même qu'elle n'aurait pas réussi, par sa seule conception, l'aurait couvert de gloire.

Les deux autres corps, qui ne firent pas de même, virent échouer leur retraite, non faute de détermination, mais par la pure impossibilité. La meilleure preuve de mon assertion se trouve dans l'évènement suivant. Quand les troupes polonaises furent

entrées en Prusse, et que le général Gielgud, homme estimable, dont la faiblesse faisait tout le crime, fut indignement tué par un officier, les soldats polonais de Roland reprirent les armes, fermement déterminés à se frayer la route de la Pologne. Pourtant, quand ils eurent en face le corps du général Kreutz, ils furent hors d'état d'exécuter leur dessein (et comment l'auraient-ils pu, n'ayant plus de cartouches pour tirer): ils se retirèrent donc de nouveau dans la Prusse, où, le 15 juillet, ils furent désarmés.

C'est ainsi que fut étouffée, pour quelque temps, l'insurrection de la Lithuanie, cette Lithuanie qui, dès le commencement de la révolution, avait en vain tendu vers nous ses bras, qui plus tard, aveugle dans tous ses calculs, n'écoutant que le devoir sacré, se précipita dans une lutte terrible, qui la remplit de malheurs et de carnages. Et c'est alors que nous avons compté le plus sur la sympathie et l'assistance des nations étrangères, quand nous-mêmes, par une indolente inactivité, nous permettions aux ennemis d'égorger nos compatriotes, nos frères. Plus tard un secours accidentiel, et par conséquent manquant de plan et de concert, avait par l'incapacité des généraux, par le manque d'énergie et d'ensemble, dispersé, paralysé toutes les forces vitales de cette nation lithuanienne, qui quelque jour étonnera l'univers, si les calculs les plus vraisemblables ne trompent pas.

Je n'ai interrompu ma narration que pour exposer à-la-fois toutes les opérations dont la Lithuanie a été le théâtre; maintenant, tout étant fini dans ce pays, je reviens aux grandes armées.

Le feldmaréchal Diebitsch, après la bataille d'Ostrolenka ayant détaché le corps de Kuruta dans la Lithuanie, resta tranquille dans ses positions: mais ne pouvant long-temps se tenir dans les environs ravagés d'Ostrolenka, il s'avança vers Pultusk, en plaçant ses corps le long du Narew. L'avant-garde, sous le général Witt, fut postée en avant de Pultusk, avec une grande-garde placée à Nasielsk. Le corps de Pahlen, renforcé par la 3me division des grenadiers, à Gołymin; le corps des grenadiers auprès de Pultusk; les gardes, à Makowo; le quartier-général à Kleczewo, près de Pultusk. L'armée russe ainsi distribuée resta tranquille, en attendant des évènemens ultérieurs, et tirant tous les moyens de sa subsistance de la Prusse; car la communication avec les provinces russes était tout-à fait interceptée par les insurgés. Diebitsch semblait attendre, pour le développement de ses plans, le moment où l'insurrection dans la Lithuanie serait étouffée, et les négociations entamées avec la Prusse en bon train, pour passer la Vistule avec le secours des Prussiens; enfin il comptait aussi sur les nombreuses réserves qui arrivaient du fond de la Russie pour compléter ses bataillons éclaircis.

Pendant ce temps l'armée polonaise s'organisait aussi dans les retranchemens de Praga, et comme elle se trouvait plus près de ses ressources, elle pouvait atteindre le but plus promptement: mais de l'autre côté, elle avait essuyé des pertes qu'on ne pouvait réparer. Chaque jour on sentait de plus en plus la diminution des vieux soldats, et comme pour ce cas

on n'avait rien prévu, l'armée fut prise comme au dépourvu, et on ne s'en apperçut que lorsqu'une impuissance évidente se faisait déjà sentir.

Ce fut un grand mal d'abord que la formation des nouveaux régimens d'infanterie fût retardée de deux mois; c'en fut un autre qu'on eût perdu un mois entier, en manoeuvres sans aucun but. L'espace de trois mois est suffisant pour former un bon fantassin, et si trois mois plutôt les nouveaux régimens avaient été incorporés dans l'armée, ils auraient trouvé dans toute leur force les vieux régimens, qui leur auraient servi de modèle, et peut-être les auraient-ils bientôt égalés. Mais malheureusement ces nouvelles troupes n'entrèrent en ligne, que lorsque les vieux régimens affaiblis, énervés, remplis de recrues, avaient besoin eux-mêmes d'être conduits par une forte main.

Le retard de la formation des nouveaux régimens fut encore bien préjudiciable en ce qu'ils ne participèrent pas à nos hauts faits d'armes, à nos triomphes, ce qui les aurait exaltés; quand ils entrèrent en ligne, les revers commencèrent à devenir plus fréquens, ce qui ne pouvait les animer. La manière dont on les formait à la guerre, n'était pas faite pour leur inspirer du courage. Dans toutes les petites affaires, dans toutes les escarmouches, pour réussir plus sûrement, on employait toujours des anciens régimens, sans se soucier beaucoup que le nombre des vieux soldats diminuât chaque jour, et que les nouveaux ne se formassent point à la guerre. Mais quand les journées décisives arrivèrent comme celles d'Ostrolenka et de Varsovie, où le nombre des

vieux régimens ne suffisait plus, on fut obligé de recourir aux nouveaux: alors pour la première fois on les mena au feu de deux cents pièces de canon, et on en exigeait des prodiges. Les plus grands capitaines ont toujours eu pour principe de protéger les jeunes troupes, par une puissante artillerie; quelle position pénible ne devait donc pas être celle de l'armée polonaise, de se voir ainsi dépourvue de tous les moyens de balancer les avantages de l'ennemi!

Pourtant il faut avouer avec une douleur profonde, que la cause capitale de nos revers postérieurs et de la malheureuse issue de notre révolution, ce fut le relâchement de tout ce qu'on nomme discipline dans une armée. Cette discipline était une chose inconnue; il n'y avait presque aucun homme qui se donnât la peine de veiller sur son observation, qui y fixât son attention. A la fin, on en était venu au point de n'avoir presque aucun service de camp, de ne plus observer aucun ordre de marche; en route, presque aucun officier n'était auprès de son peloton; presque tous les officiers d'infanterie étaient à cheval, et chaque soldat pouvait ou marcher ou rester en arrière, suivant sa bonne volonté: de là des milliers de traîneurs dans chaque marche. Mais ce qui était pis encore, c'est que le même désordre régnait dans le feu; ceux qui combattaient, on pouvait en toute justice les nommer des volontaires: puisque ceux qui n'avaient pas une grande envie de se battre, pouvaient s'en aller, et revenir, à leur gré,

sans aucune crainte de châtiment, excepté celui qu'une sévère opinion lui infligeait. Il en fut de même dans toute la campagne: dèsqu'un soldat était ennuyé de la guerre, il s'en retournait dans ses foyers, à l'abri de toute réquisition. De cette manière notre situation devint telle, que quelques régimens, sans combattre, perdirent par la désertion presque tous leurs combattans, tel par exemple, le 15me de ligne qui, sans combattre, fut réduit à 400 hommes et qui, lors du siège de Varsovie, devait être envoyé à Modlin. Cela ne doit point du tout étonner, car il n'y a pas d'hommes dans le monde, dont on puisse composer une armée, sans discipline; il est même étonnant que toute l'armée ne se soit pas dispersée dans ses foyers. Les chefs polonais sont d'autant plus coupables d'une indifférence aussi criminelle, qu'ils avaient en leur pouvoir un terrible instrument; le code pénal militaire de la révolution française, écrit en caractères de sang, à cette époque où la France devait faire face à toute l'Europe conjurée, avait chez nous un pouvoir obligatoire dans toute sa force, et nous n'étions pas dans un moindre péril. Mais chez nous, il ne se trouva personne qui fût en état de reconnaître ni la grandeur du péril ni les moyens d'y faire tête. Chaque pouvoir s'était prescrit des limites, qu'il ne dépassait jamais; chacun accomplissait son stricte devoir, comme si rien de plus n'avait dû en être exigé. La diète s'abstenait de faire autre chose, que de décréter les sacrifices de tout genre: le gouvernement national craignait son om-

bre, de peur d'offenser et de rebuter les généraux. Ces deux pouvoirs ne sentaient pas leur force, et ne savaient pas ce qu'ils auraient pu faire, s'ils avaient su vouloir. Les généraux, occupés toujours de leurs sublimes plans, s'imaginaient que tout le maintien de l'ordre, dans les troupes, appartient aux officiers subalternes, tandis que ceux-ci à leur tour, croyaient s'être acquittés de tous leurs devoirs, quand ils avaient envisagé la mort de sang-froid. Par toutes ces causes réunies, la désorganisation des troupes avait atteint son plus haut degré, et si dans une telle disposition les soldats polonais ont fait des prodiges, que n'auraient-ils pas exécuté, si l'ordre et la discipline avaient régné parmi nous! Je suis tellement convaincu de cette vérité, que je pense que, quand bien même la Pologne aurait eu 300,000 hommes sous les armes, que si ses étendards eussent déjà été plantés sur les bords de la Dwina et du Borysthène, et que celui qui en aurait pris le commandement se fût entêté d'un système, d'attaquer par bataillons isolés, comme ce fut le cas chez nous, avec cette désorganisation intérieure des troupes, la Pologne aurait encore succombé.

L'organisation des troupes dans les retranchemens de Praga, avait duré jusqu'à la mi-juin. Les régimens se complétaient, mais le dépérissement des soldats était si grand que, malgré le rassemblement de toutes les réserves, quelques divisions, surtout la 1re, ne se formèrent jusqu'à la fin de la guerre que sur deux rangs. Ces motifs obligèrent la diète à décréter la formation de huit nouveaux régimens d'in-

fanterie légère, un régiment par chaque palatinat, et de la ville de Varsovie un nouveau bataillon; mais comme trois des palatinats étaient en entier occupés par l'ennemi, on ne put en organiser que cinq, et aucun de ces régimens ne fut prêt pour entrer en campagne, quoique leur organisation eût duré trois mois entiers, soit par les fautes de l'organisation, soit plutôt par la disette d'armes.

Pendant tout ce temps, l'armée russe restait aussi tranquille dans ses cantonnemens, et ce fut le 9 juin que le feldmaréchal Diebitsch mourut à Kleczewo. Les lauriers qu'il avait cueillis dans les montagnes du Balkan s'étaient flétris sur les bords de la Vistule. Pourtant l'opinion de l'Europe, s'est trop acharnée contre sa mémoire. Sa jactance au commencement de la guerre, la hauteur et l'arrogance avec lesquelles il parlait aux Polonais, en servant une cause si injuste, irritèrent tous les esprits nobles, et il éprouva tout-à-fait le sort du duc de Brunswic, dans une pareille cause, pareillement punie. Ce général mort fut remplacé dans le commandement par le feldmaréchal Paszkiewicz qui, par un hasard singulier, s'était trouvé dans ce temps à Pétersbourg, arrivant du Caucase. Ce fut encore un heureux événement pour l'empereur Nicolas que la mort du grand-duc Constantin, qui eut lieu dans ce même temps; car du vivant de ce prince, on n'aurait pu pas penser à l'exécution des projets qui maintenant sont réalisés sur la Pologne.

Avant l'arrivée du nouveau général en chef à l'armée, le général Toll, chef d'état major de l'ar-

mée, prit le commandement provisoire. Il ne changea rien dans les anciennes dispositions; mais il fit exécuter les divers mouvemens que Diebitsch avait ordonnés auparavant. Après que l'insurrection fut appaisée en Volhynie et en Podolie, le corps du général Rüdiger restait à sa disposition, et il entra dans les frontières du royaume: à ce corps s'était unie une partie du 3me corps du général Kaizarow. Le 31 mai, Rüdiger avait déjà son quartier-général à Krynica, près de Zamość; son corps comptait 16,000 hommes avec 34 bouches-à-feu.

Après son arrivée dans le palatinat de Lublin, le corps du général Kreutz reçut ordre de marcher en Lithuanie: il partit par le palatinat de Podlachie, le long du Bug, qu'il passa auprès de Nur, et de-là il détacha de son corps trois régimens de grenadiers lithuaniens, sous les ordres du général Murawiew, qui allèrent joindre la grande armée, auprès de Pultusk, tandis que le général Kreutz, avec le reste de son corps, partit pour la Lithuanie, où il arriva après la bataille de Wilno; mais assez à temps pour prendre part aux dernières opérations.

Le général Skrzynecki, voyant de nouveau l'armée polonaise complétée, se décida à profiter des chances favorables, tandis que les divers corps ennemis étaient en marche, et que l'armée restait sans chef. Il connaissait assez l'organisation de l'armée russe, pour savoir que, dans un pareil cas, il ne se trouverait personne, qui voulût se charger de la responsabilité des évènemens décisifs. Le corps récent du général Rüdiger qui n'était connu que par la

triste renommée d'avoir perdu la fameuse bataille de Boremle', était arrivé, et c'est sur ce nouveau corps que le général Skrzynecki tourna ses vues. Le général Rüdiger avait occupé, après le général Kreutz, la ville de Lublin, et l'avait choisie pour centre de ses opérations militaires.

Le 14 juin, le général Skrzynecki sortit de Praga avec trois divisions d'infanterie, la 1re, 3me et 5me, et avec presque toute la cavalerie. La 4me division et une division de cavalerie étaient en avant à Brzeziny; c'était le corps du général Umiński, qui alors passa sous le commandement du général Jankowski: ce même jour toute l'armée passa la nuit auprès de Wionzowna. Le 15 Juin, le quartier-général fut à Siennica, et le général Jankowski se transporta avec son corps de Brzeziny à Kuflewo. Le 18, le général Skrzynecki resta à Siennica avec la 3me division; la 5me division partit pour Kaluszyn; la 1re division de Rybiński, la division de cavalerie du général Jagmin, et le corps de Jankowski se rassemblèrent à Wodynie. Le 17, ces troupes se séparèrent à Wodynie. Le général Rybiński partit pour le village de Wisniewo, à une lieue de distance de Siedlce: le général Jankowski pour Stoczek. Le 18, le général Rybiński entra dans Siedlce, le général Jankowski s'étendit vers Kock; il apprit à Serokomla, par les prisonniers de guerre, que Rüdiger, avec son corps, avait passé le Wieprz auprès de Lysobyki.

De tous ces mouvemens il résulte que le général Jankowski, avec son corps, était destiné à battre Rüdiger, et que le reste de l'armée devait couvrir

son mouvement; c'est pourquoi on développa une ligne depuis Praga jusqu'à Siedlce. La retraite était assurée à toutes ces troupes par le pont sur la Vistule près de Potycza, couvert par une tête de pont. Il était essentiel d'observer ce que ferait l'armée russe, après un mouvement si général des Polonais. Rien de plus naturel que de supposer que le général Toll passerait le Narew près de Serock, pour porter secours au corps menacé de Rüdiger. Pourtant le corps de Jankowski, qui devait opérer, aurait été mieux couvert, si l'armée polonaise, au lieu de s'étendre dans une si longue ligne, s'était portée vers Serock, pour défendre le passage du Narew; car dans ce cas le général Toll aurait pu s'imaginer, que ce mouvement serait dirigé contre lui: on pouvait même faire une démonstration en conséquence, et avant qu'il s'en fût apperçu, c'en était fait de Rüdiger. En supposant que le général Toll eût forcé le passage du Narew, l'armée polonaise aurait eu une retraite plus sûre et sur Praga, et sur Potycza; au contraire, en se portant vers Siedlce et Siennica, elle décélait clairement au général Toll tout son projet de tomber sur Rüdiger; on lui laissait libre le passage du Narew, et sans aucun obstacle il pouvait parvenir jusqu'à l'armée polonaise, qui alors, accumulée sur son pont de retraite de Potycza, ne pouvait aucunement manoeuvrer en liberté, ni faire gagner du temps au général Jankowski, sans se voir elle-même menacée d'être coupée dans sa retraite.

C'était pis encore que de porter le corps de Rybinski jusqu'à Siedlce: dans le palatinat de Podlachie,

il n'y avait point de troupes russes capables d'imposer; on ne pouvait pas croire que Toll se porterait par Siedlce au secours de Rüdiger, et alors même qu'aurait fait Rybiński à Siedlce? par conséquent son corps y fut envoyé sans aucun but; et si Toll avait passé le Narew, et qu'il se fût porté sur l'armée polonaise, ce corps était coupé; car de Siedlce à Potycza il y a 14 lieues, tandis que de Serock à Potycza il n'y en a que huit; et cela est si vrai, que le général Skrzynecki ayant pensé sérieusement que Toll avait passé le Narew, dans la nuit du 18 au 19 juin, il avait envoyé des ordres au général Rybiński, pour que son corps opérât au plutôt sa retraite, et déjà, non par Potycza, mais par Golombie, auprès de Pulawy dans le palatinat de Lublin. Cela prouvait évidemment que le général Skrzynecki n'avait eu qu'alors la conviction, que ce corps courait de grands risques.

Il est encore inexplicable, pourquoi toute cette manoeuvre fut exécutée si lentement. Les divisions mirent quatre journées entières à se porter de Praga à Siedlce, qui n'en qu'est à douze lieues de distance: vraiment c'est une étrange manière de surprendre un ennemi; c'est compter un peu trop sur sa fortune. Si l'on voulait obtenir un résultat certain, il fallait se rendre en deux marches de Praga dans les environs de Kock; tout le corps de Jankowski et de Rybiński, qui était absolument inutile à Siedlce, devait traverser la rivière du Wieprz à Kock, se porter en une marche forcée par Lewartowo à Lenczna; de cette manière Rüdiger aurait été coupé à Lublin, avant de s'en

appercevoir, et c'est alors qu'on aurait pu fondre sur lui: Toll, avec la grande armée russe, était hors d'état de lui porter secours (Lublin étant éloignée de Pultusk de 30 lieues), quand même la route lui serait restée libre, et que l'armée polonaise n'eût point bougé de Praga. C'est uniquement ainsi qu'on pouvait se promettre de cette manoeuvre quelque résultat important: car qui pouvait deviner le projet de Rüdiger de partir pour Łysobyki, quand le 17me juin il restait encore à Lublin.

Le 17 juin, quand Rüdiger partit de Lublin, Jankowski partit de Wodynie et se porta sur Stoczek. Le 18, il atteignit Kock, et à Serokomla, comme je l'ai dit, il apprit que Rüdiger avait passé le Wieprz près de Lysobyki. Ce qui pouvait suggérer au général Rüdiger ce mouvement est impossible à deviner; le plus probable est que, quand il eut appris que le général Ramorino (qui alors prit le commandement du corps dans le palatinat de Sandomir) avait passé la Vistule auprès de Golombie, et s'était porté par Bobrowniki sur la rive droite du Wieprz, il voulut profiter de sa supériorité pour l'accabler avec son corps, ignorant qu'il aurait quelque chose de plus contre lui. Il est aussi difficile de décider, si le général Skrzynecki a montré à dessein le corps de Ramorino, pour attirer Rüdiger dans le piège, mais c'eût été trop compter sur l'incapacité de son adversaire; et pourtant la fortune, comme tant d'autres fois, l'avait encore favorisé dans ce cas.

Rüdiger, en faisant son mouvement de Lublin

sur Lysobyki, était perdu sans retour; il était cerné de toutes parts par des corps polonais plus forts. Le corps de Jankowski était à Serokomla maître du passage du Wieprz à Kock: Rybiński restait à Siedlce, et pouvait être présent à chaque moment: de l'autre côté était la Vistule et le corps de Ramorino; son unique salut était de repasser le Wieprz, et de se jeter dans le palatinat de Lublin; quoique dans ce cas, Jankowski passât aussi le Wieprz à Kock, et pût partout le prévenir; mais il y eut pis encore: le corps du général Chrzanowski qui restait depuis long-temps auprès de Zamość, réparé, renforcé, partit de cette ville, et se porta vers Lublin, en lui fermant sa dernière route. Le général Jankowski ne craignait autre chose, sinon de voir échapper son adversaire; et voilà pourquoi il étendit sa ligne de Kock jusqu'au-delà d'Adamow, dans une longueur de trois lieues, pour fermer au corps russe tous les accès. Il laissa à Kock le 9me régiment qui, venant de Potycza, s'était joint à son corps; il plaça son quartier-général à Serokomla et auprès de ce dernier le 15me et le 13me régimens: le général Bukowski, avec une partie de la cavalerie et le régiment de grenadiers, s'avança sur Przytoczna; le reste de la cavalerie fut dispersé dans tous les endroits; le général Turno reçut ordre de pousser en avant, avec trois bataillons du 3me léger, un bataillon de grenadiers, le 4me de chasseurs à cheval, trois escadrons du 7me de lanciers et avec 8 pièces, de se porter sur Gulowska Wola et Budziski, et de reconnaître l'ennemi à Lysobyki. Quoiqu'une pareille

dispersion de forces démontre toute l'incapacité du général Jankowski, pourtant ce n'était pas un mal capital, et la faute était réparable, surtout quand le général Tourno était poussé en avant-garde de telle sorte que tout le corps pouvait se concentrer, dès qu'il engagerait une affaire. Le mal irréparable vint d'un autre côté, et Jankowski plus tard, a cruellement expié les fautes d'autrui.

Le 18 juin, le général Rüdiger, se trouvant à Lysobyki, commença à s'appercevoir de sa pénible position. Son corps comptait 11 bataillons et 18 escadrons. Il envoya le général Davidow, avec la 3me brigade de la 10me division d'infanterie, et 4 escadrons de la 2de division de chasseurs, à Podlodowo, pour se porter de-là à Budziski, et reconnaître les Polonais. Le général Plochow, avec la 1re brigade de la 1re division de dragons et un bataillon, était envoyé à Tolczyn, pour couper la communication entre Kock et le reste de l'armée. Le 19 juin, à trois heures du matin (le même jour fut livrée la bataille de Wilna), le général Davidow rencontra, auprès de Budziski, le corps polonais du général Turno, et une affaire s'engagea. Le général Rüdiger se hâta d'accourir avec le reste de son corps, le général Turno était seul; pourtant il se tenait avec opiniâtreté dans son poste, espérant avec raison être secouru à chaque moment. Le combat se prolongea jusqu'à 9 heures du matin, et alors Turno reçut l'ordre d'effectuer sa retraite sur le corps principal, qui se trouvait à Gulowska Wola, ce qu'il fit avec perte de 270 hommes. Pendant que Jan-

kowski rassemblait son corps, le général russe Plachow réussit à tomber sur les parcs du corps polonais, qui n'étaient point du tout gardés, et il enleva quelques caissons de munitions: après ce coup il se retira sur son corps. Jankowski, après avoir rassemblé son corps, se transporta de Garlowska Wola à Okrzeja, Rüdiger resta à Przytoczna. Ramorino s'était joint à Jankowski, en se portant par Miasteczko. Rybiński était en chemin à Siedlce par Lukowo, et après avoir fait six lieues de marche, il atteignit Wojcieszkowo dans la nuit. Les Polonais avaient concentré des forces imposantes. Rüdiger se trouvait toujours dans une position difficile, et pouvait être écrasé à tout moment. Le 20 juin, Jankowski se transporta à Okrzeja; dans ce lieu, à huit-heures du matin, s'unit à lui le corps du général Rybiński, en marchant par Adamowo. De cette manière 24,000 Polonais se trouvaient rassemblés à Okrzeja. Ce même jour, après-midi, les corps se séparèrent: le général Ramorino s'en retourna dans le palatinat de Sandomir par Bobrowniki, le général Rybiński marcha sur Żelechowo, Jankowski, un peu plus tard, prit la même direction, en tenant l'arrière-garde: l'expédition fut finie. Le 22 juin, les deux corps de Rybiński et de Jankowski repassèrent la Vistule par le pont de Potycza. Deux jours auparavant, deux autres divisions, qui étaient sous le commandement du général Skrzynecki, en se portant en toute hâte vers Varsovie, avaient également passé ce fleuve.

Il est impossible de comprendre quel démon

avait envahi les conseils des Polonais, et avait embrouillé leurs esprits; c'était notre ancienne fatalité qui nous poursuivait de nouveau. Après une affaire insignifiante, Jankowski rassemble tout son corps; il est deux fois plus fort que l'ennemi, et pourtant, au lieu de profiter de sa supériorité, au lieu de réparer ses pertes, il reste comme pétrifié dans sa place. Le second jour ce fut pis encore; le corps de Rybiński entre en ligne, nous sommes trois fois plus forts que l'ennemi, on n'entreprend rien; on se rassemble, on se divise, et on retourne au-delà de la Vistule. Le général Skrzynecki s'était déjà sauvé auparavant, et avait gagné Varsovie. Tout cela devait avoir un motif, et en avait un. Le général Toll, en apprenant à Pultusk le mouvement de l'armée polonaise, avait deviné son but; il n'était pas en état de sauver le corps de Rüdiger, si quelques heureuses circonstances ne venaient le sauver, pourtant il devait faire pour lui quelque chose: il prend donc la 1re division d'infanterie, et avec elle il fait, le 17 juin, une démonstration de passer le Narew auprès de Serock; il fallait avoir une petite opinion du général Skrzynecki, pour s'imaginer que cela serait bon à quelque chose. Le général Skarżyński était posté avec la cavalerie devant Serock; il fit son rapport au général en chef: le quartier-général était à Siennica. Il était tout naturel de penser que le général Skrzynecki, en abandonnant Praga, avait auparavant pesé toutes les chances, avait prévu toutes les circonstances, et que surtout il était préparé de bonne-heure pour le cas où le général russe passerait le

Narew, ce qu'il était naturel de supposer. Il paraît qu'il aurait dû l'attendre dans ses positions, engager une petite affaire, se retirer sur Potycza, tandis que le général Jankowski de son côté aurait battu Rüdiger, et repassé la Vistule dans quelque endroit du palatinat de Lublin: Jankowski ne pouvait d'aucune manière être atteint par l'armée russe; il avait 40 lieues d'avance, à compter des derniers cantonnements des Russes au-delà de Pultusk, et l'armée russe ne pouvait pas marcher si librement, ayant sur son flanc deux divisions polonaises. Malgré toutes ces raisons, le général Skrzynecki fut comme frappé de la foudre, en apprenant que les Russes passaient le Narew; il avait perdu toute présence d'esprit, et, à en juger par sa conduite, il paraît qu'il avait trois craintes capitales. D'abord il redoutait que les Russes ne surprissent Varsovie, c'est pourquoi il marchait en toute hâte par Potycza avec ses deux divisions; en second lieu, que Rybiński ne fût coupé à Siedlce, et il lui avait donné l'ordre de marcher vers Golombie, où il passerait la Vistule; puis il craignait que tous les corps de Jankowski, de Rybiński, de Ramorino et de Chrzanowski, s'ils s'étaient trop emportés dans le palatinat de Lublin, ne fussent coupés de Varsovie, quand l'armée russe aurait passé la Vistule dans quelque endroit auprès de Varsovie, par exemple auprès de Góra: c'est pourquoi il avait donné des ordres pour qu'on abandonnât tout-à-fait l'expédition contre Rüdiger, et qu'on ne pensât plus qu'à gagner au plutôt Varsovie. Jankowski avait reçu cet ordre dans la nuit du 18 au 19 juin, et

quand le général Turno engagea une affaire, ne pensant plus à Rüdiger, il le fit rétrograder sur son corps, attendant seulement que le général Rybinski se fût joint à lui, et alors ils se portèrent tous deux, à marches forcées vers Varsovie.

On ne saurait concevoir ce qui pouvait occasionner cette terreur panique dans l'esprit du général Skrzynecki. Pour que tout cela pût arriver, même dans le cas d'extrémité, il fallait que les Russes fussent en état de passer la Vistule, et comment passer un tel fleuve, n'ayant ni pontons, ni bateaux.

Cette expédition, marquée par tant de fautes, eut la plus funeste influence sur les troupes. C'est de ce moment que date le retour aux éternels bruits de trahisons, de vénalité des chefs, et ce mal croissait de jour en jour, avec tant d'empire, qu'à la fin, faute de confiance, toute l'armée resta comme paralysée. Aussi depuis cette époque le général Skrzynecki avait-il perdu le reste de son énergie; il n'osait plus rien entreprendre; il paraît que dès ce moment il avait désespéré de notre cause. On dit que, si cette expédition avait réussi, toute notre armée se serait portée aussitôt contre la grande armée russe, et aurait livré une grande bataille avant l'arrivée du nouveau chef. Cette bataille gagnée, qui sait ce qui aurait pu encore arriver; mais il est certain que si nous nous étions présentés en vainqueurs dans la Lithuanie, tout ce pays se serait de nouveau insurgé. Désormais nos chefs se résignaient à res-

ter tranquilles, et à attendre la gorge tendue, qu'il plût aux Russes de nous porter un coup mortel. Ce fut encore un grand mal, que par sa vaine terreur, si hors de raison, le général Skrzynecki eût découvert toute la faiblesse de Varsovie: l'illusion s'était évanouie; les Russes ne pouvaient plus avoir peur de cette ville, pour laquelle le général polonais craignait tout. Une pareille manoeuvre à celle qui avait été exécutée auparavant contre les gardes, ne pouvait plus avoir lieu. Les Polonais devaient être comme cloués à Varsovie.

Mais le plus prochain et le plus pernicieux résultat de cette expédition manquée, fut le péril extrême dans lequel se trouva le général Chrzanowski avec son corps. Il était dans une situation semblable à celle où Rüdiger avait été quelques jours auparavant; il était cerné de toutes parts par les Russes. Chrzanowski, en abandonnant Zamość, avait divisé son corps: une partie devait marcher sur Lublin: une autre partie devait servir d'escorte à un transport de 28 canons de gros calibre qu'on transferait de Zamość, par Janow à Zawichost, de l'autre côté de la Vistule; plus tard ils devaient être dirigés sur Varsovie. C'était une chose très-hasardeuse que de conduire ce transport, quand, non loin de là, était postée une division entière russe, du corps de Kaizarow, entre Zamość et la frontière autrichienne, aux environs de Tomaszewo. Pourtant ce transport passa heureusement, et atteignit Zawichost sans éprouver aucun dommage. Le général Chrza-

nowski, avec le corps principal, composé des mêmes régimens avec lesquels il avait fait son expédition vers Zamość, quitta cette forteresse le 23 juin, et entra à Lublin le 25. Dans ce temps-là, tous les autres corps polonais étaient déjà de l'autre côté de la Vistule, et le général Rüdiger, depuis quatre jours, avait toute liberté d'agir contre ce corps polonais. Il paraît que ce général à son tour fut possédé par la crainte que le corps de Chrzanowski ne lui échappât, et ne se sauvât à Zamość, car il se jeta à Lenczna, tandis que Chrzanowski était à Lublin, pour lui couper la route de Zamość. Il pensait avoir beaucoup de temps pour le pousser sur la Vistule, et l'anéantir; mais, pendant ce temps, le général Ramorino avait préparé un pont près de Golombie; les Polonais eurent assez de temps pour l'atteindre et pour le passer, avant que les Russes, en marche de Lenczna, les serrassent de près; et quand Rüdiger se présenta, ce fut pour être spectateur comment les dernières colonnes des Polonais passaient la Vistule. Ce corps polonais ne lui échappa que par sa faute. Il fallait qu'il se portât dans la direction de Lysobyki à Kazimierz; les Polonais n'étaient pas en état de se sauver à Zamość, car la division du corps de Kaizarow qui se trouvait auprès de Tomaszow, aurait pu se porter une marche en avant, et alors elle aurait traversé la route qui mène de Lublin à Zamość, et le corps polonais aurait été perdu. Dans tous les cas, il valait mieux l'avoir près de Zamość, que de l'autre côté de la Vistule, joint au reste de l'armée.

Dès ce moment, les corps de Chrzanowski et de Ramorino ne formèrent qu'un seul corps, et restèrent encore quelque temps dans le palatinat de Sandomir.

Sur ces entrefaites, dans la grande armée russe, tout commençait à prendre une disposition plus menaçante: il était clair qu'ils avaient dessein de passer la Vistule près des frontières de Prusse, et tout le monde savait que les Prussiens avaient préparé des ponts à Thorn pour ce but. Avant de commencer leur mouvement vers le passage, on envoya, pour la reconnaissance, dans le palatinat de Plock, un détachement de 1200 cosaques, qui arriva à Plock le 19 juin; ce palatinat étant tout-à-fait dégarni de troupes; de Plock il s'était rendu vers les frontières prussiennes, après quoi il rejoignit tranquillement la grande armée auprès de Pultusk. Vers la fin du juin, le feldmaréchal Paszkiewicz arriva à l'armée russe, et dès ce moment tout prit une nouvelle vie: il n'était plus douteux que Paszkiewicz ne se fût déterminé à passer la Vistule. L'armée russe se composait dans ce temps de 86 bataillons, de 168 escadrons avec 300 pièces de canon. Tous les bataillons étaient presque au complet: les Russes n'avaient pas perdu inutilement le temps du repos: de nombreuses réserves arrivaient: les bataillons qui avaient le plus souffert, furent complétés par les réserves de plusieurs régimens à la fois.

Dans ce moment de crise, la voix publique qui se prononçait déjà hautement contre le général Skrzynecki, le força de sortir de son apathie. Il laissa

encore le corps du général Chrzanowski dans le palatinat de Sandomir; la 1re division du général Rybiński et la division de cavalerie du général Jagmin avaient quitté les retranchemens de Praga, et s'étaient portés vers Kaluszyn: la 3me division du général Małachowski et la division de cavalerie du général Skarżyński, restèrent auprès de Varsovie; on s'approcha de Modlin, afin d'appuyer au besoin ou le corps posté dans le palatinat de Podlachie, ou celui qui était dans le palatinat de Plock; car la 4me division du général Milberg, la 5me division du général Sierawski et le reste de la cavalerie avaient passé la Vistule près de Modlin, et s'étaient placés sous l'abri de cette forteresse.

Le moment était enfin arrivé où la forteresse de Modlin devait jouer un rôle important. Il est certain que toutes les fois qu'une guerre se fera en Pologne, toujours ce point de Modlin et celui de Serock auront la plus haute influence sur les événemens. Napoléon, à peine arrivé en Pologne, ordonna aussitôt de fortifier ces deux points. Les fortifications de Serock ne furent pas achevées, et abandonnées plus tard, elles ne se relevèrent jamais. Malgré toute l'incapacité de nos chefs, nous avons déjà vu dans les opérations antérieures, quels avantages ces deux points assurent à qui en est maître: et ils se trouvaient situés seulement dans le flanc des grandes armées; dans ce moment les positions respectives des deux armées ayant changé, ils restaient au centre des opérations. J'ose avancer que la possession de ces deux points, dans

ce moment, équivalait presqu'à un renforcement de 30,000 hommes. Un grand capitaine, en pareille position, que n'aurait-il pas exécuté! cela pouvait être une campagne classique, avec mille nuances, avec mille nouvelles combinaisons, qui auraient ouvert un nouveau champ à une étude profonde de la guerre. Je ne vois nulle part dans l'Europe un pareil terrain, où près d'une ville d'une si haute importance que Varsovie l'était pour les Polonais, passent trois fleuves considérables dont le cours soit dominé par des ponts et des forteresses, et qui forment comme à dessein, des contours tels, que la plus légère faute est capable d'amener les plus grands résultats. L'importance de Modlin ne cessa pas, du moment que les Russes eurent abandonné les environs de Pultusk: elle pouvait toujours avoir la plus haute influence, tant lors du siège de Varsovie, qu'après la prise de cette ville: mais c'était toujours un homme qui nous manquait.

Alors, d'après les dispositions respectives des deux armées, il était évident que si l'armée russe abandonnait les environs de Pultusk, et se rendait dans le fond du palatinat de Plock, pour effectuer le passage de la Vistule, l'armée polonaise, par une simple occupation de Pultusk, lui coupait toutes ses communications, privait les Russes de toutes leurs ressources, tant en hommes, qu'en vivres et en munitions, et les enfermait comme dans un cul-de-sac, entre la Vistule, les frontières prussiennes et l'armée polonaise; de manière que si les Russes ne pouvaient pas effectuer le passage de la Vistule, ils étaient

aussi bien perdus, que s'ils avaient été battus dans une bataille, qu'ils auraient été réduits à chercher un asyle dans la Prusse; manoeuvre qu'ils n'auraient pu hasarder sans être assurés de l'amitié sincère de cette puissance, qui devait les approvisionner de tout ce qui leur était nécessaire, leur servir de réfuge en cas d'un revers: et plus encore, après les avoir laissé reposer, les faire entrer par l'autre côté en Pologne. Quand une autre fois quelque capitaine voudra tenter une pareille manoeuvre, je lui déconseillerai fort de l'entreprendre à moins qu'il n'ait à faire à des Italiens, ou à un adversaire tel que le général Skrzynecki. Certes! si l'on avait voulu livrer une bataille dans un tel état des choses, l'affaire aurait été décisive, et alors on aurait eu besoin de toutes les troupes disponibles, aucun détachement n'aurait dû être oublié de manière ,à n'être pas employé sur le champ de bataille: et d'après la distribution des troupes, il était évident qu'il n'y avait que trois divisions qui pussent y prendre part. Il ne fallait donc pas être bien clairvoyant pour s'appercevoir que le général Skrzynecki ne pensait point du tout à bouger de sa place, et moins encore à s'engager dans une bataille; qu'il n'avait avancé ces deux divisions que pour calmer l'inquiétude de la nation et de l'armée, ou peut-être encore dans l'espoir éloigné, que le sort, pour le consoler de ses disgraces, lui présenterait l'occasion de surprendre quelque corps isolé. Dans ce même temps la diète décréta la levée de la nation en masse: si ce parti avait été pris alors que la victoire s'était associée à nos étendards, il aurait pu être d'un

poids décisif; mais quand tout le pays pouvait être inondé à chaque moment par l'ennemi, c'était trop tard y penser: et pourtant, malgré l'organisation la plus mauvaise possible de cette levée, malgré la paralysation totale de tous les mouvemens, elle rendit encore de grands services à la patrie.

Le feldmaréchal Paszkiewicz, après avoir inspecté l'armée russe, fixa le 4 juillet pour le mouvement général des troupes dans le fond du palatinat de Plock. Ce jour-là, toutes les vedettes, toutes les grandes gardes restèrent à leur place, comme si l'armée se tenait tranquille. Le feldmaréchal avait divisé son armée en quatre colonnes de marche. La 1re colonne, commandée par le général Witt, était composée de la cavalerie et marchait par Bontkowo, formant l'aîle gauche de l'armée. Cette colonne était la plus proche de Modlin, et couvrait le mouvement du reste de l'armée, qui tournait autour d'elle, comme autour d'un pivot, en se portant vers Plock. La seconde colonne se composait du corps de Szachowski; avec cette colonne se trouvait le feldmaréchal; elle se dirigeait par Serock; la 3me colonne que formait le corps de Pahlen, marchait par Mlock; la 4me colonne se composait du corps des gardes et se dirigea par Ciechanow. L'hôpital général formait comme une 5me colonne, et s'avançait à la suite des gardes par Hoscilowo. L'arrière-garde, composée de 3 régimens de grenadiers lithuaniens, commandée par le général Murawiew, attendit encore quelques heures à Pultusk, et plus tard elle se joignit près de Sonsk au corps des grenadiers de Szachowski. Un régiment

de dragons restait à Pultusk: à Lomża le général Gerstenzweig, avec un petit corps détaché, devait entretenir les communications avec la Lithuanie.

Toutes les colonnes en marche avaient reçu l'ordre, dans le cas que les Polonais débouchassent de Modlin, de se concentrer sur la 2de colonne de Szachowski: c'est sur cette colonne aussi que devait se retirer le général Witt. Le 5 juillet, Witt marcha par Gulaszewo, Szachowski par Luberadzek, Pahlen par Racionż, les gardes par Hoscilewo. Le 6 juillet, une reconnaissance des Polonais partit de Modlin, et culbuta à Nasielsk le régiment de cosaques d'Ataman: cet évènement jeta l'alarme dans l'armée russe, le feldmaréchal croyait que l'armée polonaise se précipitait de Modlin, et raisonnablement il devait s'y attendre; c'est pourquoi le corps des grenadiers s'arrêta ce jour-là à Rzewin, Witt s'approcha de ce lieu. Pahlen partit pour Gralewo, les gardes pour Racionż. Pourtant j'ai la conviction intime que, malgré toutes ces précautions, et quoiqu'on eût prévu toutes les circonstances, si le général Skrzynecki, avec toute l'armée polonaise, se fût précipité de Modlin, et qu'il eût exécuté sa manoeuvre avec rapidité et énergie, toutes ces dispositions prises d'avance, auraient été déjouées, les ordres se seraient croisés, les différens corps, ou ne seraient pas parvenus à temps, ou auraient pris d'autres directions, comme cela arrive ordinairement dans la guerre en pareil cas: alors tout l'artifice de cette marche de flanc si dangereuse se serait montré dans sa nullité. Mais du côté du général polonais, il fallait beaucoup

de détermination et de précision dans les mouvement et surtout beaucoup d'habileté à saisir le moment et le point décisif dans ses opérations, qui ne pouvait se déclarer que dans l'exécution même. La saison favorisait singulièrement les Polonais: les pluies horribles qui étaient tombées, avaient tellement gâté les chemins, que quelques uns se trouvaiènt presque impraticables, par conséquent, tout ce tissu artificieux de la manoeuvre russe, restait comme en l'air, privé de sa base certaine, celle que présente le temps: et pouvait-on compter avec assurance, qu'un tel corps arriverait au moment arrêté sur tel lieu? et, sans cette certitude, le danger était imminent, quand l'armée polonaise pouvait déboucher, serrée en masse, tandis que les corps russes restaient disséminés. L'opinion générale dans les deux armées disait que pour les Polonais c'était le moment le plus favorable pour frapper un coup décisif: mais il fallait combattre, et le général Skrzynecki persistait dans la résolution de ne pas le faire.

Lorsque le feldmaréchal Paszkiewicz eut la conviction que les Polonais restaient tranquilles, les colonnes se mirent en marche le 7 juillet, le général Witt pour Gura, Szachowski pour Rogotworyk, Pahlen pour Brzechowo, les gardes pour Setropie. Le 8 juillet, toutes les colonnes se rassemblèrent aux environs de Plock. L'hôpital se transporta par Glinowiec et Racionż à Proboszczewice. Tous les parcs, tous les bagages s'avançaient avec cette colonne, et ils devaient être immenses, puisque l'armée traînait avec elle des vivres pour vingt jours. Pendant ce

temps, les deux divisions polonaises sortirent de Modlin, et, en suivant l'armée russe, s'approchèrent de Bodzanowo. Elles y étaient aussi nécessaires qu'auprès de Modlin, car n'étant que deux, que pouvaient-elles entreprendre? il était indifférent alors qu'elles fussent en un lieu plutôt qu'en tel autre; elles ne pouvaient être envoyées là que pour être spectatrices du passage de la Vistule. Mais en leur faisant faire des marches sans aucun but, on fatiguait en vain les troupes, et on affaiblissait de plus en plus leur confiance dans les talens du général en chef, lorsque chaque soldat pouvait appercevoir en lui une incapacité complète.

Les Russes, pendant qu'ils étaient arrêtés à Plock, avaient commencé à jeter un pont sur la Vistule, auprès de cette ville: la levée du palatinat de Mazovie s'y opposait, mais c'était une pure démonstration. Le 11 juillet, les Russes eurent abandonné Plock, se portant tout près des frontières de la Prusse. Celle-ci leur avait fourni les ponts préparés d'avance à Thorn: le 17 juillet, les ponts furent jetés sur la Vistule, auprès du village d'Osiek, tout-près de la frontière du royaume de Prusse. La Vistule se partage en cet endroit en trois lits, divisés par deux îles; les ponts furent jetés partie sur des bateaux, partie sur des pontons. La construction des ponts achevée, le corps de Pahlen traversa le premier la Vistule, après ce corps les hôpitaux, tous les parcs, tous les bagages; leur passage dura 36 heures entières. En attendant l'armée russe restait déployée non loin de Kikoł, prête à accepter la

bataille, si les Polonais voulaient profiter de sa p sition difficile dans ce moment. En effet, ce fut s aucun doute la dernière occasion, où les Polon pouvaient combattre les Russes avec les plus gran avantages possibles. Le corps entier de Pahlen ne po vait pas être présent sur le champ de bataille: c'e seulement contre le corps des grenadiers et le corp des gardes, qu'on se serait choqué; restait-il quel que apparence de pouvoir plus tard engager une a faire avec des forces moins considérables? Le gé ral Skrzynecki, en méditant bien cette manoeuvr pouvait être sûr d'avance qu'un tel cas se présente rait, car comment les Russes pouvaient-ils effectuer le passage de la Vistule avec leur attirail immense de parcs et de bagages, transportant de cette manière, toute leur ligne de communication au-delà de la Vistule, s'ils n'avaient détaché un corps de l'autre côté de la rivière pour couvrir leur passage?

Si le général Skrzynecki s'était déterminé pour ce coup, quel risque courait-il en proportion des avantages qu'il pouvait remporter? S'il avait perdu la bataille, il se serait retiré par Plock sur Modlin, il lui restait même encore beaucoup de temps pour se réorganiser: et s'il l'avait gagnée, quels résultats brillans eût amenés une telle victoire; d'un seul coup tout le royaume évacué de l'ennemi, et quelle honte pour un ennemi arrogant; nos forces morales auraient été triplées, et l'Europe serait restée pénétrée d'admiration. Si le général Skrzynecki ne voulait pas combattre même dans une telle position, il était évident, qu'il ne combattrait jamais, si ce n'était sous les murs

le Varsovie. On ne peut assez s'étonner de l'aveuglement de la diète et du gouvernement, qui le maintenait encore daus le commandement. On affirme que ces délais funestes se ressentaient beaucoup de l'influence de vues politiques, et de conseils étrangers; je pense de mon côté que la conviction intime, qu'on n'était pas capable de maîtriser les évènemens dans la confusion de la grande bataille, y avait aussi beaucoup de part.

La grande armée russe, après avoir transporté de l'autre côté les parcs et les bagages, avait passé elle-même la Vistule le 19 juillet; le dernier corps fut celui du général Witt qui formait l'arrière-garde; les Russes eurent aussitôt élevé les retranchemens d'une tête-de-pont. Ils n'avaient rencontré aucun obstacle dans leur passage: car la résistance n'était pas l'affaire de la levée rassemblée dans cet endroit; voilà pourquoi l'ennemi s'avançait toujours dans le pays sans aucune difficulté. Mais pourtant l'armée russe se portait en avant avec une extrême lenteur. Le général Skrzynecki, se fondant sur les paroles de Napoléon, qu'il est impossible de défendre le passage d'un fleuve, de quelque grandeur qu'il soit, n'avait pas fait le moindre mouvement pour s'y opposer, quoiqu'il dût aussi se souvenir d'un autre principe, savoir, que le passage d'une rivière se défend le plus facilement du côté sur lequel se trouve l'ennemi, et c'est surtout dans le cas actuel que ce principe pouvait être exécuté. Il est étonnant que le général Skrzynecki n'ait pas tenté de renouveler alors le coup qui au printemps lui avait si bien réussi; il

n'avait même rien fait pour gagner du temps, et il paraît que c'est sur les délais seulement qu'il comptait alors.

Quand les Russes eurent passé la Vistule, les divisions polonaises se tournèrent vers Varsovie, la seule 4me division et la division de la cavalerie du général Turno restèrent dans le palatinat de Plock. Le reste de l'armée se concentra autour de Varsovie; un corps de 20,000 hommes, sous le commandement du général Chrzanowski fut laissé dans le palatinat de Podlachie. La 4me division, laissée dans le palatinat de Plock, était destinée évidemment à intercepter les communications de l'armée russe par Ostrolenka à Nieszawa, à battre tous les corps qui voudraient s'acheminer par cette route, et à s'assurer du palatinat. Dès qu'on eut étouffé la grande insurrection en Lithuanie, plusieurs corps russes restèrent libres à la disposition du chef, et s'avancèrent vers le royaume. De cette manière le général Gerstenzweig, qui occupait Lomża, devait être remplacé par un autre dans cet endroit, et il se mit en route pour joindre la grande armée. Son corps comptait 8000 hommes, et se rendant de Lomża à Nieszawa vers les ponts sur la Vistule, pour éviter un grand péril, il devait se tenir tout près des frontières de la Prusse, comme fit plus tard le général Kreutz. Mais Gerstenzweig se porta de Lomża droit à Pultusk, et, de cette ville il se rendit par Sochocin à Racionż, en se dirigeant vers les ponts près de Nieszawa. C'était une occasion précieuse pour les Polonais de lui donner une belle leçon, et de l'accabler par des for-

ces supérieures. Le général Milberg, qui se trouvait le 22 juillet aux environs de Wyszogrod, venait d'apprendre ce jour-là, que ce corps ennemi était en marche par Sochocin. Aussitôt, pour lui traverser le chemin, il envoya en avant la division de cavalerie du général Turno, avec une batterie à cheval, en le suivant lui-même avec son infanterie. Le 23 juillet, le général Turno arriva auprès de Racionż, où se trouvait déjà l'ennemi, et ne pouvant pas attendre encore son infanterie, il engagea une affaire. L'ennemi était aussi en marche, et dans le premier moment il n'avait pour lui faire tête que le régiment de husards de la garde de Grodno, et un escadron des cosaques gardes du corps, mais qui furent bientôt appuyés par trois régimens de dragons qui arrivaient sous le commandement des généraux Anrep et Schilling: le combat se prolongea, et l'ennemi se présenta bientôt avec son infanterie, d'abord, avec le 4me léger, plus tard avec le reste de son corps. Pourtant le général Turno tenait bon, seul avec sa cavalerie, attendant chaque moment l'arrivée du général Milberg. De son côté Gerstenzweig faisait le même raisonnement, et ne jugeant pas à-propos d'attendre si long-temps, il se replia sur Ciechanowo, et puis, par un grand détour, près des frontières de la Prusse, il gagna Nieszawa et les ponts, le 28 juillet. Dans cet endroit s'était aussi joint à lui le général Gagarin qui, plus près des frontières prussiennes, marchait avec le régiment de husards de Pawlogrod.

Le général Milberg, arrivant trop tard sur le

champ de bataille, s'abstint de toute opération ultérieure, et laissa le corps russe s'en aller en liberté, excusant et son rétard et son inaction sur les grandes pluies qui avaient rompu les chemins, quoiqu'on sache que dans un pareil cas le désavantage est du côté de celui qui doit se retirer, qu'ainsi c'est le général Gerstenzweig qui se trouvait dans une position d'autant plus difficile. On dit que le général Milberg s'était exprimé à cette occasion en ces termes: „A quoi bon détruire ce corps, il en viendra bien d'autres à sa place.“ Cette expression nous éclaircit le mieux sur les désastres de notre guerre: presque tous les généraux combattaient à contre cœur, en dépit de leur conviction intime; et comment alors la victoire pouvait-elle couronner nos efforts? Dès le commencement de la révolution tous les faits d'éclat quelconque c'est à la seule bravoure du soldat que nous les devons. Après l'affaire de Racionż, le corps de Milberg repassa la Vistule, et le palatinat de Plock resta abandonné et ouvert aux corps russes, qui pouvaient y passer et repasser sans aucun obstacle; dans ce temps on y attendait un corps considérable du général Kreutz, qui était en marche de la Lithuanie, pour s'unir à la grande armée russe. De cette manière, grâce à l'incapacité des généraux polonais, le feldmaréchal Paskiewicz put très-librement exécuter les marches les plus difficiles, risquer les opérations les plus avantureuses, et sortir tout-à-fait des règles de l'art militaire. Quel autre général eût osé tracer à ces différens corps isolés, qui arrivaient tour-à-tour, une route d'une longueur de 30 lieues, sur laquelle les

Polonais pouvaient fondre à chaque moment, en débouchant de Modlin, et accabler les corps séparés avec des forces supérieures. Le corps du général Kreutz surtout était si considérable, que sa défaite pouvait avoir une influence décisive sur la guerre. Dans aucun cas, il ne devait mener ce corps par le palatinat de Plock: c'était trop risquer; il semble que Paszkiewicz est aussi un homme déjà gâté par la fortune, en attendant qu'il reçoive à son tour une leçon du malheur.

Le temps s'approche où les deux armées ennemies seront en présence l'une de l'autre au-delà de la Vistule, mais avant d'y arriver, je dois rapporter les petites opérations qui eurent lieu dans le palatinat de Podlachie, quoique sans aucune influence sur le grand ensemble de la guerre.

Après la malheureuse expédition contre le général Rüdiger, quand toute l'armée se fut de nouveau concentrée à Praga, après quelques jours de repos, le 27 juin, la 1re division du général Rybiński et la division de cavalerie du général Jagmin quittèrent Praga pour se porter en avant: elles s'arrêtèrent dans les retranchemens de Brzeziny jusqu'au 4 juillet. Ce jour-là elles se portèrent par Kaluszyn vers Siedlce: elles avaient en face le corps russe du général Gołowin, comptant tout-au-plus 8000 hommes avec 14 pièces: il était composé des débris du corps de Pahlen II et du corps lithuanien, surtout en cavalerie. Le général Rybiński avait des forces égales et 24 pièces, et cependant il se décida à ne pas pousser jusqu'à Siedlce; il retourna d'abord à Ka-

luszyn, puis, le 9 juillet, à Brzeziny, pour se rapprocher de Praga comme son point de retraite, craignant un peu, et avec raison, d'être coupé de cette ville par le corps de Rüdiger qui, en s'avançant de Lublin, pouvait, en trois marches forcées, le mettre dans un grand péril.

Le général Skrzynecki s'était résolu à renforcer le corps de Rybiński, et, dans ce but, il fit abandonner aux corps des généraux Chrzanowski et Ramorino le palatinat de Sandomir, et les envoya dans celui de Podlachie. Il n'y eut que le 22me régiment qui resta à sa place pour la défense du pont sur la Vistule près de Golomb. Ces deux corps, après avoir passé la Vistule auprès de Potycz, réunirent, le 13 juillet, à Dembe-Wielkie au corps du général Rybiński: le général Chrzanowski prit le commandement de toutes ces troupes. Plus tard ce corps se renforça encore par le 17me régiment, qui jusqu'alors avait fait partie de la garnison de Modlin. Tout ce corps réuni comptait 22 bataillons, 36 escadrons, avec 44 pièces. Ce fut alors qu'enfin le général Skrzynecki se convainquit, qu'il était absolument inutile de tenir tant de troupes dans le palatinat de Sandomir, et que ce palatinat serait mieux défendu par un corps sur le flanc de l'ennemi, c'est-à-dire sur la rive droite du Wieprz. Et en vérité, quoique le corps de Rüdiger fût trois fois plus fort que celui du général Kreutz ne l'avait été auparavant, et que le palatinat de Sandomir ne fût défendu que par la levée, il n'osa pourtant point passer la Vistule, avant que le corps polonais eut abandonné le

Podlachie, et que Paszkiewicz se fût approché de Varsovie avec la grande armée.

Le rassemblement de tant de forces sur ce point semblait cacher un dessein, et devait avoir pour premier résultat de chasser bien loin le corps de Golowin, tandis que celui-ci s'était jeté de lui-même, comme avec les mains liées au pouvoir des Polonais, il devait être exterminé. Par l'effet d'un hasard singulier, ce jour-là même (le 13 juillet), quand les corps polonais s'étaient joints à Dembe-Wielkie, le général Golowin qui se trouvait à Kaluszyn, encouragé par la retraite du général Rybinski à Brzeziny, se détermina à l'attaquer dans ses retranchemens, et, ignorant l'arrivée des autres corps, il choisit la nuit du 13 au 14 juillet, pour se porter de Kaluszyn sur Minsk et commencer son attaque dès la pointe du jour. Mais non content de battre les Polonais, il voulait les cerner, les détruire et les prendre jusqu'au dernier. Dans ce but, il divisa son petit corps en trois parties; et tandis que lui-même devait diriger l'attaque principale par la chaussée, les deux autres colonnes devaient faire un détour dans les bois, et tomber à la fois sur les deux ailes des Polonais. De telle sorte tout concourait à la perte du corps russe, et les premières dispositions du général Chrzanowski étaient bien capables de l'amener.

D'après ces dispositions le général Rybinski devait rester en arrière de Minsk, et occuper le général Golowin, tandis qu'un corps considérable le tournerait par la droite. Golowin, après avoir repoussé de Brzozowka l'avant-garde polonaise qui s'était re-

pliée sur Mińsk, s'avança vers cette ville, et voulut l'emporter: mais dans cet endroit ses efforts se brisèrent, car on ne pouvait pas lui céder ce point de grande importance, afin de pouvoir se porter en avant; cette ville étant située sur une rivière marécageuse. Les Russes manoeuvraient, canonnaient, et le général Jagmin avec sa division de cavalerie, le 11me régiment de ligne, un bataillon du 1r et une batterie à cheval, se porta de Stojadly à gauche, par le village de Jakubow, et en faisant un grand détour par les bois, il devait déboucher droit à Kaluszyn en arrière du corps russe. Toutes ces dispositions furent couronnées d'abord d'un succès complet; Golowin s'était occupé si long-temps de la prise de Mińsk, que lorsqu'il eut appris qu'un corps ennemi se montrait à sa droite, et qu'il voulait se retirer en toute hâte, il était déjà trop tard; le général Rybiński était à ses trousses, et le général Jagmin lui coupait le chemin à Kaluszyn. L'unique salut qui restât au général russe, était de se jeter à gauche de la chaussée, pour gagner Siedlce par Zeliszew. Dans ce moment le général Jagmin commença à hésiter, il manqua ce moment unique, toujours si décisif dans la charge, et quand il enfin exécuta cette charge, les Russes avaient gagné du temps et du terrain; car un bois se trouvait peu éloigné; aussi quoique le régiment des Krakusy renversât quelques carrés, et que tout le corps s'enfuît sauve qui peut, il n'y eut que 1000 hommes et une pièce de canon qui tombassent en notre pouvoir. Le général Chrzanowski, s'abstenant d'une poursuite plus lointaine, s'arrêta toute une

journée immobile à Kaluszyn, et les débris du corps russes eurent tout temps d'atteindre Siedlce, et de se rassembler de nouveau.

C'est ainsi que, par un concours de beaucoup de fautes, le corps russe qui devait être en entier détruit, fut sauvé avec une perte insignifiante; et d'abord à cause de la pesanteur de Jagmin, puis par l'inconcevable inactivité de Chrzanowski, et enfin parceque le général Ramorino ne fut pas mis en action avec son corps, mais laissé à Ceglowo pour observer Rüdiger, qui ne bougea pas de Lublin. Si le corps de Ramorino, au lieu de se tenir tout-à-fait oisif à Ceglowo, avait tourné l'ennemi à sa droite, comme Jagmin l'avait tourné à sa gauche, et qu'il lui eût coupé sa dernière retraite par Zeliszewo à Siedlce, tout ce corps aurait été pris jusqu'au dernier homme: avec une telle supériorité de forces, on pouvait se permettre les manoeuvres les plus hasardeuses. Il est inconcevable que le commandant en chef eût pu ignorer les mouvemens de l'ennemi au point de croire si proche le corps de Rüdiger, qui en était éloigné de 18 lieues, et qui se trouvait immobile à Lublin. Et supposé même que Rüdiger nous eût menacés, c'était un motif de plus de détruire tout-à-fait un corps ennemi qu'on avait rencontré, pour n'avoir pas deux ennemis à la fois. Le général Chrzanowski s'arrêta à Kaluszyn, parcequ'il craignait d'être coupé de Praga par Rüdiger: lui qui commandait un corps de 20,000 hommes, tout nouveau, et victorieux, craignait d'être coupé de Praga, lorsqu'à chaque moment un nouveau corps de Polonais pou-

vait encore déboucher de cette ville, et tomber sur les derrières du corps ennemi, qui oserait s'aventurer à ce point? et puis quelles forces Chrzanowski supposait-il au général Rüdiger, pour le juger en état de tenter un pareil coup! Cette timidité de la part des généraux polonais annonçait une catastrophe prochaine; car comment espérait-on amener de grands résultats qui seuls pouvaient faire triompher notre cause!

Le 16 juillet, tout le corps de Chrzanowski se rendit à Kuflewo, et c'est là que le général Skrzynecki vint prendre lui-même le commandement de ce corps: alors toutes les espérances se réveillèrent de nouveau. Voici comment on raisonnait: *Lorsque le généralissime arrive sur ce point où tout récemment a été rassemblé un corps si considérable, dans un moment si décisif, où l'ennemi passait la Vistule, c'est sans contredit qu'il roule dans sa tête quelque grand projet. Ce corps, se disait-on, est destiné ou à faire une invasion dans la Lithuanie, ou à battre Rüdiger et à se jeter dans la Volhynie, pour s'ouvrir de nouveaux pays, pendant que l'ennemi inonde l'autre partie de notre petit royaume.* Après de pareilles espérances, quel ne dut pas être l'étonnement général, quand on se fut convaincu, qu'après quelques marches fatiguantes, tout ce grand dessein se réduisait à surprendre à Siedlce les débris de Golowin, qui naturellement après une telle leçon était très-circonspect, et qui s'était sauvé de bonne-heure jusqu'au-delà du Bug! De pareilles nullités non seulement n'échappèrent pas au raisonnement de l'armée et de la nation, mais même à celui du gouvernement, qui était comme fas-

cíné sur le compte du général en chef. Les ordres précis du gouvernement portaient que ce corps passerait sur la rive gauche de la Vistule, pour s'unir au reste de l'armée, et s'opposer à l'ennemi qui s'approchait de plus en plus. Ce corps partit donc de Siedlce pour Varsovie, mais quand il eut atteint Milosna, il fut arrêté, et porté de nouveau dans ses anciennes positions à Kaluszyn et à Kuflewo, où il resta jusqu'au 30 juillet.

Pendant ce temps, un grand conseil de guerre fut rassemblé à Varsovie; il fallait calmer un peu l'inquiétude de la nation qui s'annonçait déjà hautement. Ce conseil de guerre, convoqué pour le 29 juillet, était composé du gouvernement national, de beaucoup de nonces et de presque tous les généraux distingués. Pourtant l'ascendant du général Skrzynecki l'emporta de nouveau, les avis salutaires du général Prondzyński ne furent pas écoutés, et tous les membres déclarèrent unanimement que le général Skrzynecki possédait la confiance de la nation. Le conseil de guerre s'étant dissous avec les plus belles espérances, une grande bataille fut décidée, les ordres furent donnés, et tous les corps polonais, tant de Modlin que de Kaluszyn, avaient passé la Vistule et s'étaient dirigés vers Sochaczew, au-devant de la grande armée russe. Le 3 août, toutes les troupes polonaises s'étaient concentrées auprès de Sochaczew, où elles prirent la ligne de Bzura, parceque les Russes étaient déjà arrivés jusqu'à cette rivière.

Quoiqu'ils s'avançassent très-lentement depuis ses ponts, pourtant le 28 juillet, le quartier-général

se trouvait déjà à Kowale, et le 29 juillet à Gostynin. Le 31, le général Murawiew, avec 4 bataillons et 6 escadrons, occupa Lowicz, et le 2 août, toute l'armée russe se trouva concentrée sous cette ville. Le seul corps de Pahlen s'avança sur Rybno, et puis alla se poster à Boczki au-devant de Sochaczew. Les corps des gardes et celui des grenadiers se trouvaient auprès de Lowicz, sur la rive gauche de la Bzura; le général Murawiew sur le côté droit de cette rivière, le corps du général Witt à Arkadia, et le quartier général à Lowicz. Ainsi les deux armées principales se trouvaient en présence, et l'on pouvait s'attendre qu'à chaque moment une bataille décisive serait livrée. Les polonais, après avoir occupé le côté droit de la Bzura, commandaient la chaussée, et barraient le chemin de Varsovie; mais bientôt le général Skrzynecki s'apperçut que l'armée russe, pour se porter sur Varsovie, pouvait laisser de côté Sochaczew, où elle serait contrainte de forcer le passage de la Bzura, et à la fois les positions difficiles à emporter, tandis qu'en se rendant par Bolimowo, elle éviterait tous ces obstacles, et pouvait même devancer les Polonais à Blonie, et se placer de la sorte entre Varsovie et l'armée polonaise. Par cette raison, le général Skrzynecki changea les positions de l'armée, et se porta à Bolimowo le 5 août, laissant seulement à Sochaczew la 1re division et la brigade de la cavalerie du général Sznajde pour occuper Sochaczew et garder la rivière de Bzura jusqu'à sa jonction avec la Vistule. Le général Skrzynecki, après avoir abandonné Sochaczew, marchant

par Bolimowo, s'approcha de Nieborowo. Les Russes s'étant retirés de ce village, le général Ramorino l'occupa, et pour le lendemain tout annonçait une grande bataille. Les Russes ne l'évitaient pas. Le feldmaréchal Paszkiewicz transporta toutes ses forces sur la rive droite de la Bzura, et se plaça auprès d'Arkadia. L'occasion était belle: tout le corps de Pahlen était absent; mais le coeur manqua au général Skrzynecki; il n'osa pas attaquer, et se retira au-delà de la Rawka, pour se placer le long de cette petite rivière. Plus tard il chercha à se justifier sur ce que les Russes étaient dans une si forte position entre les marais, qu'on ne pouvait les y attaquer; mais cela n'est pas vrai, puisqu'ils se présentèrent dans une vaste plaine auprès d'Arkadia, ayant les marais en arrière. Paszkiewicz à son tour se plaça aussi le long de la Rawka; le seul corps de Pahlen resta sur la rive gauche de la Bzura, mais il s'approcha de Lowicz, puisque, en restant plus longtemps à Boczki, il pouvait être accablé isolément, si les Polonais avaient passé la Bzura auprès de Kozlow.

Les deux armées restèrent ainsi vis-à-vis l'une de l'autre jusqu'au 14 août. Le général Skrzynecki n'avait pas le dessein de livrer bataille; de son côté le feldmaréchal Paszkiewicz ne la recherchait pas, mais avec plus de raison, puisqu'il attendait l'arrivée de nombreux renforts, qui affluaient de tous côtés du fond de la Russie. Le général Gerstenzweig avait déjà atteint l'armée: le général Kreutz était en marche avec le corps des généraux Knor-

ring, Sacken et Szulkow: ces trois corps comptaient jusqu'à 25,000 hommes, et le 4 août ils se trouvaient déjà à Rajgrod. Dans le palatinat de Podlachie, le général Golowin fut renforcé par le corps de Rosen qui, réorganisé après tant de désastres, entra en ligne; dans ces environs on attendait encore de la Volhynie l'arrivée des corps de Roth et de Krassowski. Ce fut dans le palatinat de Lublin que se rendit le reste du 3me corps du général Kaizarow. Ainsi il était assez fort pour occuper ce palatinat, et le général Rüdiger restait maître de commencer ses opérations plus loin. Kaizarow sépara de son corps la 9me division, sous le commandement du général Kupranow, et une partie de la 11me division, pour renforcer Rüdiger, tandis que lui-même, avec le reste de la 11me division, avec la 12me division, et la 3me division de husards, resta auprès de Zamość. Les forces réunies de Rüdiger et de Kaizarow se montaient à 33,000 hommes.

L'une des plus décisives opérations dans ce temps, fut le passage de la Vistule, effectué par le général Rüdiger. De cette manière la grande armée russe recouvrait sa ligne naturelle d'opérations, se renforçait d'un nouveau corps, ou inondait les nouveaux palatinats. Le passage de la Vistule était alors des plus faciles, n'étant défendu que par une partie de la levée, renforcée par 1000 hommes de chasseurs libres qui, depuis long-temps, faisaient la guerre dans ces lieux. Ce corps qui ne possédait aucune pièce d'artillerie, était commandé par le général Rożycki. Le 7 août, le général Rüdiger

traversa la Vistule auprès de Józefowo avec 14 bataillons, 30 escadrons et 42 canons. Les Polonais tenaient Pawlowska-Wola et Tarlow. Le général Geismar, marchant à l'avant-garde, les repoussa de Pawlowska-Wola, d'où ils se replièrent sur Piotkowice; le prince de Würtemberg occupa Tarlow, et tous les détachemens polonais se concentrèrent à Iłża. Dans ce lieu Rozycki fut renforcé par l'arrivée du 22me régiment avec deux pièces du calibre de trois, qui venait de Golomb. Le 9 août, le général Geismar attaqua les Polonais à Iłża; leur résistance fut opiniâtre, la ville entière fut en flammes, pourtant ils furent battus, ils perdirent les deux pièces et 500 prisonniers. Après cette affaire, le général Rożycki se vit contraint d'évacuer presque en entier le palatinat de Sandomir, il se retira vers les montagnes de Sainte-Croix, où il se logea dans les grandes forêts, afin de couvrir les usines nationales et le palatinat de Cracovie, où se trouvaient jusqu'à 14,000 prisonniers russes. Rüdiger entra à Radom, et lia une communication directe avec la grande armée russe. Ce fut alors que cessa la communication de Varsovie avec le reste de l'Europe.

Les autres palatinats ne furent pas non plus en état de résister. La levée, quoique mal organisée et sans une volonté fortement prononcée, tâcha pourtant en quelques endroits, de se défendre; mais seule contre des soldats aguerris, elle ne pouvait pas tenir long-temps. Le général Gerstenzweig, après avoir passé sur la rive gauche de la Vistule, reçut

l'ordre de purger le palatinat de Mazovie de cette le vée, et d'assurer les derrières de l'armée. A cet ef fet, avec trois régimens des gardes et la 3me brigad de la 2de division, il se rendit à Krosniewice et Kut no, tandis que le général Anrepp, avec une brigad de dragons, marchait par Izbica à Krosniewice. Le général Gerstenzweig se tourna après vers Lenczyn, où les paysans se défendirent un jour entier; le gé néral Anrepp rencontra les Polonais à Kolo, où se trouvait aussi une partie des dépots de la cavaler un combat s'engagea, les Polonais furent obligés à se retirer. En plusieurs autres endroits, il s'engagea de cette manière de petites affaires, dont il serait fastidieux de faire l'énumération. Après que le gé néral Kreutz eut passé la Vistule, on détacha de son corps le genéral Knorring, et celui-ci remplaça Ger stenzweig, qui se rendit avec son corps auprès de la grande armée.

Pendant ces évènemens, la grande armée russe restait immobile aux environs de Lowicz, en atten dant l'arrivée du général Kreutz: il ne pouvait être présent qu'à la fin du mois d'août, et tout faisait présumer que les deux armées resteraient inactives jusqu'à ce temps, dans leurs positions sur la Bzura et sur la Rawka, si les circonstances survenues dans les troupes polonaises n'avaient pas plutôt amené un changement dans les affaires. Du reste la position de l'armée polonaise devenait de jour en jour plus critique, car le général Rüdiger, étant à Radom, pou vait se porter en deux marches sur Varsovie, en ar rière des Polonais lesquels, ayant devant eux des for-

ses ennemies redoutables, et en arrière un corps entier, se seraient trouvés en grand danger.

Le 4 août, le général Dembinski arriva à Praga, ramenant les restes de son corps, qui, après avoir fait toute la campagne en Lithuanie, quand les malheurs accablèrent ce pays, au lieu de chercher un asyle sur un sol étranger, préféra se faire jour à travers les corps ennemis, dans une étendue de 100 lieues, et de se jeter dans le coeur de la Pologne; il eût été beau même d'échouer dans une telle entreprise. Cette retraite est certainement digne d'être consignée dans les annales militaires, et plus tard il se trouvera un écrivain qui la transmettra à la mémoire éternelle. Un corps de 4000 hommes, en partie composé de vieilles troupes, en partie de l'insurrection lithuanienne, emmenant avec lui ses pièces, arriva à la capitale étonnée, ce qui exalta la nation au plus haut degré, et tous les yeux se tournèrent sur le général qui venait de se couvrir d'un tel éclat de gloire. Le gouvernement national paraissait soulagé d'un grand poids, en trouvant quelqu'un, capable de remplacer le général Skrzynecki, qui ne pouvait plus commander, après avoir perdu toute la confiance de l'armée. Mais ce gouvernement, qui toujours avait mis et qui mettait encore toutes ses espérances dans ce général, était bien aise de pouvoir faire en sorte que, sous le nom du général Dembinski, Skrzynecki retînt le commandement, vu toutes les relations et d'amitié et de parenté, qui unissaient ces deux généraux. De cette manière, on se voyait en état d'exécuter un projet conçu depuis quel-

que temps, celui de replier toutes les troupes sous Varsovie, ce à quoi on n'aurait pu penser auparavant, sans être menacé de l'explosion terrible d'une révolution militaire, qui aurait coûté du sang. Au reste cela n'était point nécessaire pour porter au plus haut degré l'exaspération de l'armée à laquelle le général Skrzynecki promettait toujours une bataille, sans jamais tenir parole. Ce n'étaient que des proclamations, des messes dans le camp pour obtenir du Seigneur la victoire, tandis qu'on ne pensait pas à satisfaire le desir de l'armée, qui brûlait de combattre. Le général Skrzynecki, meilleur politique que général, s'appercevant enfin qu'une crise terrible approchait, attira dans le camp le gouvernement national qui, avec les généraux et les officiers de tous les grades, constitua un conseil de guerre où l'on discuta les affaires pendant quelques jours. C'était une véritable ancienne diètine polonaise, et il est étonnant que Paszkiewicz ne profitât pas de ce temps d'anarchie, ne pouvant pas ignorer ce qui s'agitait dans le camp polonais. Après quelques jours de débats, le 13 août, on nomma Dembiński général en chef. Skrzynecki prit le commandement du corps de réserve.

Le 14 août, les ordres furent donnés pour le mouvement: le 15, avant le jour, toute l'armée quitta ses positions sur Bzura et Rawka, en se repliant sur Blonie. L'armée principale se retirait par la chaussée, le général Ramorino, avec les 5me et 6me divisions, par Szymanowo et Kaski. La 6me division était récemment organisée et composée des régimens 1^{r}, 5me,

11me et 17me, sous les ordres du général Bieliński. Après-midi, pendant que l'armée se reposait entre Topolewo et Szymanowo, l'avant-garde russe commença à se montrer, et une affaire s'engagea d'abord du côté de Szymanowo; plus tard à Kożuszki, sur la chaussée, on vit déboucher une grande masse de cavalerie russe. Neuf régimens se présentèrent, dont quatre, formés en une colonne, s'élancèrent à la charge sur notre arrière-garde; cinq régimens restèrent en réserve. Le 1r régiment des Krakusy chargeait cette colonne jusqu'à trois fois, mais il se brisa contre une telle masse, et il n'y eut que le 1r des chasseurs qui l'arrêtèrent. Dans ce temps un bataillon du 2d régiment de ligne fondit la baïonnette croisée sur le centre de cette cavalerie, et lui causa de grandes pertes: l'ennemi se retira dans le bois, et depuis ce moment jusqu'à la nuit, tout resta tranquille de ce côté-là. Le général Ramorino se repliait toujours vers Blonie: déjà les Russes avaient dépassé Kaski, tandis que nos troupes occupaient Kożuszki sur la chaussée; c'était une belle occasion de donner une leçon à l'ennemi, qui avait osé s'avancer une demi-lieue par une route, en laissant sur une autre tout un corps en arrière de lui: mais dans l'armée polonaise, ce n'était pas la coutume de profiter des évènemens, et de modifier sur-le-champ un plan, suivant les circonstances, et parcequ'on était convenu de se retirer jusqu'à Blonie, on exécuta cette retraite: l'armée prit position sur une petite rivière nommée Utrata. Le 16 août, les troupes arrivèrent

auprès de Varsovie, où elles apprirent de trist évènemens.

La nuit du 15 au 16 août, a fait une tache notre révolution et à la nation entière, en la souilla par des scènes de meurtres et d'une cruauté étrangè au caractère polonais, et qui ont eu une influence fi neste sur notre catastrophe. Cette nuit horrible, de puis long-temps préparée, fut enfin amenée par w fatalité des évènemens. Le dictateur Chłopicki l' vait préparée le premier, en protégeant par des f malités juridiques une foule d'espions et de traîtres. (i fut en vain que la voix de la nation demandait à grand cris le châtiment sévère des criminels, ce n fut qu'une légère punition criminelle et même de p lice, qui leur fut infligée. Tant que le bonheur et la victoire couronnèrent nos étendards, on oublia ces hommes, mais quand des évènemens sinistres me nacèrent la nation, tous les yeux inquiets se tour nèrent de nouveau sur cette foule scélérate, qui semblait n'attendre que le moment de sa délivrance pour peser de nouveau sur la nation malheureuse. La tournure de plus en plus fâcheuse des affaires augmenta cette inquiétude, et les fautes graves des généraux qu'il était impossible de justifier, pouvaient bien avoir l'apparence d'une trahison. L'expédition malheureuse contre Rüdiger avait mis le comble à l'exaspération de la nation, et le général Skrzynecki se vit contraint de traduire devant un tribunal militaire les généraux Jankowski et Bukowski. Ce fut malgré lui que Skrzynecki fit cela, car il n'avait pas le

dessein de punir ces généraux. Il paraît même, qu'il ne fit que céder à la force de l'opinion générale qui s'était prononcée de la manière la plus absolue. Ce fut dans cette disposition des esprits, que l'irritation fut portée à son comble par un évènement tout-à-fait inattendu : je veux parler de la conspiration que l'on prétendit avoir découverte, et dans laquelle se trouvaient impliquées plusieurs personnes remarquables, entre autres les généraux Hurtig, Sałacki et bien d'autres. L'exaspération était telle que, pendant que l'on effectuait l'arrestation du général Hurtig, il éclata une explosion si terrible, que ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'on parvint à soustraire ce général à la rage de la populace. Le gouvernement national, en apprenant cette affaire, promit au peuple que les accusés seraient soumis au jugement, ou punis ou délivrés dans 24 heures. Mais il avait promis plus qu'il ne pouvait tenir ; la cause traîna en longueur, et l'indignation du peuple croissait de jour en jour, sans qu'on pût la réfréner plus longtemps.

Plusieurs causes ont influé directement sur cette nuit de meurtres du 15 août. Il y eut un ressort russe, qui savait agir adroitement par des frénétiques sans raison, mais de vrais patriotes qui n'avaient pas assez de bon sens pour réprimer leur fougue, y prirent malheuresement part aussi. C'étaient des ambitieux qui pensaient à leur élévation ; le général Krukowiecki ne fut pas le seul. L'association patriotique de honteuse mémoire, était l'instrument dont on se servit. Cette association, composée de gens qui

aimaient beaucoup mieux crier que de se sacrifier pour la patrie, était une véritable gangrène qui rongeait notre révolution. Le nombre des personnes massacrées par le peuple dans cette nuit désastreuse ne s'élève pas à plus de trente-cinq. Les plus importantes étaient les généraux Jankowski, Bukowski, Hurtig, Sałacki, un Hankiewicz, inquisiteur de dernier gouvernement, un cosaque, qui avait coupé les mamelles à des femmes, et quelques espions ú sours. Mais les résultats de cette nuit furent immenses: les coeurs de tous les honnêtes gens se refroidirent, l'armée apprit la nouvelle de ces meurtres avec la plus grande indignation, et vit avec horreur, combien le pouvoir suprême était à la merci de la canaille. Le gouvernement national dut se dissoudre, parcequ'il s'était montré trop faible pour réprimer de tels excès. C'est alors qu'abandonna le gouvernail de la patrie le vertueux et respectable prince Czartoryjski, lequel, pendant toute sa vie sans reproche et sans tache, brilla comme une étoile bienfaisante sur l'horizon de notre révolution, et vers lequel les yeux et les coeurs de tous les honnêtes gens se tournaient toujours avec amour et estime. Le prince Czartoryjski fut remplacé par le général Krukowiecki, parceque l'on prit sa violence pour de l'énergie; c'était un homme depuis long-temps odieux aux honnêtes gens, détesté des troupes surtout depuis les derniers évènemens. La diète lui confia le pouvoir suprême, qu'il sut bientôt transformer en une espèce de presque dictature. Les instances de tous les hommes estimables contraignirent ce général à

ordonner que l'on recherchât les moteurs des derniers évènemens, mais, d'une manière honteuse, on punit quelques individus insignifians, tandis que les scélérats véritables, protégiés par le général, échappèrent au plus mérité des châtimens.

La diète, en confiant le pouvoir suprême au général Krukowiecki, en qualité de président, avait fait la réserve expresse, qu'il ne pourrait pas être en même temps commandant en chef. D'après une nouvelle ordonnance, la nomination du général en chef appartenait au président; c'est pourquoi Krukowiecki nomma à ce poste le général Małachowski, respectable vétéran de l'armée, mais pour qui un tel fardeau était trop pesant, surtout quand le combat le plus difficile n'était pas à soutenir contre l'ennemi, mais contre le président Krukowiecki, qui usurpait les attributions du commandant en chef. Le général Dembiński devait commander le corps de réserve, le général Skrzynecki eut sa démission. C'est ainsi que ce général finit une carrière beaucoup trop vaste pour ses talens. Il est une nouvelle preuve qu'un Divisionnaire excellent, peut devenir un commandant en chef très-médiocre; car on citerait peu de généraux à qui le sort ait été plus favorable, et qui se soient à tel point montrés incapables d'en profiter. Il a fait beaucoup de mal à la patrie par son opiniâtreté, et par sa hauteur; ce qui porta à la fin des fruits amers que les Polonais seuls peuvent connaître et sentir. Et cependant nos affaires étaient parvenues à un tel degré d'abaissement, qu'il aurait presque mieux valu le conserver au commandement; car s'il ne savait pas

mieux faire, du moins il serait mort sous les remparts de Varsovie.

Accepter, en pareilles circonstances, le pouvoir suprême, c'était se charger d'une responsabilité effrayante. Lorsque le général Krukowiecki s'y hasarda, c'était plutôt l'effet d'un orgueil effréné, que d'un calcul raisonnable de ses forces, et du poids qu'on lui imposait. Après les premières douceurs du pouvoir suprême, il fallait promptement songer à prendre quelques mesures; tant la position était critique. Un corps de 50,000 hommes était rassemblé sous la capitale, et pour une telle armée, on n'avait de vivres que pour sept jours: quant à la subsistance des habitans, on n'y pensait presque pas. Il est difficile de concevoir, quel dessein pouvait avoir eu le général Skrzynecki, en rassemblant de telle sorte une armée autour de Varsovie, sans avoir de quoi la nourrir*). On convoqua un conseil de guerre, et il se manifesta que le plus pressant besoin était d'approvisionner la capitale et l'armée, ce qu'on ne pouvait exécuter que par une nouvelle occupation du pays

*) Tout ce que j'ai pu écrire sur le général Skrzynecki, quoique quelquefois avec un peu d'amertume, ne provient certainement d'aucune animosité personnelle: je n'étais pas connu du général, je n'avais avec lui aucuns rapports, je commandais tranquillement mes deux canons, et je me flatte d'avoir rempli strictement mon devoir envers la patrie; j'en pourrais apporter des preuves des généraux Rybinski, Ramorino et Langerman, sous lesquels j'ai fait toute la campagne, et desquels j'ai eu l'honneur d'être remarqué. Toute amertume dans mon récit est le résultat nécessaire des justes reproches que chaque Polonais est en droit de faire au général Skrzynecki.

situé sur la rive droite de la Vistule, parceque le général Golowin, renforcé par le 6me corps du général Rosen, tout récemment arrivé de la Lithuanie, s'approchait même des barrières de Praga, de manière que le gouvernement polonais n'exerçait son pouvoir que dans une étendue d'une lieue, c'est-à-dire de Wola jusqu'à Grochow. Il fallait donc détacher des corps considérables, et rendre ainsi la sûreté de Varsovie problématique; mais on ne pouvait vait faire autrement.

Le 20 août, toute l'armée russe, quittant la route de Blonie, où elle s'était postée, se tourna vers Raszyn, en transportant sa ligne de communication dans le palatinat de Sandomir, et l'appuyant sur le corps du général Rüdiger. Après ce mouvement de l'armée ennemie, les Polonais changèrent aussi leurs positions, se plaçant avec leurs forces principales sur la chaussée de Raszyn; jusqu'alors ils avaient été déployés et tournés vers Wola. Ce changement de front s'était exécuté dans la nuit du 20 août, et dans la nuit du 22 les corps destinés pour la rive droite de la Vistule passèrent le pont, en se dirigeant sur Praga. Au sortir de cette ville on se sépara; le général Łubieński avec la division de cavalerie du général Ambroise Skarżyński, le 9me régiment de ligne et une batterie à cheval, se rendit à Modlin, pour aller occuper le palatinat de Plock, et s'avancer jusqu'aux ponts près de Nieszawa. Son corps comptait 4000 hommes. Ramorino avec la 5me division du général Sierawski, la

6me division du général Bielinski, la division de ca valerie du général Kasimir Skarżyński et 32 pièce de canon, en tout 18,000 hommes, se porta dans l Podlachie. Un mois auparavant, le général Chrza nowski, avec un corps de pareille force, se trouvai dans ces environs; puis, ayant fait un tour de pro menade militaire à Sochaczew, il se rendit à Varso vie avec toute l'armée. Maintenant on le rempla aux mêmes lieux par un autre corps pour fatigu inutilement le soldat. Il ne valait sans doute pas l peine de le mettre en mouve-ment mais à qui en i puter la faute, si ce n'est au général Skrzynecki, q ne voulait pas se servir de l'armée. Si l'on avait p prévoir un pareil résultat; il aurait mieux valu lai ser ce corps immobile; mais alors cela aurait par complètement déraisonnable. Le général Skrzynecki fut contraint par la voix publique d'emmener ce corp corps de la Podlachie; mais je pense que, s'il l'avait poussé rapidement dans la Podlachie, s'il avait battu Rüdiger, purgé le palatinat de Lublin, ou remporté quelques autres brillans avantages, on l'aurait laissé faire; mais le voir dans une pareille inaction, et le tolérer, c'eût été d'une bonhommie impardonnable. On peut dire aussi, que ce n'était pas prendre le meilleur parti que de tenir le corps de Chrzanowski dans la Podlachie: sa place était à Modlin, d'où il pouvait non seulement voler au secours de Varsovie, mais encore tenter quelques grands coups contre les corps russes, en marche de la Lithuanie, comme, par exemple, contre celui du général Kreutz; ce qui pou-

vait amener des résultats décisifs. Enfin il valait mieux occuper en entier le palatinat de Plock, qui n'était pas encore si dévasté par la guerre; du reste les rivières du Bug et du Narew nous permettaient de nous étendre bien loin dans le pays, en nous couvrant contre les entreprises de l'ennemi, dans le cas où celui-ci se fût approché de Varsovie. Ce n'était pas le cas dans la Podlachie: le corps qui s'y trouvait pouvait être à chaque instant gravement menacé, si l'ennemi venait jeter des ponts dans quelque endroit de la Vistule plus près de Varsovie. Mais alors on ne pouvait pas mieux faire. Au reste, pour l'occupation du palatinat de Plock, le corps de Łubieński était suffisant: il fallait se jeter dans la Podlachie, où l'on pouvait rencontrer les Russes.

Aussitôt que Ramorino déboucha de Praga, Golowin se replia sur le gros de son corps, les Polonais se portèrent dans la direction de Lukow. Les diverses parties de la cavalerie se dispersèrent dans le pays, pour fourager et ramasser des vivres pour Varsovie. C'est par ce moyen qu'on intercepta à Zelechowo un courrier expédié par le général Rüdiger au général Rosen, pour le prévenir que, si Ramorino venait à s'approcher de la Volhynie, il évacuerait le palatinat de Sandomir afin de lui porter du secours; c'est ainsi que même dans ce temps, l'apparition d'un corps polonais dans la Podlachie était suffisante pour faire abandonner aux Russes leurs opérations dans le palatinat de Sandomir. Le général Ramorino se porta rapidement vers le corps de Rosen qui se trouvait à Lukow; mais Rosen n'ayant

pas envie d'attendre sa rencontre, se replia sur Mien-dzyrzec, en détruisant tous les ponts derrière lui. Il avait trop d'avance sur le général polonais pour lui laisser une espérance raisonnable de l'atteindre. Ramorino voulut donc tenter de faire abandonner au général Rüdiger le palatinat de Sandomir, et de le ramener sur le côté droit de la Vistule, comme on pouvait s'y attendre. Dans ce but il détacha le général Zawadzki avec une brigade de la 5me division, le 6me et le 20me régimens de ligne, afin qu'il se portât à Kock, et que par cette démonstration il confirmât les craintes des Russes. Avec le reste de son corps, il se mit sur les traces du général Rosen. Celui-ci, après avoir atteint Miendzyrzec, reçut des renforts, et se détermina tout-à-coup à attendre les Polonais, et à leur présenter une bataille, sans doute pour laver les affronts fréquens qu'il avait reçus dans cette guerre. Pendant ce temps, le général polonais entra dans la chaussée qui conduit de Siedlce à Brześć-Litewski, et, en s'approchant de Miendzyrzec, il fut agréablement surpris de rencontrer les Russes prêts à combattre. La position des Russes était forte; leur front était couvert par la rivière marécageuse du Zna, et de tous les autres côtés par des marais impraticables: on ne pouvait pas choisir une meilleure position; seulement on ignorait, si les Polonais voudraient les y forcer.

Le 29 août, le général Ramorino entreprit de profiter de la sécurité des Russes dans leur position, et tandis qu'une brigade de la 5me division les occupait de front à Miendzyrzec, la 6me division du

général Bieliński et la plus grande partie de la cavalerie se portèrent à gauche de la chaussée, et, faisant un détour, ils débouchèrent tout-à-coup sur le village Rogoznica situé sur la chaussée entre Biala et Miendzyrzec, à une demi-lieue de distance de ce dernier endroit. De cette manière, les Polonais tombaient sur les derrières du corps russe. C'était une de ces manoeuvres qui, pour réussir, supposent un bonheur singulier et une grande indolence de l'adversaire; dans le cas actuel, l'un et l'autre eurent lieu. La 26me division russe, récemment organisée, sous le commandement du général Werpachowski, était postée à Rogoznica. Dès que les Polonais les apperçûrent, ils s'élancèrent sur le champ, ayant le 5me régiment à leur tête, le régiment le plus brave de l'armée, après le 4me de ligne. Les Russes furent culbutés en un moment; le carnage fut un des plus horribles de cette guerre; on ne combattit qu'à la baïonnette: long-temps les soldats polonais ne voulurent faire aucun quartier: les régimens russes de Modlin et de Zamość furent le plus maltraités. Dans ce même temps le 2d régiment de chasseurs fondit sur la cavalerie russe, et après avoir poussé sur les marais le régiment des lanciers volhyniens, il l'anéantit presque en entier. Près de 2000 prisonniers tombèrent au pouvoir des Polonais, et entre autres le commandant de la division, le général Werpachowski. Les débris de la division dispersés s'enfuirent par la chaussée vers Brześć-Litewski; les Polonais les poursuivaient sans songer, que, d'après le plan, ils devaient se tourner sur le champ vers Miendzyrzec, pour tomber

sur le corps principal, ce qui aurait produit des résultats importans; parceque ce corps, par un singulier concours de circonstances, n'avait pour lui aucune retraite. Pendant que ce corps attendait l'arrivée des Polonais du côté de Lukow, il avait détruit tous le ponts de ce côté là, et c'était précisément de ce seul côté qu'il pouvait effectuer sa retraite. Pourtant le délai amené par la poursuite à laquelle les Polonais se livraient fut si considérable, que Rosen eut du temps de reste pour réparer les ponts et s'enfuir vers Lomazy. Mais les Polonais étaient maîtres de la chaussée, et il paraît qu'ils auraient pu dévancer les Russes à Brešć-Litewski: il est vrai qu'ils quittèrent bientôt la grande route, parceque les ponts sur une digue très-longue, auprès de la rivière du Zielawa, étaient tous brûlés: néanmoins en marchant par Piszczacie, ils faisaient toujours un chemin plus court que les Russes, qui se dirigeaient par Lomazy. Malgré cela, le général Rosen gagna le premier Brešć-Litewski; mais il est difficile de savoir quelle en fut la cause, faute de renseignemens exacts.

Le but principal de l'expédition était atteint en partie; tout le palatinat de Podlachie restait au pouvoir des Polonais, et la capitale fut bientôt approvisionnée presque pour deux mois: il paraît par conséquent que le corps de Ramorino devait s'approcher de Varsovie, parceque d'abord les Russes faisaient des préparatifs sérieux pour jeter des ponts sur la Vistule auprès de Gura-Kalwaria, à quatre lieues de Varsovie, et que de cette manière tout ce corps pou-

vait être coupé du reste de l'armée; ensuite tout semblait annoncer que l'assaut de Varsovie se livrerait bientôt, et la présence d'un corps aussi considérable, pouvait devenir bien nécessaire. Pourquoi ce corps s'est-il si long-temps arrêté? C'est au temps à éclaircir ce point.

Enfin l'heure décisive, attendue avec tant d'inquiétude de la Pologne et de l'Europe, s'approchait. L'ennemi avait rassemblé toutes ses forces, et tout paraissait présager qu'il allait profiter de l'absence du corps de Ramorino. Les troupes polonaises à Varsovie, après le départ de ce corps, comptaient 29,042 hommes d'infanterie, 2885 de cavalerie, en tout 31,927 hommes, avec 92 pièces de campagne. Pourtant on serait dans une grande erreur si l'on croyait, que l'on comptait effectivement un pareil nombre de troupes régulières en bataillons. Plus de 8000 hommes se composaient des dépots de tous les régimens, distribués en une centaine de petits détachemens, à demi armés, mais qui, joints aux régimens, auraient pu grossir utilement leur masse; tandis qu'alors, formant un véritable chaos et n'appartenant pas à un grand ensemble, ils rendaient impossible au commandant en chef d'embrasser tous ces détails. Outre ces troupes de ligne, un corps de garde nationale de 5000 hommes était prêt à agir, et il ne lui manquait, pour être utile à la patrie les armes à la main, que de recevoir l'ordre de marcher.

La défense matérielle de Varsovie se composait d'abord des préparatifs faits dans l'intérieur de la ville, barricades, embrasures, fortification des mai-

sons et des jardins, qui sans doute formaient l plus grande force de la ville, enfin des retranchemens élevés au-dehors de la ville, et disposés e trois lignes. La *première* ligne était un vieux rempart de douanes, comme ceux dont toutes les villes dans le royaume étaient entourées; les flèches flanquaient ce rempart, et on avait ménagé pour les troupes et pour l'artillerie beaucoup de passages, couverts par de petits redans: mais ce rempart n'avait ni parapet assez épais pour couvrir le sol ni fossés larges et profonds, ni palissades, de sorte qu'il pouvait être considéré comme une défense très faible ou presque nulle. La *seconde* ligne se composait de barcans et de redans palissadés, enfermés par derrière d'une palanque, et élevés avec soin et d'après les règles; pourtant une grande partie des ouvrages ne s'appuyaient pas de leur feu, et ne se flanquaient pas réciproquement. La *troisième* ligne était formée de quelques points plus fortement retranchés, comme Wola, Parysówo, Marymont, et des barcans moitié palissadés et enfermés de palanques moitié ouverts et nonpalissadés, destinés pour l'artillerie de campagne. Ces barcans s'étendaient alternativement; après un barcan enfermé en venait un ouvert, et après celui-ci un autre enfermé, et ainsi de suite. Cette dernière ligne fut destinée à tenir l'artillerie ennemie à une telle distance, qu'elle ne fût pas capable de nuire à la ville par son feu.

Tous les ouvrages dans ces trois lignes étaient garnis de 108 canons de rempart, Praga de 18 canons. Quand nous considérons que le général Chrza-

nowski avait amené de Zamość 28 pièces, que celles récemment coulées étaient au nombre de 33, on trouve que la ville de Varsovie, jusqu'au mois d'août, sur une étendue de trois lieues, n'était défendue que par 47 canons, et Praga par 18 seulement. On peut juger par cela de l'engourdissement qui avait saisi tous les pouvoirs directeurs, puisqu'ils souffraient un tel état des choses, possédant tous les moyens d'y remédier. Car lorsqu'on se fut enfin apperçu, sur la fin du mois de juillet, de ce dénuement, et qu'on ordonna de couler des pièces en fer, on vit que dans l'espace d'un mois on était capable de couler dans les usines nationales jusqu'à 100 pièces, et c'ést seulement l'ennemi qui, coupant les communications avec Varsovie, avait empêché qu'il n'arrivât que 33 pièces. Mais ne pouvait-on pas, du commencement de la révolution couler 500 pièces, et même davantage lesquelles, en garnissant les remparts de Varsovie, lui auraient donné un autre genre de défense; ne devait-on pas se souvenir qu'une forteresse aussi importante que Modlin, n'avait dans toute son étendue que 60 canons pour sa défense. Il n'est pas moins évident que 108 canons de rempart sur les retranchemens de Varsovie, dans une si immense étendue, dispersés en trois lignes, étaient moins qu'insuffisans. Ne doit-on pas par conséquent avoir pitié de cette Pologne malheureuse, qui ne possédait pas un seul homme placé en haut qui pût voir des choses si simples?

La dernière ligne extérieure pouvait avoir deux buts à la fois: elle pouvait servir à tenir l'artillerie

ennemie à une distance à ne pas nuire à la vil et pour cet effet on n'avait pas besoin de tant d'ou vrages, car on pouvait l'obtenir avec le secours quelques points retranchés, tels que Krolikarni Rakowiec, Wola, Parysowo, Marymont, qui étaie toujours sur le prolongement de l'artillerie ennemi si celle-ci osait s'approcher de la ville, qui pouvait la battre avec une grande supériorité et la contrai dre à abandonner ses positions. Le second but p important de cette ligne était de servir comme p d'appui à l'armée, si elle voulait dans ce lieu livr une grande bataille à l'armée russe. Mais pour c effet, les cinq points, ci-dessus mentionnés, retran chés fortement, étaient bien suffisans; et du reste n'avait besoin que d'une ligne de simples redans o verts, où les troupes et l'artillerie pussent entrer à leur gré. De pareils redans étaient sous tous les rapports et plus commodes, et plus sûrs. C'était donc une faute énorme que d'occuper fixément dans cette ligne une si grande quantité d'ouvrages. De cette manière on agissait tout-à-fait contre le prin cipe incontestable, qu'il vaut mieux occuper un moin dre nombre de points et de les tenir fortement, qu de s'étendre et de se disperser dans plusieurs points, de manière à devenir faible partout. Cette circon stance eut une influence malheureuse sur les derniers évènemens. Les Russes, en donnant l'assaut à Var sovie, rencontrèrent dès le commencement des points faibles, dont ils s'emparèrent aisément; ils s'encoura gèrent donc extrêmement, à proportion que les trou pes polonaises perdirent de détermination, en voyant

tomber l'un après l'autre, des ouvrages à la vérité faciles à emporter, mais qu'ils étaient sûrs de défendre; et ils perdirent d'autant plus l'espoir de résister, qu'ils avaient été plus certains d'être invincibles: telle est la faiblesse du coeur humain. Il en eût été bien autrement, si les Russes avaient rencontré dès le commencement des points forts, dans toute l'acceptation de ce mot. Il faut encore ajouter, qu'en occupant tant de points dans la première ligne, on devait affaiblir d'autant plus la seconde, qui composait une défense principale de la ville, défense essentielle, car on n'avait ni troupes, ni artillerie suffisantes pour l'occuper convenablement.

Pourtant c'étaient encore des fautes réparables; mais on en avait commis une autre si énorme, qu'il n'y avait plus de remède. En distribuant l'armée pour la défense de Varsovie, on l'avait divisée en parties égales dans toutes les lignes, dans tous les ouvrages, de sorte qu'il ne resta pas un homme pour former une réserve quelconque. Ainsi point d'espérance de parer les coups de l'ennemi, aucune perspective de reprendre les ouvrages une fois emportés. Les Russes n'avaient qu'à choisir un point, pour y fondre avec toute leur masse: c'était à une poignée d'hommes à penser à se défendre; le général en chef n'y pouvait rien, n'ayant à sa disposition aucun corps. C'est mais une chose difficile à croire, elle est vraie pourtant: dès ce moment chaque homme clairvoyant, présageait la catastrophe, car comment y échapper; un seul ouvrage isolé ne peut espérer de résister sans

avoir une réserve, bien moins encore une ligne fortifiée dans l'étendue de trois lieues: quelle bataille ne serait pas perdue de cette manière.

L'armée polonaise était distribuée dans les retranchemens, de la manière suivante: la 3me division occupait toute l'étendue, à commencer des barrières de Wola, à droite jusqu'à la Vistule, tant dans la première, que dans la seconde ligne: la dernière ligne était occupée par les dépôts de tous les régimens; la 1re division défendait l'espace qui s'étend des barrières de Wola, à celles de Jérusalem; c'était le point présumé de l'assaut; la 4me division était portée dans toute l'étendue des barrières de Jérusalem, à gauche jusqu'à la Vistule. La cavalerie était trop peu nombreuse pour influer de quelque manière sur les événemens, elle était aussi distribuée partout dans toute l'extension possible.

Le feldmaréchal Paszkiewicz, après être arrivé auprès de Varsovie dans la journée du 16 août, s'y arrêta, en attendant la jonction des différens corps qui étaient en marche, et, pendant ce temps, il préparait pour l'assaut des moyens tant matériels que moraux; ces derrières consistaient en ce qu'on avait élevé des retranchemens semblables en tout à ceux de Varsovie, avec des dimensions toutes semblables, palissadés de même, et l'on accoutumait le soldat à les emporter, on l'habituait à leur vue, c'était un véritable exercice; le soldat russe se convainquit à la fin de la nécessité de le faire, comme à se découvrir la tête devant un officier: il faut avouer que

ce moyen fut inventé avec une profonde connaissance du caractère national: on changeait ainsi une action d'élan, en un acte de pure obéissance.

Enfin les divers corps arrivèrent successivement l'un après l'autre. Le général Gerstenzweig le premier se joignit à la grande armée, avec le corps qui s'était battu près de Racionż. Plus tard le général Kreutz, venant du fond de la Lithuanie, s'approchait avec son corps fort de 30,000 hommes, et le 4 août, il se trouvait déjà à Rajgrod: le 22 août, il passa la Vistule auprès de Nieszawa, et dans ce lieu on détacha de son corps le général Knorring, qui remplaça le général Gerstenzweig dans le palatinat de Kalisz: après son départ, le corps de Kreutz se composait encore de 27 bataillons et de 28 escadrons, avec 82 canons. Il devait être présent à l'armée russe le 29 août, et pourtant il n'arriva que dans les premiers jours de septembre.

On assure que le feldmaréchal Paszkiewicz n'avait pas d'abord le dessein de tenter l'assaut de Varsovie, qu'il ne s'y décida que plus tard, et surtout après avoir appris le départ du général Ramorino. Il serait difficile de déterminer ce qu'il aurait pu faire de mieux, quoiqu'à la vérité, il risquât beaucoup en cas d'un revers; mais enfin il a réussi. Après s'être déterminé pour ce coup de main, il ordonna au général Rüdiger de détacher une partie de son corps vers Varsovie, et par suite de cet ordre, le général Geismar partit pour la grande armée, avec la 1re brigade de la 10me division, et la 1re de la 11me. Ce détachement arriva le 5 septembre, et l'assaut était

déjà décidé pour le 6: c'était un moment des pl
opportuns, tous les préparatifs étaient achevés, to
les corps s'étaient joints, tandis que chez les Pol
nais tout le corps de Ramorino était absent, et qu'
peu plus tard il pouvait survenir, étant déjà en ma
che vers la capitale.

Le 5 septembre, l'armée russe quitta ses po
tions d'auprès de Raszyn, et se porta dans la dir
tion de Wola, le feldmaréchal s'étant décidé à l
vrer l'assaut de ce côté. L'armée russe, d'après
rapports officiels, se composait de 118 bataill
120 escadrons, avec 386 canons; mais il est diffi
d'évaluer son effectif; car après une guerre si long
et si acharnée, les bataillons devaient être bien di
férens l'un de l'autre. Pourtant, on ne peut le su
poser moindre de 100,000 hommes, puisque l'armée
comptait, lors du passage de la Vistule, au-delà de
60,000 hommes, et que plus tard elle fut encore ren
forcée par les corps de Gerstenzweig, de Kreutz et
de Rüdiger *).

Le soir du 5 septembre, l'armée russe se ran
gea de la manière suivante: à l'extrême gauche, le

---

*) C'est avec leur *véracité* ordinaire que les Russes affirment que leur armée n'était forte que de 60,000 hommes, en comptant 400 hommes par bataillon: quoique les bataillons fussent bien éclaircis, pourtant, après la bataille d'Ostrolenka, ils s'étaient complétés par les réserves de toute l'armée. En supposant qu'après de Varsovie ils n'aient été qu'au nombre de 60,000 hommes, il faudrait qu'ils eussent passé la Vistule avec moins de 40,000 hommes, ce qu'il serait absurde de croire. Enfin comment imaginer qu'une armée de 60,000 hommes pût traîner avec elle jusqu'à 386 canons?! La logique la plus simple ramène à la vérité toute nue les plus fortes exagérations.

général Chilkow, avec 26 escadrons, 10 pièces et deux régimens de cosaques, entre Chrzanow et Groty; le général Pahlen, avec 22 bataillons, 4 escadrons et 70 pièces, auprès de Jolonek; le prince Szachowski, avec 22 bataillons et 40 pièces, en arrière de Pahlen sur la chaussée; le général Kreutz, avec 21 bataillons, 12 escadrons et 68 pièces, entre Solibzy et Rakowiec; l'infanterie des gardes, 42 bataillons avec 56 pièces, entre Opaczewo et Skorosze; la réserve de la cavalerie, sous les ordres du général Witt, 58 escadrons avec 56 pièces, en arrière de Wlochy; la réserve d'artillerie, 70 pièces et 8 mortiers, auprès de Wlochy; le détachement du général Murawiew, 7 bataillons avec 16 canons, entre Rakowiec et Okencie; la cavalerie légère de la garde, sous le général Nostitz, 16 escadrons, sous Zbarz; le général Strandmann, avec 4 bataillons, 4 escadrons et trois régimens de cosaques, près de Sluzew. Tous ces corps avaient les destinations ci-après: le général Pahlen avec ses troupes, devait s'emparer du village de Wola, le général Kreutz de tous les ouvrages situés entre Wola et Rakowiec. Le corps de Szachowski formait la réserve de Pahlen, celui des gardes la réserve de Kreutz. La réserve de cavalerie, sous le général Witt, entretenait dans le centre la communication entre ces deux corps. Le général Chilkow, à l'aile gauche, le général Murawiew du côté des barrières de Jérusalem, le général Strandmann du côté de Mokotow, devaient faire des démonstrations, pour détourner l'attention des Polonais des endroits sérieusement menacés.

Le 6 septembre, dès la pointe du jour, les Russes commencèrent leur attaque. Ils déployèrent d'abord une immense ligne de canons, 50 du corps de Pahlen, 40 de celui de Kreutz, lequels vomirent un feu terrible sur les ouvrages qu'ils avaient dessein d'emporter. Le village de Wola avait le N°. de suite 56, et les ouvrages N°. 54 et 57. Cet endroit était défendu par un bataillon du 8me et un du 10me de ligne, et garni de 9 canons de rempart. N°. 57 était occupé par une compagnie du 8me régiment et 5 canons, et N°. 54 par deux compagnies du 1r régiment léger et 5 canons. Les ouvrages N°. 55 et 56 n'étaient pas occupés. Le N°. 59, qui pouvait coopérer à la défense des ouvrages ci-dessus mentionnés, était défendu par deux compagnies du 4me de ligne et deux pièces. Tous ces ouvrages étaient abandonnés à eux-mêmes, sans aucun appui, sans aucun secours du reste de l'armée polonaise: elles devaient résister à la masse de toute l'armée russe, et pourtant je crois que, si les forces dispersées dans tous ces ouvrages avaient été rassemblées à Wola, et qu'ainsi ce village eut été défendu par 2000 hommes et 23 canons de rempart, cet endroit n'aurait pas succombé. Dès le commencement de la canonnade, le général Bogusławski envoya un bataillon du 10me de ligne à Wola, et deux compagnies dans N°. 59, pour renforcer leurs garnisons.

L'artillerie russe tourna d'abord tout son feu sur les ouvrages N°. 57 et 54. Le N°. 57, d'après sa situation, ne pouvait être défendu efficacement du côté de Wola, et le N°. 59 était trop loin. Le N°. 54 était aussi éloigné de Wola d'une portée

de canon, et ne pouvait espérer un appui quelconque de ce point; ainsi le moyen de résister avec 5 pièces et deux compagnies d'infanterie aux efforts de toute l'armée russe?! L'ennemi, après avoir battu ces ouvrages pendant deux heures entières, voyant que l'artillerie polonaise était démontée, qu'elle s'était tue, et qu'aucun coup ne partait plus, fit avancer ses colonnes d'attaque précédées de batteries à cheval, qui balayaient encore le parapet par la mitraille. Le général Pahlen avait divisé son corps en trois colonnes d'attaque, sous le commandement des généraux Lüders, Martinow et Nabakow. C'était la colonne du général Lüders qui devait s'emparer du N°. 57. Les régimens du prince Charles et du prince Guillaume, l'assaillirent de front, les 3me et 4me régimens de la marine, livrèrent l'assaut par derrière. Cet ouvrage fut bientôt emporté. D'après les rapports russes, quand leurs bataillons montèrent sur le parapet, quelques soldats polonais effrayés demandèrent quartier, et furent à l'instant tués par la main de leurs propres officiers. L'ouvrage ayant été d'abord emporté du côté gauche, les Polonais se serrèrent à droite et se défendirent jusqu'au dernier homme. Ce sont les Russes qui le disent: quatre hommes seulement étaient restés en vie, et demandèrent quartier. Pendant ce temps, le général Kreutz avec son corps assaillit le N°. 54. La 1re brigade de la 5me division, sous le général Lutkowski, s'élança de front, et du côté gauche le régiment de Jeleck, sous le commandement du colonel Liprandi. Les Russes pouvaient opérer si bien à leur aise, qu'ils

braquèrent leur canon derrière les remparts, pour abattre les palissades de la palanque. La garnison se défendit avec résolution, elle fut massacrée en entier; onze hommes seulement échappèrent au carnage. Le lieutenant d'infanterie Nowosielski se fit sauter en l'air, avec le magasin de poudre; dans cette occasion beaucoup de Russes perdirent la vie; entre autres le commandant en chef de l'artillerie, le général Gorczakow, fut grièvement blessé.

Après avoir emporté ces deux ouvrages, les Russes se tournèrent contre Wola, qui possédait encore son artillerie intacte; il fallut donc recommencer la canonnade pour la forcer à se taire, ce qu'ils pouvaient exécuter avec d'autant plus de facilité, qu'ils prenaient toutes les faces du rempart sur les prolongemens. Chacune des faces, d'après le récit russe, fut battue par 24 canons. Jusqu'à ce temps l'armée polonaise était restée spectatrice indifférente de tout ce qui se passait; mais alors que le général *Bem*, commandant en chef l'artillerie polonaise, put faire avancer une batterie à cheval à l'appui de Wola; il n'était pas en mesure de déployer une plus grande masse de canons de campagne, ne pouvant pas obtenir la protection des troupes pour son artillerie. Le général Krukowiecki s'obstinait toujours à croire que l'assaut véritable serait livré du côté de Mokotow, quoique de l'observatoire astronomique on pût voir à trois lieues à la ronde, et qu'aucune troupe ne pût échapper à la vue dans ces plaines immenses, sans aucun bois, sans inégalité de terrain; c'est pourquoi il ne pouvait être mis en doute, que du

côté de Mokotow ce ne fussent de simples démonstrations.

Wola fut abandonné à son triste sort. L'artillerie se taisant, les colonnes russes s'élancèrent à l'assaut. Les régimens de marine s'avançaient du nord; c'est dans cette même direction que les suivait le général Martinow avec sa brigade. Le général Berg attaqua du côté de Varsovie, avec le vieux et le nouveau régimens d'Ingermanland. Le général Malinowski, du corps de Kreutz, du côté de la chaussée, avec les régimens de Schlüsselbourg et de Ladoga: le 2d régiment d'infanterie légère s'élança du côté de l'Est. La garnison polonaise ainsi assaillie de tous côtés, n'était pas en force pour pouvoir défendre une si grande étendue; l'ouvrage fut emporté, mais le combat et le carnage, d'après le récit russe, dura encore une heure entière. Le reste de la garnison se replia dans la partie qui, auprès de l'église, formait comme une espèce de citadelle sur cette petite forteresse. Ces braves y furent bientôt assaillis de nouveau: le régiment de grenadiers de Suwarow renforça encore les Russes, qui fondirent en masse sur le retranchement, et finirent par s'en emparer. Ce qui ne fut pas passé au fil de l'épée fut fait prisonnier. Ce fut dans ce moment que le général Sowiński, vieillard à cheveux blancs, qui avait eu une jambe emportée à la bataille de Możaisk, en 1812, termina sa glorieuse carrière. Il avait pris ce poste d'honneur, et refusant de se rendre, il périt de trois coups de baïonnette dans la poitrine. L'ennemi lui-

même n'a pu s'empêcher d'honorer son héroïsme et son sublime dévouement.

Après la prise de Wola, l'ennemi s'arrêta; c'était à onze heures du matin; il occupa fortement ce village, et le garnit de beaucoup de canons, pour éviter la chance d'en être délogé. Le général Pahlen voulut pousser les avantages, mais le feldmaréchal Paszkiewicz était dans l'inquiétude sur son aîle droite, où le général Strandmann était assailli par les Polonais. Il fit avancer la cavalerie de ce côté, mais se convainquit bientôt que ce n'était qu'une attaque sans importance. Du côté des barrières de Jérusalem, le général Murawiew occupa Rakowiec, en fut chassé, l'attaqua de nouveau. C'étaient des escarmouches insignifiantes. A trois heures après midi, les Polonais tentèrent un mouvement sérieux pour reprendre Wola. La division de Rybiński s'était concentrée entre les barrières de Wola et de Jérusalem; l'artillerie s'avança entre Wola et le N°. 59, et chassa devant elle l'artillerie russe, ainsi qu'une grande masse de cavalerie à l'aîle gauche, qui se retira bien loin. Ce résultat était important; car cette cavalerie ne pouvait pas tomber sur l'infanterie polonaise, si celle-ci marchait sur Wola: tous les obstacles étaient donc surmontés d'avance; mais comme l'attaque ne fut faite que par trois bataillons, il était impossible qu'elle eût du succès. Pourtant un combat de longue durée s'engagea près des barrières de Wola; les bataillons russes, après avoir été chassés par les trois bataillons polonais (à la vérité du 4me de ligne), furent appu-

yés par quatre bataillons de grenadiers, qui jusqu'à trois reprises fondirent sur les Polonais, et trois fois furent ramenés à Wola; mais quand les Russes eurent déployé une plus grande masse d'infanterie, les bataillons polonais, ne se trouvant appuyés en aucune manière, durent songer à la retraite. Les Russes eux-mêmes avouent que cet engagement leur a coûté plus de monde que l'assaut des ouvrages qu'ils venaient d'emporter. La canonnade se prolongea jusqu'au soir, après quoi tout fut tranquille. On avait proposé de tomber dans la nuit sur les Russes, la baïonnette à la main, comme cela avait été projeté après la bataille de Grochow, mais la majorité rejeta ce parti.

Il n'était pas douteux que le lendemain l'assaut ne fût livré du côté des barrières de Wola ou de Jérusalem: on fit par conséquent de petits préparatifs pour renforcer cette étendue. Le retranchement N°. 59 fut abandonné dans la nuit; les canons en furent ramenés et placés auprès des barrières de Wola, mais pourtant, la distribution des troupes resta la même: on ne forma aucune réserve, on n'avait aucune masse disponible pour pouvoir frapper quelque grand coup: les Polonais ne prenaient pas leçon de l'expérience; la catastrophe était inévitable; ils devaient succomber. Outre cela le général Krukowiecki retira du champ de bataille un bataillon d'infanterie et un régiment de cavalerie, sous le prétexte de la tranquillité de la ville; il paralysa ainsi tout-à-fait la garde nationale, et la population qui brûlaient de combattre. Toujours sous le même prétexte de la tran-

quillité de la ville, on avait défendu de se rassembler, et même on désarmait les gens qui accouraient les armes à la main pour combattre.

Le 7 septembre trompa d'abord l'attente générale, on espérait qu'un nouvel assaut serait livré le matin; quand des négociations s'entamèrent. De telles négociations n'étaient nullement compatibles avec la dignité et la fermeté de la nation, et n'avaient absolument aucun but, parcequ'on connaissait bien le manque de foi des Russes. D'ailleurs on faisait un mal irréparable, celui d'augmenter encore la méfiance des troupes envers les chefs, vu que la masse de la nation ne croyait jamais de bonne foi à des négociations, et à une intelligence sincère avec les Russes. A cause de ces négociations, on conclut une trêve jusqu'à une heure après midi; mais comme à cette heure on n'avait rien conclu, l'assaut recommença. Ce fut d'abord une artillerié de 200 pièces qui commença à jouer, ensuite les masses s'avancèrent dans la direction de Czyste et des barrières de Wola. Le feldmaréchal Paszkiewicz avait fait de petits changemens dans la disposition de ses troupes. Les régimens 3me et 4me d'infanterie légère qui étaient sous le commandement du général Strandmann, passèrent sous celui du général Murawiew. Son corps était encore augmenté par la 4me brigade de la garde, et comptait alors 16 bataillons. La 3me brigade de la 1re division de grenadiers, les régimens 1^r^ et 2^d^ de carabiniers furent joints au corps du général Pahlen, la 2de brigade de cette 1re division, les régimens du prince de Prusse et d'Arakcze-

jew, furent réunis au corps du général Kreutz; à leur place il arriva au corps de grenadiers la 5me brigade de la garde, c'est à dire, les régimens lithuaniens et volhyniens. Le général Lüders, avec les régimens 3me et 4me de la marine, et les régimens des princes Charles et Guillaume, se logea à Wola. Ainsi l'ennemi occupait ce village avec 8 bataillons, non pas avec trois, comme avaient fait les Polonais. La réserve était divisée en deux corps: celui des gardes et le corps des grenadiers; l'un devait appuyer comme la veille le général Kreutz, l'autre le général Pahlen. La 2de brigade de la 2de division de husards, les régimens d'Irkutsk et d'Elisabethgrod, et la 2de brigade de la 3me division des cuirassiers, les régimens du prince Albert et de Nowogrod, se placèrent à gauche du général Murawiew, près de la chaussée qui conduit à Raszyn. Le reste de la cavalerie, sous les ordres du général Witt, resta en arrière de Wola. Le général Chilkow avec son corps de cavalerie à gauche de ce village.

Le feldmaréchal ayant, dès le commencement de la canonnade, reçu une forte contusion d'un boulet, le commandement passa au général Toll. L'artillerie que les Polonais avaient sur les remparts ne pouvait agir que très-partiellement, vu que la plus grande partie était hors de la ligne du combat, mais en revanche toute notre artillerie de campagne fut déployée sur les points menacés. Auprès de Czyste, la ligne des troupes fut rompue par 30 pièces, lesquelles, appuyées de l'artillerie du No. 23, prenaient

en écharpe les lignes russes, et leur causaient beaucoup de pertes.

D'après le plan arrangé, c'est les corps de Pahlen et de Kreutz, qui devaient livrer l'assaut, mais cette circonstance amena le changement dans les premières dispositions. Le corps de Pahlen était posté auprès de Wola, celui de Kreutz auprès de N°. 54. Le général Toll ordonna au corps de Murawiew, qui se trouvait auprès des barrières de Jérusalem, d'assaillir le côté gauche des Polonais, et de forcer leur artillerie d'abandonner la position. Le général Witt prit le commandement dans cet endroit, et avança le corps russe des deux côtés de la chaussée. A gauche se portèrent les régimens de Luck et de Samogitie; le reste du corps, le régiment de Nieswież, la brigade légère de la 2de division, le régiment de Praga, et la 4me brigade de la garde, en tout 12 bataillons, se portèrent à droite. Le régiment de grenadiers polonais, qui était posté sur ce point, n'attendit pas l'ennemi, mais se précipita au-devant de lui, et fondant sur le régiment de Luck, qui était à la tête de la colonne, il en fit un grand carnage, et le rejeta sur les autres régimens, accourant à son secours. Alors la cavalerie polonaise s'élança, et cerna le régiment de Nieswież, qui aurait été sabré, si tout-de-suite la cavalerie légère de la garde ne fût arrivée, qui le dégagea et repoussa les Polonais jusqu'à leurs retranchemens. Encouragés par ce succès, ils s'approchèrent; le régiment de dragons de la garde chargea même les canons polonais,

mais fut repoussé avec une perte énorme. Sur ces entrefaites, l'infanterie s'avança pour s'emparer du cabaret de Rakowiec, situé sur la chaussée, et défendu par le régiment de grenadiers: les Russes furent repoussés à plusieurs reprises; le choc fut terrible sur ce point; mais ils renouvelèrent toujours leurs assauts, les bataillons récens les renforcèrent à chaque moment, et ils restèrent maîtres du cabaret. Ils s'élancèrent ensuite sur les retranchemens, et emportèrent le No. 72; mais ils ne purent s'étendre plus loin; l'attaque du No. 13 leur coûta beaucoup de monde, et ne réussit pas, quoiqu'ils marchassent avec beaucoup de résolution, et qu'ils se trouvassent même déjà dans les fossés: le combat, en cet endroit, se prolongea bien avant dans la nuit.

A l'extrême droite des Russes, le 13me régiment polonais tomba de Mokotow sur leur flanc, et y mit un grand désordre: le 3me des chasseurs à cheval couvrait ce régiment, lorsque la 2de brigade de la cavalerie légère de la garde accourut, appuyée par la 2de brigade de la 3me division des cuirassiers. Les Polonais n'étaient pas en état de soutenir ce choc; ils se replièrent sous leurs retranchemens; mais le régiment des husards de la garde les y poursuivit avec tant de fougue, qu'il s'aventura jusqu'entre les retranchemens, et y périt en grande partie.

Pendant que là on livrait des combats peu importans, le général Toll, sur les cinq heures du soir, ordonna un assaut décisif du côté des barrières de Wola. L'artillerie polonaise ne répondait presque plus en cet endroit, lorsque le corps du général

Kreutz s'élança sur leretranchement N°. 21. La 1re brigade de la 10me division, et la 2de brigade de la 11me, avec un bataillon de sappeurs, tombèrent sur ce point. Le retranchement fut emporté avec facilité; mais au N°. 22 la garnison polonaise, composée d'un bataillon du 5me régiment léger, avait fait son devoir: elle repoussa les premiers assauts que le colonel Liprandi conduisait de front. Les généraux russes se virent contraints de conduire leurs troupes à de nouvelles, attaques les étendards à la main, et alors, aucun bataillon polonais n'accourant à son secours, et le général Sulima, après la prise du N°. 21, assaillant du côté gauche le retranchement, la garnison devait succomber et l'ouvrage tomba au pouvoir de l'ennemi. Dès qu'un seul retranchement fut dans les mains des Russes, et la ligne percée, ils pouvaient, avec bien plus de facilité, emporter les autres points, en les attaquant de flanc, et élargir leur ligne de bataille. Alors le corps du général Pahlen s'avança le long des maisons et des jardins qui le dérobaient à l'artillerie polonaise, et fondit sur le retranchement N°. 23, le plus fort de toute la ligne, composé de deux flèches jointes par une courtine, et défendu par 12 canons de rempart: mais le canon ne pouvait faire aucun mal à l'ennemi qui arrivait de flanc, et emporta le retranchement plus facilement qu'il n'avait pu l'espérer. Le général Briggen, avec les régimens 1r et 2d des carabiniers, et les régimens d'Astrackan et de Suwarow, s'empara de cet ouvrage, et dès-lors les Russes furent comme maîtres de la troisième ligne. Un combat acharné s'en-

gagea dans les jardins et dans les fauxbourgs, qui étaient en proie aux flammes. Les Polonais se défendirent dans le cimetière crénelé, couvert par l'ouvrage N°. 24. On combattit auprès de ce retranchement avec un grand acharnement. Le général Briggen y fut tué; mais le général Chilkow approcha 24 pièces d'artillerie à cheval, prit en flanc les Polonais, et alors l'ouvrage fut emporté, ainsi que le cimetière, où se fit un carnage horrible. Après cela, le général Nabakow, ayant occupé quelques maisons, s'élança sur les barrières de Wola; mais reçu par la mitraille, il se retira avec une grande perte. La brigade des grenadiers accourut à son secours; le général Szachowski lui-même, l'a conduisait à l'attaque; elle s'élança jusqu'à trois reprises, mais toujours, après avoir atteint un carrefour, elle fut rejetée, en jonchant la terre de cadavres. Les Russes étaient alors privés de la protection de leur artillerie; il fallait combattre homme à homme, et c'était autre chose. Ils pouvaient comprendre ce qui s'en suivrait, si le combat se transportait dans les rues. Ils furent plus heureux dans la direction de Czyste, l'espace y est plus vaste, et ils emportèrent quelques points. Ils s'étendirent de plus en plus: le combat se prolongea bien avant dans la nuit, et même jusqu'au matin dans quelques endroits, mais les Polonais reçurent l'ordre de quitter les retranchemens, en vertu d'une convention, qui venait d'être conclue entre les deux armées.

Les Russes eux-mêmes avouent que leur perte en tués et en blessés fut de 10,000 hommes, dont

500 officiers. Leur artillerie avait éprouvé des pertes énormes: elle avait 39 officiers de tués, parmi lesquels huit commandans de brigades et de batteries, 400 canonniers et 800 chevaux d'artillerie. Pourtant il est certain que les blessés étaient au nombre de 12,000 dans les hôpitaux de Varsovie. Les Russes évaluent la perte des Polonais à 9000 hommes, presqu'à l'égal de la leur: ce qu'il est absurde de supposer, quand les Polonais étaient dans les retranchemens, et les Russes assaillans.

Avec la prise de Varsovie, on doit considérer la guerre comme finie. Le respectable général Malachowski s'accuse lui-même de la faiblesse de sa défense et de sa reddition, tandis qu'une bien faible partie du blâme doit retomber sur lui. Mais une responsabilité terrible pèse sur les généraux qui, par leur indolence ont amené les affaires au point, qu'une catastrophe était presque inévitable, et surtout sur le général Krukowiecki qui, en se plaçant à la tête de la nation polonaise, en s'attribuant tout le pouvoir militaire, n'eut ni assez de talens pour conduire les affaires, ni assez de courage pour mourir. On ne peut prévoir quels auraient été les résultats, si les assauts des Russes avaient échoué si, après avoir perdu quelques dixaines de mille hommes sous les remparts de Varsovie, ils avaient été repoussés. S'il est permis de tirer des conséquences du passé, on peut affirmer qu'ils auraient dû se retirer bien loin, et la guerre se serait prolongée à l'infini. Le général russe avait joué gros jeu sur une carte, parceque, selon toutes les vraisemblances, il ne

pouvait pas espérer un heureux résultat. Kościuszko d'immortelle mémoire, avec des moyens plus bornés, n'avait-il pas su défendre cette même Varsovie, pendant six semaines, contre les attaques réunies des Russes et des Prussiens, après quoi la guerre avait pris une tournure très-favorable aux Polonais jusqu'au désastre de Maciejowice? Il ne nous fallait qu'un seul homme. On ne sait pas si Paszkiewicz était sûr de Krukowiecki. On doit encore se souvenir que le corps de Ramorino tout récemment victorieux, en marche vers Varsovie, n'en était pas très-éloigné; c'est une chose étonnante que ces destinées de la Pologne! Trois batailles décisives sont livrées dans cette guerre, celles de Grochow, d'Ostrolenka et de Varsovie, et dans toutes les trois, les Polonais sont privés de leurs chefs et d'un corps considérable de leurs troupes, tandis que les Russes sont toujours présens avec toutes leurs forces. A Grochow notre armée était privée de la division de Krukowiecki et de Jankowski, qui étaient restés à Bialolenka; à Ostrolenka elle manquait du corps d'Umiński et de la division de Giełgud; à Varsovie, du corps de 20,000 hommes de Ramorino. A Grochow les Polonais restèrent privés de leur chef, parceque Chłopicki, blessé dans le moment le plus décisif, quitta le champ de bataille; à Ostrolenka parceque Skrzynecki, ayant perdu la tête, laissa l'armée effectivement sans chef; à Varsovie elle n'en avait pas du tout. Lorsqu'une nation, poursuivie par tant de fatalités, n'a pas succombé pendant huit mois d'une guerre acharnée, et que plusieurs fois encore elle a

remporté des victoires éclatantes, cela semble tenir du prodige.

Enfin les affaires en étaient venues au point, qu'on ne pouvait plus nourrir une espérance quelconque: mais Napoléon, ne capitula-t-il pas aussi à Fontainebleau? Nous aussi, de notre côté, nous avions beaucoup d'occasions favorables, nous n'avons pas su en profiter; il est rare qu'elles se répètent plusieurs fois. Une fois les retranchemens de Varsovie emportés, tout fut fini; nous pouvions à la vérité tenir encore long-temps dans la ville, mais à quoi tout cela aurait-il abouti? Il était très-facile à l'armée de se défendre dans les murailles, elle a exécuté de bien plus grandes choses, l'Europe retentirait sans doute de sa gloire, si elle avait voulu s'ensevelir sous les ruines de la capitale, à l'exemple de Saragossa; mais la Pologne, pour une vaine gloire, ne pouvait consentir à voir détruite une ville, qui est le foyer du patriotisme et de la nationalité, et qui, dans les nouveaux efforts, jouera encore un grand rôle; car les Polonais sont loin de se courber sous le malheur, et d'abandonner l'espoir d'être une nation. Nous avons assez fait pour la gloire, l'Europe s'en souviendra long-temps; il fallait penser aussi à l'utile. Il est probable encore que nous aurions été privés même de la triste gloire de combattre à outrance; comme les Russes le disent, ils n'avaient pas le dessein de s'engager dans les rues de la ville, mais de placer quelques centaines de canons sur les remparts, de les tourner contre Varsovie, et de réduire cette ville en un monceau des décombres. Les troupes polonaises

en auraient été spectatrices, n'y pouvant plus remédier. On peut dire qu'il leur restait la baïonnette, mais il faut de la poudre pour combattre, et l'on se souviendra que les munitions de l'armée polonaise étaient presque épuisées.

Pour donner une idée de la situation des Polonais à cette époque, je vais faire l'énumération des forces russes dans le royaume de Pologne. Lors de la prise de Varsovie, il y avait d'infanterie, le corps de Pahlen I la 1re, 2de et 3me divisions; le corps de Kreutz la 5me et la 6me divisions; le corps de Pahlen II la 7me division; le corps de Kaizarow la 9me et la 10me divisions; le corps de Rüdiger les 11me et 16me divisions; le corps de Rosen les 24me, 25me et 26me divisions; le corps de Szachowski la 1re, la 2de et la 3me divisions des grenadiers; le corps des gardes et les grenadiers lithuaniens, 3 divisions. Ainsi en tout 19 divisions d'infanterie; en ajoutant qu'à la fin il entra encore dans le royaume les corps des généraux Roth et Krassowski, on peut évaluer le nombre des divisions d'infanterie à 22. Il est plus difficile d'énumérer les divisions de cavalerie, parcequ'elle fut moins active dans la guerre, et que l'on en fait moins mention dans les rapports. Cependant, en comptant par approximation, il y avait 3 divisions de gardes, 3 de lanciers, 2 de husards, 3 de dragons, 2 de chasseurs, 2 de cuirassiers, en tout 15 divisions de cavalerie, et plus de 30,000 cosaques. L'armée russe avait devant Varsovie 386 pièces de canons, et dans toute l'armée 772.

Comme toute l'armée de l'empire russe se com-

pose de 26 divisions d'infanterie de ligne, de 3 divisions de grenadiers et de 3 divisions de la garde, en tout de 32 divisions de troupes à pied; et que la cavalerie compte en tout 21 divisions, dont 3 de la garde; il résulte que presque toutes les forces de l'empire furent lancées sur la Pologne. Quant aux réserves, on s'en servit ou pour l'occupation de la Lithuanie et de la Volhynie, ou pour compléter les corps qui avaient le plus souffert dans la guerre. On sait que les corps de Pahlen, de Rosen et de Szachowski furent complétés par les réserves de tous les autres corps. Ainsi, en considérant que la Russie a besoin de beaucoup de troupes sur les frontières, il est évident qu'elle était épuisée, qu'elle n'avait plus de troupes disponibles, et qu'il fallut le concours de mille circonstances malheureuses, et toute l'indolence des généraux polonais pour que cette fois-ci la Pologne ne se relevât pas par ses propres forces.

En considérant l'armée russe sur le pied de paix, les divisions d'infanterie se composent de six régimens, chaque régiment de trois bataillons; ainsi chaque division est de 18 bataillons. Les troisièmes bataillons forment la réserve, mais toutes les réserves furent conduites contre la Pologne; ainsi, en comptant au moins une division d'infanterie avec les artilleurs pour le service de 36 pièces, 15,000 hommes, dans 22 divisions qui étaient conduites contre les Polonais, voilà 330,000 hommes d'infanterie. Une division de cavalerie se compose de 4 régimens, chaque régiment de 6 escadrons, au moins de 1000 chevaux, ainsi la division de cavalerie compte 4000 chevaux, et 15

divisions qui étaient en Pologne, comptaient 60,000 chevaux. Les cosaques étaient au nombre de 30,000. Ainsi, pendant une guerre de huit mois, le géant de la Russie a jeté sur la Pologne de ses forces qui sont au grand complet en temps de paix 420,000 hommes avec 1040 pièces de canon.

Après l'abandon de Varsovie, quand l'armée se fut concentrée à Praga, il était tout naturel de penser qu'elle se porterait dans la direction de Siedlce, où se trouvait alors le général Ramorino, car elle aurait ainsi doublé ses forces, quant au nombre et quant au moral, et si on n'avait pas été en état de changer la tournure des affaires, on aurait pu au moins livrer encore quelques batailles brillantes, qui auraient couvert d'un nouveau lustre les aigles polonais. Il est vrai que, d'après la capitulation conclue, on devait livrer aux Russes les retranchemens de Praga avec le pont intact, et que les troupes devaient se retirer auprès de Modlin; mais cette capitulation renfermait aussi la clause que l'armée recevrait à compter de ce moment les ordres du feldmaréchal Paszkiewicz, ce qui ne fut pas tenu, et du reste c'eût été une duperie insigne que de se piquer d'une grande droiture envers un ennemi, qui se jouait toujours de la bonne foi. Ce qui était plus important, c'est que l'armée, après l'abandon de Varsovie, avait besoin de quelques jours de repos pour se réorganiser, et pour cela, Modlin présentait un point excellent; quoiqu'après avoir rompu le pont sur la Vistule, on pût le faire de même sous les retranchemens de Praga, et plus tard sous la protection du corps de Ra-

morino. Pour préférer Modlin, on avait encore d'autres motifs; c'est que l'armée était privée de beaucoup de choses qu'on venait de laisser à Varsovie, et que les Russes s'étaient obligés à fournir aux Polonais. L'évacuation de Varsovie était très pénible par un seul pont; et c'est ici qu'il faut accuser l'imprévoyance de nos chefs qui, ayant un second pont tout prêt dans Varsovie, ne l'avaient pas jeté sur la Vistule, ce qui ne pouvait être nuisible dans aucun cas, et présentait toujours une infinité d'avantages.

Dès, que l'armée polonaise s'était rendue auprès de Modlin, la jonction avec Ramorino devenait impossible. Les Russes, étant maîtres de Praga, s'étaient placés dans le milieu entre les deux corps polonais, et lors même que Ramorino se serait dirigé par le pont qui lui était préparé sur le Bug près de Kamienczyk, les Russes auraient toujours eu du temps de reste pour le devancer, en forçant le passage du Narew auprès de Serock, ou celui du Bug en quelque endroit que ce fût: et alors ce corps se serait trouvé dans une terrible situation, enfermé entre deux rivières considérables, et ayant la grande armée russe d'un côté, et de l'autre le corps de Rosen; tandis que les troupes qui arrivaient de la Lithuanie, sans avoir eu même la triste consolation de trouver un asyle dans l'Autriche ou dans la Prusse, auraient été contraintes de mettre bas les armes devant les Russes. Enfin, quand bien même cette jonction tant désirée aurait eu lieu, Ramorino eût renforcé à la vérité l'armée polonaise, mais à son tour, le général Rosen aurait renforcé la grande armée

russe; et comme Ramorino était plus faible que Rosen, qui avait reçu des renforts considérables, rien n'aurait été changé dans la situation réciproque des deux armées.

Le général Ramorino, déterminé par ces motifs, après avoir convoqué un grand conseil de guerre, résolut de ne pas s'unir à l'armée polonaise auprès de Modlin, mais de se jeter dans le palatinat de Lublin, de forcer le passage de la Vistule dans quelque endroit, pour se joindre au corps du général Rożycki, et de soutenir ensuite la guerre dans les palatinats de Sandomir et de Cracovie. Un pareil projet exigeait une exécution rapide, car le corps du général Rosen, battu tout récemment à Rogoznica, avait reçu des renforts considérables des corps de Roth et de Krassowski, lesquels, par Brześć-Litewski, étaient arrivés de la Volhynie; de sorte que, d'après les rapports russes, ces corps réunis comptaient 35,000 hommes, c'est-à-dire, le double du corps polonais de Ramorino. Le 9 septembre, Ramorino abandonna Siedlce, en se portant vers la Vistule; les Russes le suivirent pas-à-pas.

Le général Ramorino, en entrant dans le palatinat de Lublin, avait exécuté sa marche avec une telle rapidité que les Russes ne supposaient pas même son arrivée, et que non seulement les divers détachemens des corps de Rüdiger et de Kaizarow furent surpris et dispersés, mais encore, le général Zawadzki, détaché en avant pour surprendre le pont que les Russes avaient jeté sur la Vistule près de Pogurze, et en venant de Kazimierz,

se présenta si inopinément devant ce pont, que les Russes n'eurent pas le temps de le détruire. Les Polonais étaient alors en force et un corps considérable de troupes russes se trouvait serré près du pont, à la merci de leurs adversaires. Les Russes se servant d'un subterfuge, imaginent une armistice, jouent le général polonais qui s'engage en pourparlers; pendant ce temps les Russes filent peu-à-peu, et le pont est détruit à la barbe des Polonais dont la bonne foi fut traitreusement trompée: ce fut l'affaire d'un moment. C'était la répétition d'un tour, que les Français avaient joué aux Autrichiensen 1805, en surprenant le pont sur la Danube.

Cela mit le général Ramorino dans une position difficile: il s'était dirigé vers le pont, et maintenant il était serré à la fois par les Russes, et menacé d'être coupé du général Zawadzki. Il fallut donc penser avant tout, à se joindre à ce général, et ensuite effectuer en quelque endroit le passage de la Vistule, ce qui était très-difficile. Pour atteindre le premier but, il s'était retiré par Chodel vers Opole, où il prit une position forte afin d'arrêter les Russes et gagner du temps. Mais les Russes étaient tellement en force, qu'après une courte affaire, ils débordèrent de tous côtés les Polonais, qui ne pouvaient que songer à la retraite. Ils l'effectuèrent par Kamien sur Jozefow. Dans ce dernier lieu, ils se déployèrent de nouveau, et un combat acharné fut livré dans la ville; on se battit dans les rues et dans les maisons. La brigade de Zawadzki eut le temps nécessaire pour arriver, après quoi les Polonais aban-

donnèrent Jozefow, et passèrent la nuit à une demi-lieue en arrière. Le 16 septembre, les Russes serraient de près les Polonais; le général Ramorino, en se retirant, s'arrêta entre Swieciechowo et Rakowo, occupa un bois entre ces deux villages, et présenta un nouveau combat. L'affaire s'engagea, mais les Russes débordant l'aîle droite des Polonais, on se retira sur Roscin, où un dernier combat fut livré. Le passage de la Vistule ne pouvant être effectué dans aucun endroit, il fallait penser à rentrer en Autriche. On se retira à Borow, où le général Ramorino déploya une batterie de 36 pièces; mais les Russes, ne voulant pas s'exposer à des pertes inutiles, ne se montrèrent plus. Dans la nuit du 16 au 17 septembre, le corps polonais, fort encore de 10,000 hommes, entra dans l'Autriche, où il déposa les armes auprès de Chwalowice.

Dès que le corps eut poussé en Autriche, aussitôt le général Krassowski, avec la 2[de] brigade de la 24[me] division, la 5[me] division des lanciers et deux régimens de cosaques, passa la Vistule auprès de Zawichost, et s'unit au général Rüdiger, pour tomber sur le corps de Rożycki. Ce corps qui comptait 6000, occupait le palatinat de Cracovie; il se composait partie de différens dépôts, partie de troupes de l'insurrection, et traînait avec lui 4 pièces. Le 22 septembre, les Russes rencontrèrent le corps polonais auprès de Lagow; le combat s'engagea, mais le résultat n'en pouvait être douteux. Après cette affaire, les Polonais se séparèrent. La moitié, sous le commandement du général Rożycki, se retira par

Chmielnik, lieu fameux par une grande bataille livrée au Tartares, il y a sept siècles, et par Pinczow: l'autre moitié, sous les ordres du général Kamieński, se dirigea par Szydlow sur Stobnica. Le général Krassowski poursuivit le corps de Kamieński, et l'atteignit près de Stobnica. Là un dernier engagement eut lieu; après quoi les Polonais passèrent la rivière de la Vida auprès de Zurawnik. Le général Rüdiger poursuivait Rożycki, et eut encore avec lui une rencontre auprès de Miechow, le 25 septembre. Les deux corps polonais de Rożycki et de Kamieński rentrèrent sur le territoire de Cracovie, mais ils furent contraints de se sauver en Autriche, les Russes ayant occupé Cracovie.

Pendant ce temps-là, l'armée principale des Polonais se trouvait auprès de Modlin, dans le palatinat de Plock. Le général Małachowski s'étant démis du commandement des troupes, la diète en investit le général Rybiński. L'armée resta dans les environs de Modlin jusqu'au 20 septembre, usant ses dernières ressources, et se désorganisant de plus en plus. Les officiers en foule quittaient le service, les soldats s'en allaient à leurs foyers, et les Russes nous jouaient par des négociations, en attendant que Ramorino fût poussé en Autriche, calculant avec justesse que l'armée polonaise se dissoudrait d'elle-même. C'est une singulière marque du caractère des Russes, qu'étant tellement en force, ils préféraient jouer de ruses. Les Russes n'auraient pas cru avoir terminé l'affaire, s'ils n'y avaient pas mêlé de la perfidie. Ils avaient encore un but lointain, en occupant les Polonais de

négociations; c'était de les cerner de loin, et de les couper des frontières de la Prusse. Dans ce but, pour être en état de manoeuvrer partout avec facilité, ils jetèrent un pont sur la Vistule plus proche de Modlin, auprès de Jablonna, et ils firent en secret des préparatifs pour le passage du Narew. Le général Rybiński s'aperçut de ces manoeuvres, et abandonna sur-le-champ les environs de Modlin, se rendant par Nacpolsk à Plock, où il arriva le 21 septembre: on jeta avec la plus grande rapidité un pont sur la Vistule près de Tokary, et une partie de l'armée passa sur le côté gauche de la Vistule; l'avant-garde poussa même jusqu'à Gombin. Ce mouvement fut exécuté si promptement que les Russes ne s'en aperçurent point. Jusqu'à Varsovie, il ne se trouvait aucun détachement ennemi en état de résister, ce qui fit que les magasins énormes de Lowicz tombèrent entre nos mains. Nous serions arrivés trop tard dans le palatinat de Cracovie pour sauver Rożycki, qui aurait déjà été en Autriche; mais nous aurions eu au moins la triste consolation d'y pousser à son tour le corps russe de Rüdiger, et de transporter la guerre aux environs de Cracovie, où nous pouvions encore nous maintenir long-temps. Tout-à-coup, par des motifs inconnus, le général Rybiński commença à hésiter; il s'arrête; on enlève le pont, les négociations sont entamées de nouveau, et continuent pendant quelques jours, jusqu'au moment où le corps de Pahlen, arrivé de l'autre coté, se fut placé vis-à-vis des Polonais pour nous défendre le passage; alors les Russes se démasquèrent,

les négociations furent rompues, le feldmaréchal Paszkiewicz traversa le Narèw avec une partie de son armée auprès du village de Gura, et se porta rapidement le long de la rivière de Plomza, en tournant les Polonais. Un détachement, composé de deux escadrons de la cavalerie de Posen, fut assailli à Plońsk et dispersé; ce qui avertit le général Rybiński du péril qui le menaçait, il abandonna donc Plock le 27 septembre, et s'étant porté sur Wroclawek, y jeta un pont, le 28, avant que le général Pahlen eût connaissance du mouvement des Polonais. Une partie des troupes commença à passer du côté gauche de la Vistule. Le général Pahlen, renforcé par la 3me division de grenadiers, se trouvait à Gombin, lorsqu'il apprit la marche des Polonais sur Wroclawek. Il n'était pas en état de défendre le passage, parceque le 28 septembre, lorsque le pont était déjà construit, il se trouvait encore à Gostymin; et ce ne fut que le 29 qu'il atteignit les environs de Wroclawek, et qu'il s'établit dans le village de Lagiewniki. C'était une occasion superbe pour les Polonais de venger leurs disgraces sur l'ennemi. Le seul corps de Pahlen était en leur présence, et il ne pouvait espérer aucun renfort; les premières troupes étaient à Varsovie, et ce corps, sans doute, ne pouvait pas abandonner la ville et lui porter du secours. Le feldmaréchal Paszkiewicz, avec le reste de l'armée, se trouvait sur les frontières prussiennes, éloigné de 50 lieues de marche, de sorte qu'il ne pouvait accourir que par le pont auprès de Jablonna. Le corps de Rüdiger était aussi éloigné de 50 lieues; c'est sur ce

corps que Pahlen avait reçu ordre de se replier, s'il était assailli par les Polonais: mais une retraite de 50 lieues est très-difficile, et il est très-probable que, si les Polonais avaient mis de l'énergie et de la promptitude dans leurs mouvemens, ce corps aurait essuyé un échec considérable: tout cela, sans aucun doute, n'aurait pas changé la face des affaires, mais pourtant, c'eût été une belle finale à cette guerre, et il est à regretter que le général Rybiński ne s'y soit pas décidé. Ce général devait avoir des motifs bien importans, lorsque, après avoir jeté le pont, et avoir fait passer une partie des troupes sur l'autre côté de la Vistule, il se retira, et se rendit vers les frontières de la Prusse, ce qu'il pouvait faire du commencement sans toutes ces manoeuvres. Le pont fut laissé intact, les bateaux ne furent pas détruits, ce qui donna l'occasion aux Russes de se vanter, qu'ils avaient occupé le pont et poursuivi les Polonais. En effet, le général Pahlen construisit le pont sur ces bateaux polonais, passa la Vistule, et se mit aux trousses des Polonais qui, par Lipno, Skompe et Rypin, s'étaient approchés des frontières prussiennes.

Ce fut encore le 29 septembre que, près de Wroclawek, chaque officier en particulier, faisait une déclaration par écrit, s'il voulait faire sa soumission à l'empereur. Il se trouva bien des officiers qui prirent leur congé, mais pas un assez vil pour vouloir faire une soumission en corps. Dès le 3 octobre, chacun des soldats fut interrogé en particulier, pour savoir s'il voulait entrer en Prusse ou se rendre à la discrétion de l'empereur: un petit nombre s'en retourna dans le

pays; pourtant on avait passé les frontières avec 21,000 hommes. Le 5 octobre, l'armée polonaise abandonna le sol de la patrie, cherchant un asyle chez l'étranger: elle entra du côté de Szczutowo; l'infanfanterie déposa les armes près de Jastrzembie, l'artillerie et la cavalerie près de Brodnica. Le territoire du royaume fut évacué en entier par les troupes nationales.

Ce serait une injustice, raisonnant d'après le résultat, de faire aux Polonais le reproche de légèreté et d'inconséquence, pour avoir pris les armes contre le puissant empire de Russie, démarche audacieuse qui amena pour eux de si tristes conséquences. Pourtant il se trouve de ces hommes qui ne voyant qu'au bout de leur nez, élèvent hautement la voix après coup, mais qui auraient parlé bien autrement, si les Polonais avaient été vainqueurs. Ce n'est pas la faute des Polonais d'avoir pensé que l'heure de la liberté était sonnée pour tous les peuples. Ils pouvaient même raisonnablement compter sur une révolution en Russie, d'après ce que s'y passa, il y a quelques années; mais il s'est montré que les Russes aiment mieux se courber eux-mêmes sous un joug insupportable, en y soumettant les autres peuples, que de rester libres avec les autres, et de considérer tous les peuples comme des frères. On a beau raisonner à-présent, mais qui pouvait présager que la France abandonnerait la Pologne aussi honteusement, qu'elle l'a fait. La Pologne ne devait-elle pas compter sur cette nation, avec laquelle l'unissait un traité, cimenté par le sang de

tant de générations. Son intérêt, l'honneur, les souvenirs, le devoir, presque tout obligeait la France d'épouser la cause des Polonais comme la sienne propre. Ceux qui ont paralisé l'élan de la nation française, ont beau s'excuser sur une distance extrême de la Pologne et de la France. Depuis le moment que les Russes ont été à Paris et les Français à Moscou, il n'y a plus rien d'éloigné en Europe; le temps est passé où les seigneurs français, sous le règne de Henri II, en arrivant sur le bord du Rhin, abreuvèrent eux-mêmes leurs chevaux de l'eau de ce fleuve, en souvenir d'un évènement si mémorable. Depuis la révolution française, depuis Napoléon, l'Europe ne doit être considérée que comme un seul pays: une victoire sur le Rhin, ne pourrait-elle pas décider le sort de la Pologne? La Turquie, n'attendait-elle pas le signal de la France pour commencer la guerre avec la Russie. Trente-mille Français dans la Turquie, et 20,000 à Polonga, avec des armes pour les Polonais, eussent été suffisans pour renverser le colosse de la Russie. Il n'y a pas un Polonais qui ne donne sa vie pour attester cette vérité, tant ils sont convaincus qu'il n'a manqué que peu de chose pour relever la Pologne. L'incrédule peut rire, mais avait-il cru jamais que la Pologne soutiendrait une pareille lutte de huit mois. On prétend faussement que, si la France s'était mêlée de l'affaire de la Pologne, aussitôt la Prusse et l'Autriche auraient fait une invasion en Pologne, et étouffé en peu la révolution. La Prusse et l'Autriche auraient eu d'abord beaucoup à faire chez elles, dans le duché de Posen, dans la Gal-

licie, et même dans la Hongrie. Quant au royaume de Pologne, même après la prise de Varsovie, la guerre pouvait se soutenir encore quelques mois, soit en Lithuanie, soit en Volhynie, si un espoir lointain avait lui au soldat, si on avait pu lui présenter un but quelconque, parcequ'il est très-difficile de persuader aux hommes de combattre uniquement pour l'honneur. Du reste, si la France était décidée à ne pas intervenir par les armes, il était de sa dignité que la Prusse au moins gardât une stricte neutralité, ou qu'elle ouvrît aussi ses frontières aux Polonais. Alors les Polonais n'auraient pas été comme sur la lune, sequestrés du reste de l'univers; nous aurions été fournis d'armes, et c'était d'armes que nous avions besoin pour vaincre. Du moins les Russes ne se seraient pas approvisionnés par la Prusse, sans quoi il ne pouvaient se soutenir en Pologne. Au commencement de la guerre, quand on ne savait pas encore apprécier à juste prix la nullité de la politique française, la Prusse se gardait bien de violer sa neutralité.

Ainsi tous les calculs les plus raisonnables sur un secours du dehors, ont trompé les Polonais, et pourtant je crois qu'on peut se convaincre par l'histoire précédente de la guerre, que nous étions assez en état de vaincre par nos propres forces. Après huit mois d'une lutte acharnée, après bien des chances, la Russie, avec toutes les forces de son gigantesque empire, a pu à peine faire tomber les armes des mains des Polonais. Et ce qui nous a perdus, plus encore que la puissance de la Russie, c'est

la tiédeur de tous nos pouvoirs gouvernans, tiédeur qui a paralisé la révolution dès son commencement; c'est la suprême incapacité de nos généraux qui infiltra la désorganisation dans l'armée, et qui nous fit négliger les occasions les plus favorables d'accabler l'ennemi.

En parcourant l'histoire de cette guerre, on peut se convaincre que les Polonais étaient en mesure de battre, de détruire ou de prendre les corps russes ci-après: savoir: le corps du grand-duc Constantin à Varsovie, 8000 hommes; le corps du général Szachowski à Bialolenka, 15,000 hommes; celui de Rosen, après la bataille de Dembe-Wielkie, 20,000; le corps de Kreutz dans le palatinat de Lublin, 10,000; le corps de Sacken à Ostrolenka, 8000; le corps des gardes à Sniadowo, 15,000; le corps de Rüdiger sur le Wieprz, 12,000; le corps de Gerstenzweig à Racionż, 7000, et même on peut ajouter le corps de Kreutz, en marche de la Lithuanie, 30,000; en tout 100,000 hommes; et en y ajoutant le corps de Kreutz, 130,000. Voilà la masse de troupes qu'avec des dispositions prises convenablement, les Polonais devaient détruire. Les armes et l'artillerie de l'ennemi nous auraient servis pour le combattre avec succès; et alors toutes les plaintes sur le manque d'armes auraient été vaines, puisque l'ennemi pouvait nous en fournir abondamment.

Toutes les circonstances que je viens d'indiquer avaient plus ou moins influé sur la tournure de nos affaires; mais, en mon particulier, je regarde les trois suivantes comme capitales, comme capables d'a-

mener des résultats décisifs: d'abord que le général Chlopicki, dès le commencement de la révolution, n'entrât pas dans la Lithuanie, où tout le corps lithuanien attendait avec impatience notre arrivée, pour s'unir sous les étendards d'une commune patrie; en second lieu, que le général Skrzynecki, après la bataille de Dembe-Wielkie, ne tombât pas tout de suite sur la grande armée de Diebitsch, et en troisième *lieu*, qu'il laissât aux gardes russes le temps de se sauver. Je suis convaincu que, si le sort propice avait voulu que les généraux polonais se fussent décidés pour une mesure énergique dans une de ces trois circonstances, la cause de la Pologne eût *été* gagnée. On m'objectera peut-être que la Russie possédait trop de forces pour ne pouvoir pas réparer ses pertes; mais on doit se souvenir que presque toutes les forces disponibles de l'empire furent mises sur pied contre la Pologne; que la recrue russe n'est pas comparable à la polonaise, qu'on peut mener au feu après un mois de service *); que, pendant que la recrue russe est en marche pour joindre son corps, celle de la Pologne est capable d'être assez formée pour faire de bons soldats: du reste les Polonais auraient doublé et triplé leurs forces, en entrant dans la Lithuanie et la Volhynie, à proportion que les Russes auraient perdu des leurs. Ce sont les provinces polonaises qui fournissent à la Russie ces grands moyens d'envahir les autres pays. Il ne faut pas douter que les cabinets de l'Europe n'eussent bientôt mis de côté leurs scrupules, et formé des

*) L'empereur serait perdu, si la Russie n'avait eu à opposer aux Polonais que des recrues.

liaisons avec la Pologne, sans en excepter même la Prusse et l'Autriche. Bientôt la Russie aurait eu plus d'un ennemi à combattre, car il n'y a que les premiers pas qui coûtent. Le fardeau accablant sous lequel gémit aujourd'hui la Pologne vaincue, fournit la preuve la plus éclatante de l'éminence du danger que courait la Russie: elle en avait le sentiment, et ne peut pas encore revenir de sa terreur.

Il reste encore à examiner, maintenant que nous voyons le triste résultat, s'il valait mieux que la révolution n'éclatât jamais. Moi, je suis de l'avis contraire. L'Europe s'accoutumait déjà à regarder la Pologne comme liée à la Russie, non seulement de droit, mais encore d'intérêt et même d'habitude. La révolution a rompu le charme. Devions-nous peut-être jouer le rôle indigne de satellite, d'instrument passif dans les mains de la Russie, comme . . . . ? Mieux il vaudrait mille fois que la Pologne fût perdue, et que tout jusqu'au nom Polonais fût effacé, que de traîner indignement une misérable existence. Il fallait en finir une fois. Désormais, dans les combats, l'aigle blanc ne précèdera plus ces colonnes serviles que font mouvoir des chefs mercénaires; mais il n'a pas perdu le droit de déployer ses ailes dans la cause de la liberté et de la civilisation de l'Europe. Nous avons scellé de notre sang notre traité avec les peuples, et désormais la cause des peuples sera aussi celle de la Pologne.

Quel reproche ne pèserait pas sur la génération du 19me siècle, si la Pologne disparaissait entièrement de la carte des nations? Quelle perte

pour l'humanité entière, si tout un peuple disparaissait de dessus la surface de la terre, un peuple de vingt millions, chez qui ce pur amour de la patrie, ce dévouement pour de nobles buts serait remplacé dans le cours des années par un dur et froid égoïsme, par tous les vices qui font le cortège de la servitude, à l'exemple de la grande famille des peuples slaves qui, subjugués, avilis il y a long-temps, sont perdus pour la tendance à la perfectibilité parmi les autres peuples. Combien de mal n'ont-ils pas fait ces malheureux auteurs du partage de la Pologne, à ce pays, à la Russie, à toute l'Europe! Cet acte criminel ne saurait-être assez déploré, quand même on verserait autant de larmes, qu'il a été versé de sang pour cette cause. Quelle suite de guerres terribles n'a pas affligé l'humanité depuis ce temps! quel triste avenir ne se déroule pas devant nos neveux! L'Europe n'a-t-elle pas à craindre l'apparition de nouvelles hordes dont la présence étoufferait dans son sein les semences des libertés et des vertus, en même temps qu'elle ferait rétrograder la civilisation?

C'est en vain que la Russie proteste contre son désir de faire des conquêtes: pourquoi donc tient-elle sous son joug de fer cette malheureuse Pologne, tandis qu'elle possède en elle-même tous les élémens de la force et des richesses? Mais une puissance telle que la Russie ne peut s'arrêter dans sa course; elle doit s'avancer, si elle ne veut pas reculer. Aussi la voyons-nous s'avancer toujours de plus en plus en Europe. Naguère bornée par le Niemen, à-présent elle s'appuie sur l'Oder, tout proche du coeur de l'Allemagne.

N'est-ce pas sous nos yeux, pendant que toute l'Europe était plongée dans une tranquillité profonde, que la Russie s'est emparée de la Moldavie et de la Valachie? ne fait-elle pas la loi dans la Servie, et ne cerne-t-elle pas l'Autriche depuis Belgrade jusqu'à Cracovie? ne s'efforce-t-elle pas de resserrer la Turquie, tant du côté de l'Europe, que de celui de l'Asie et de la Grèce, sur laquelle elle étend son influence par tous les moyens? Et tout cela s'est fait dans l'espace de quelques années, tandis que l'Europe le voyait et se taisait! Il ne faut pas se tromper soi-même; le péril est imminent, et la Pologne seule est en état de conjurer l'orage: d'abord parceque, si elle composait une nation, la Russie serait affaiblie de seize millions d'hommes; parceque la Pologne, forte de sa nationalité, a prouvé qu'elle peut servir de boulevard contre la Russie, de même qu'elle à couvert l'Europe pendant huit siècles contre les innombrables hordes de barbares, qui s'efforçaient de l'inonder, et enfin parceque c'est la Pologne qui sépare la Russie des autres vingt millions de Slaves. Or, si un jour tous ces peuples slaves se trouvent réunis sous le sceptre de la Russie, l'Europe peut être considérée comme à moitié conquise: la Russie s'appuiera sur la mer adriatique. N'est-ce pas à l'Autriche à trembler, à l'Autriche qui compte douze millions de Slaves dans ses états? Elle ne soutiendra pas une seule lutte contre la Russie, et l'univers sera étonné de voir tout-à-coup s'écrouler cet empire, qui a duré tant de siècles, qui a soutenu tant de luttes.

Ce temps sans doute n'est pas encore à nos por-

tes, car la Pologne, malgré ses désastres, vit toujours dans les cœurs de ses valeureux enfans, et au premier éveil des peuples, elle se lèvera comme un seul homme; mais si l'Europe s'endort dans une sécurité funeste, si elle sommeille insouciante au bord de l'abîme, surprise au dépourvu, pourra-t-elle empêcher qu'on l'y précipite?

Si le passé pouvait instruire l'avenir, nous dirions aux nations: — Voyez aujourd'hui la Russie; ne met-elle pas en usage envers l'Europe les mêmes moyens dont elle s'est servie pour subjuguer la Pologne? Alors elle se déclara garante de la liberté et des constitutions de la République; maintenant elle se proclame hautement garante et sauve-garde du despotisme. Dans sa politique persistante, le succès justifie les moyens, et la ruse aplanit les voies que la force serait inapte à parcourir. Déjà la Russie exerce sur l'Europe une espèce de dictature: c'est un fait trop bien connu, trop bien senti, pour qu'il y ait danger à le proclamer. Cet ascendant, plus politique que moral, elle ne peut le perdre ou le voir affaiblir que par la régénération des peuples, par l'établissement de pactes entre les gouvernés et les gouvernans; elle en a la persuasion, et dès lors ce n'est pas un objet d'étonnement de la voir chercher à comprimer, à détruire partout l'esprit d'émancipation, l'esprit régénérateur dont les lumières de la civilisation moderne ont rempli l'Europe, et qui, tôt ou tard, fera irruption, à moins que cette puissance ne parvienne à l'anéantir par la force, à l'étouffer sous l'oppression de son despotisme.

D'après ces considérations qui ne sont que des vérités de l'ordre le plus palpable, on doit trouver tout naturel que l'empire russe, à mesure qu'il consolide sa domination dans un lieu, emploie tout ce qu'il a de moyens à s'immiscer dans les affaires de ses voisins, et d'étendre son influence de proche en proche. On doit s'attendre, comme suite naturelle de sa politique, à le voir exercer sa puissance chez tous les peuples qui oseront demander des garanties contre le bon plaisir des souverains, et raffermir l'obéissance passive, partout où l'on oserait proclamer la seule souveraineté des lois. Qu'on se rappelle les temps de Kosziuszko, encore si près de nous: alors comme aujourd'hui, les Polonais furent déclarés rebelles et traités comme tels: si les mêmes causes doivent produire les mêmes effets chez tous les peuples, la Sibérie peut devenir une colonie universelle où le régime et le climat auraient mission d'abrutir les intelligences.

Que l'Europe se souvienne que l'empire russe, il y a un siècle, lors de Pierre-le-Grand, ne comptait que dix millions d'habitans, et que maintenant elle en compte cinquante: n'est-ce pas un argument qu'après un siècle révolu, elle en possèdera le double? qu'on se souvienne que la Russie est inépuisable en ressources de guerre, en bétail, en soldats et en chevaux: il suffit qu'un seul grand homme paraisse en Russie, et qu'il rencontre des conjonctures favorables, pour que l'Europe soit subjuguée.

Si l'histoire et l'expérience peuvent nous donner des leçons, ne voyons-nous pas se répéter

tout ce qui s'est passé il y a vingt siècles dans l'ancienne Grèce? L'Europe civilisée, tendant vers des buts nobles et sublimes, ne représente-t-elle pas dans des dimensions plus grandes, cette multitude de républiques grecques, riches en vie, en génie, en vertus; riches en lumières dont l'aurore promettait un si beau jour à l'humanité? Vers le nord se trouvait la Macédoine encore barbare, long-temps inconnue, et à peine admise à la société du monde grec. *Elle* se renforça, et reçut de la Grèce la discipline militaire. Forte de sa masse, faible d'esprit, elle ne jouait aucun rôle dans le monde. Les villes grecques, en pleine sûreté, vidaient leurs querelles, ne pensant point du tout à un ennemi qui les menaçait de si près. Mais enfin des circonstances favorables se présentèrent; il se trouva un Philippe, et ce fut en vain que Démosthènes avertit la Grèce du péril imminent qui la menaçait: la Grèce fut subjuguée, avant même qu'elle pensât être menacée du joug.

Peut-on méconnaître la ressemblance frappante que présente la situation des peuples dans le siècle où nous sommes. L'Europe, ne couve-t-elle dans son sein des élémens plus pernicieux de guerres et de discordes, que jamais la Grèce n'en présenta? La Russie n'est-elle pas plus dangereuse à l'Europe, par sa masse, que ne le fut jamais la Macédoine à la Grèce? L'égoïsme dans les peuples n'est-il pas le même? La Thessalie, abandonnée par la Grèce, subjuguée par la Macédoine, qui, plus tard s'en servit comme d'un instrument pour la conquête de la Grèce, n'est-ce pas la Pologne subjuguée par la Russie que toute

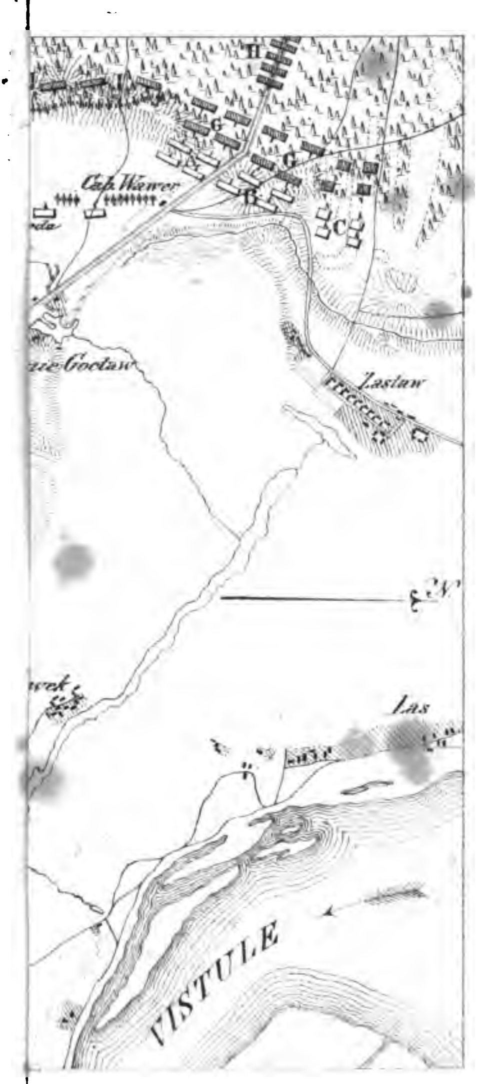
l'Europe regardait avec une sorte de stupeur? Cette ressemblance s'étend même jusqu'à l'Angleterre, qui, de même que la Perse, a soudoyé des troupes grecques, a payé les armées de toute l'Europe, pour qu'elles s'exterminassent. Mais les leçons de l'histoire demeurent toujours muettes: autrement, comment pourrait-il se faire que, pendant soixante siècles, l'humanité ait toujours été le jouet du fanatisme et de l'ignorance, toujours sous le joug soit des Bramines, soit des Césars, soit des Papes, soit . . . . . . Une lutte terrible se prépare; nous abreuverons de notre sang les mêmes champs que nos pères ont arrosés du leur: nous croyons combattre pour la patrie, en nous dévouant pour une cause étrangère. J'en suis sûr, les peuples victorieux se traîneront de même dans l'ornière marquée par d'anciennes fautes; ils courront après des avantages prochains et brillans, au lieu de jeter les fondemens d'une paix et d'un bonheur stables pour les générations à venir. Peut-être que de nouveau il s'élèvera de ses ruines quelque royaume de Lombardie qui, sans force, sans vertus civiques, aura de nouveau besoin de nos armes: mais nous, nous ne nous plaindrons jamais; l'honneur, le devoir nous trouveront toujours à notre poste.

ERRATA.

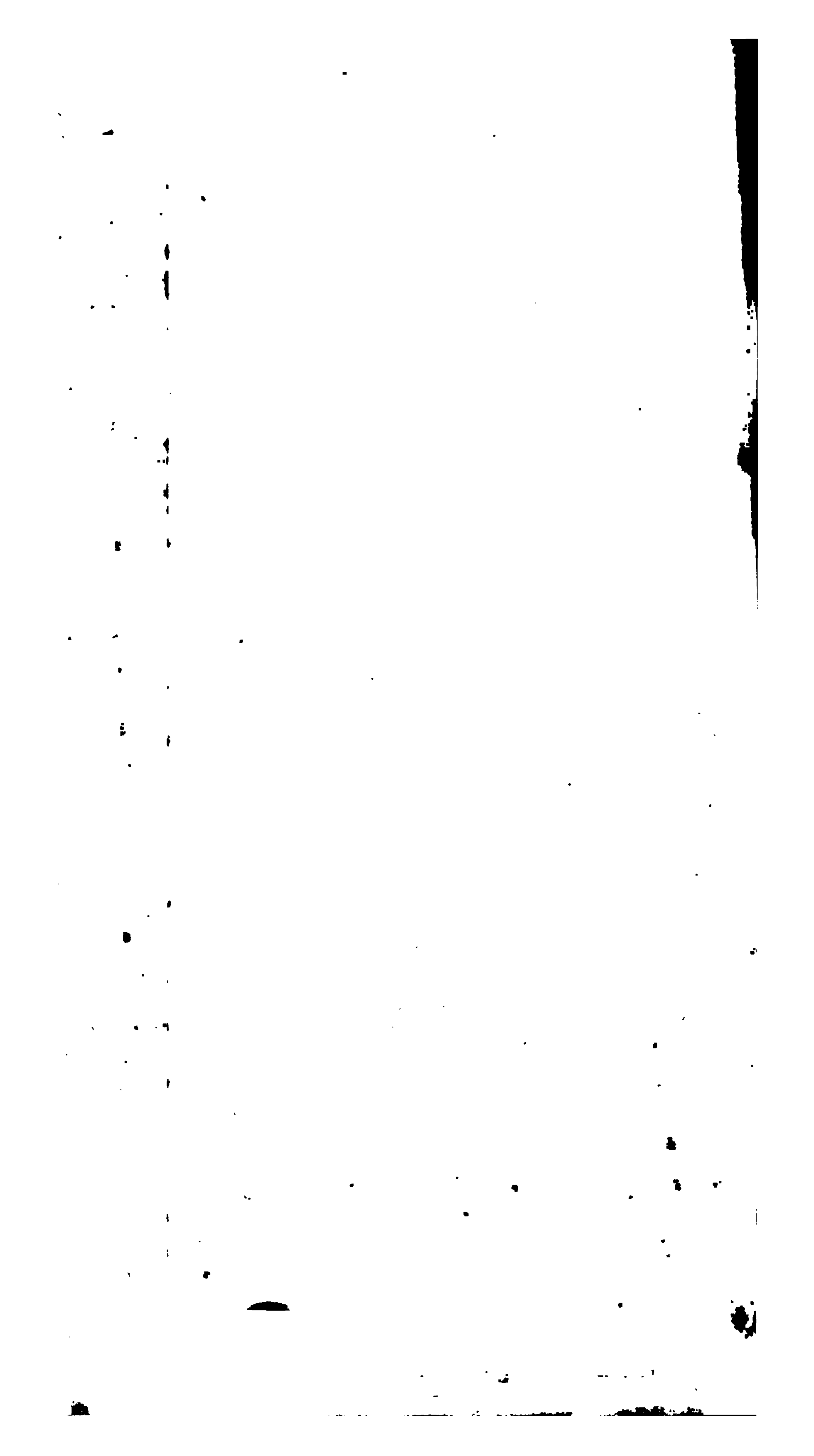
Page	2,	ligne	15,	Après	formèrent	lisez	de nouveau
—	—	—	20,	Aulieu de	conspirateurs	—	conjurés
—	4,	—	8,	Après	en depit de	—	toutes
—	7,	—	22,	Aulieu de	mais	—	pourtant
—	9,	—	15,	—	agissaient	—	se déclarèrent
—	—	—	—	—	traînaient les	—	s'emparèrent des
—	10,	—	3,	Après	de la garde	—	qui se présenta derrière lui
—	—	—	14,	Aulieu de	qu'ils	—	quand ils
—	12,	—	20,	—	et Lelevel	—	et le professeur Lelevel
—	13,	—	2,	—	de la parole donnée par le frère de l'empereur . .	lisez	de tout ce que l'histoire et le monde pouvaient dire
—	—	—	10,	—	de fait	lisez	de droit
—	—	—	19,	—	possédaient la vraie connaissance de . .	lisez	concevaient
—	14,	—	1,	Après	amers	lisez	et même des menaces
—	—	—	—	Aulieu de	même	—	surtout
—	—	—	28,	—	toutes	—	tant de
—	15,	—	13,	—	aurait fait	—	fait
—	—	—	15,	—	dissous	—	désarmé
—	—	—	23,	Après	inconcevable	—	nonseulement
—	38,	—	12,	Aulieu de	28me	—	25me
—	41,	—	1,	—	sa marche vers	—	la marche de l'ennemi vers
—	—	—	21,	—	de	—	le
—	42,	—	27,	—	vers	—	de
—	44,	—	19,	—	retira	—	dispersa
—	51,	—	28,	—	seconde ligne	—	réserve

Page	54,	ligne	17,	Aulieu de	Konty-Grodziskie	lisez	Grodzisk
—	55,	—	23,	—	Konty-Grodziskie	—	Grodzisk
—	—	—	32,	—	Konty-Grodziskie	—	Grodzisk
—	53,	—	2,	—	vingt-cinq	—	seize
—	64,	—	29,	—	importante	—	imposante
—	68,	—	12,	—	la	—	cette
—	70,	—	14,	Après	pouvait	—	à la tête [de] l'armée
—	86,	—	4,	Aulieu de	unies	—	mis
—	88,	—	6,	—	sur la rivière du Kostrzyń il ne rest[e] en observation . . lisez il ne rest[e] en observation, sur la rivière du Kostrzyń		
—	95,	—	6,	—	8me	lisez	5me
—	—	—	26,	—	régiment 98	—	régiment 48
—	112,	—	17,	—	postant	—	portant
—	119,	—	24,	—	car	—	et
—	122,	—	8,	—	avant	—	après
—	137,	—	17,	—	la grande armée	—	l'armée principale
—	—	—	31,	—	la grande armée	—	l'armée principale
—	—	—	—	Après	s'effectuer	—	en secret
—	144,	—	1,	Aulieu de	importante	—	éclatante
—	162,	—	1,	—	vers le	—	du
—	222,	—	1,	—	et il	—	quoiqu'il
—	258,	—	11,	—	118 bataillons	—	130 bataillons
—	259,	—	3,	—	Groty	—	Graty
—	260,	—	15,	—	deux pièces	—	quatres pièces
—	265,	—	13,	Après	la majorité	—	dans le conseil
—	—	—	29,	Aulieu de	ainsi	—	aussi

rier 1831.



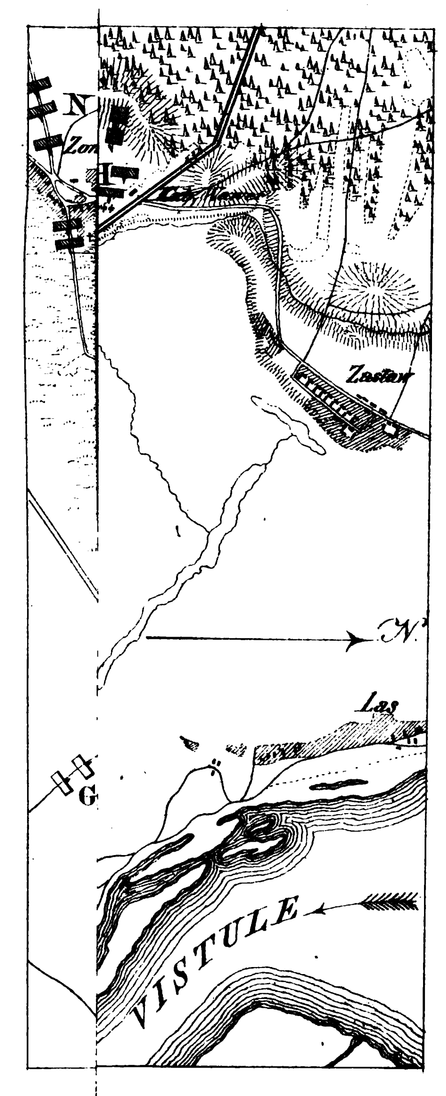
mée russe en marche de Milosna. I. Corps
ns Polonaises. K. Corps de Rosen en marche



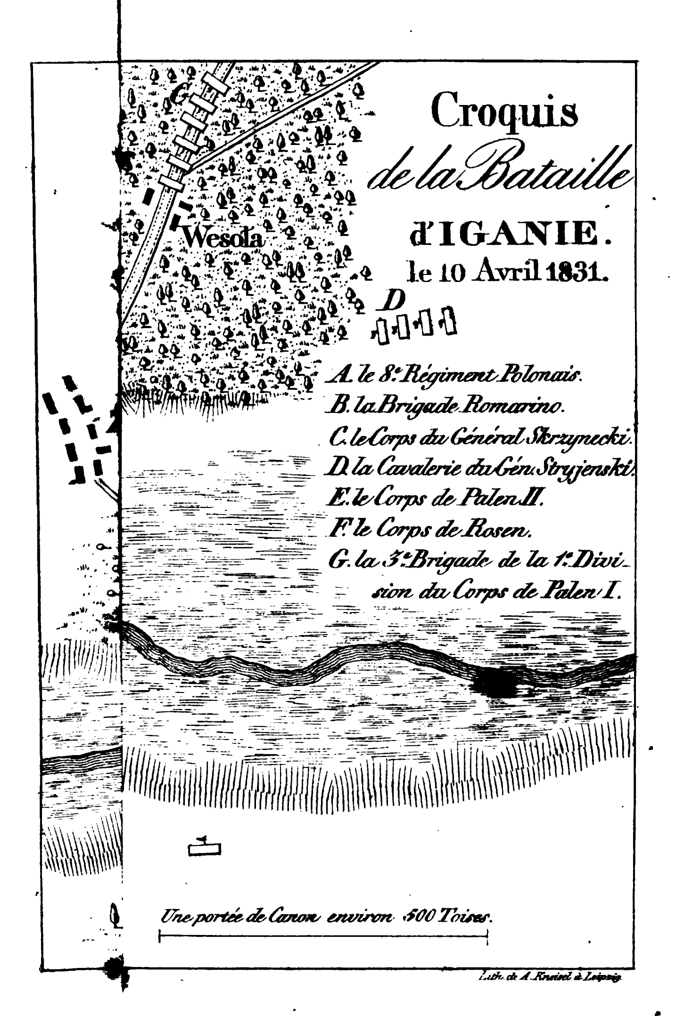
nty Groi

G

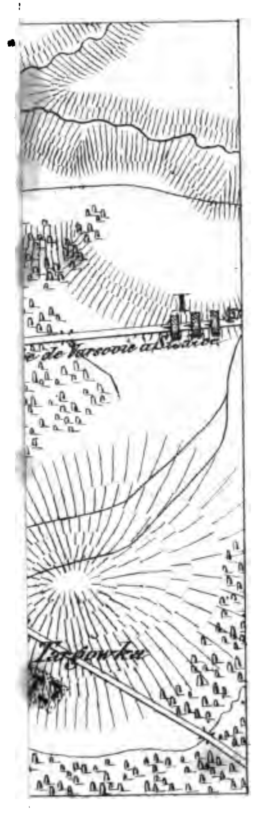
1.



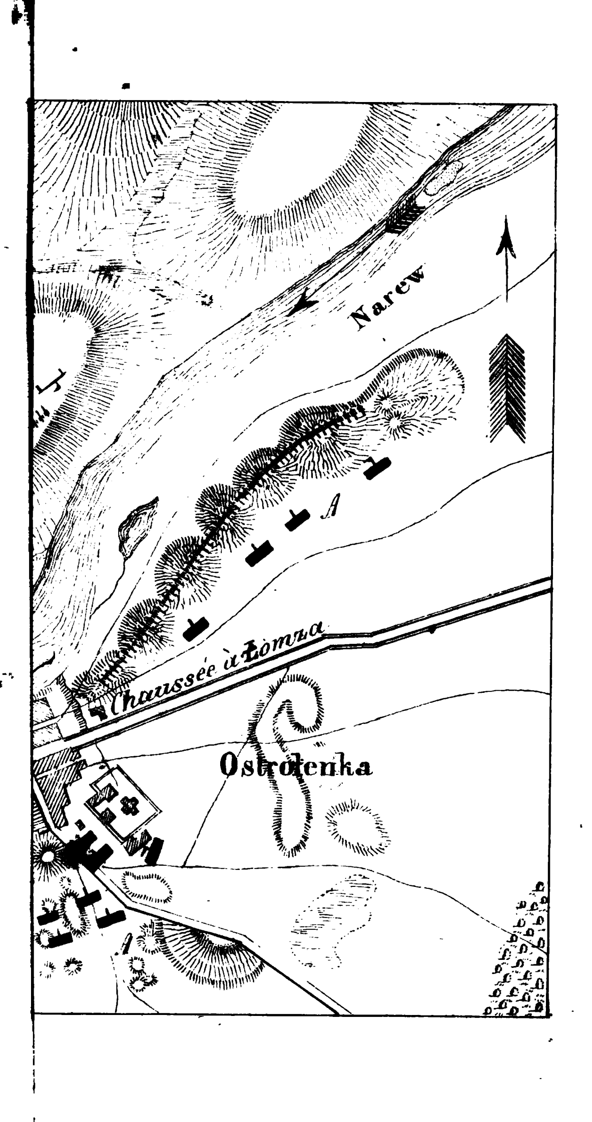
A Di La 2 Division des Grenadiers
Szem Cavallerie M Brigade des Lan
F Ca he vers Szachowski N Corps de
Bial


Croquis
de la Bataille
d'IGANIE.
le 10 Avril 1831.
Wesola
G
D
A. le 8e Régiment Polonais.
B. la Brigade Romarino.
C. le Corps du Général Skrzynecki.
D. la Cavalerie du Gén. Stryjenski.
E. le Corps de Palen II.
F. le Corps de Rosen.
G. la 3e Brigade de la 1e Division du Corps de Palen I.
Une portée de Canon environ 500 Toises.
Lith. de A. Kneisel à Leipzig.

1831



llons. G la Régiment de
ruivis par les 3 Régim
Marine qui repoussa
née Russe arrivé de


Narew
A
Chaussée à Łomza
Ostrołenka
A

